HAL
open science

Métamorphoses de l'objet architectural

Jean-Paul Philippon, Francine Aginski, Pascal Amphoux, Claire Thierry

To cite this version:

Jean-Paul Philippon, Francine Aginski, Pascal Amphoux, Claire Thierry. Métamorphoses de l'objet architectural. [Rapport de recherche] 0091/79, ACUA; Comité de la recherche et du développement en architecture (CORDA). 1979. hal-03089175

HAL Id: hal-03089175

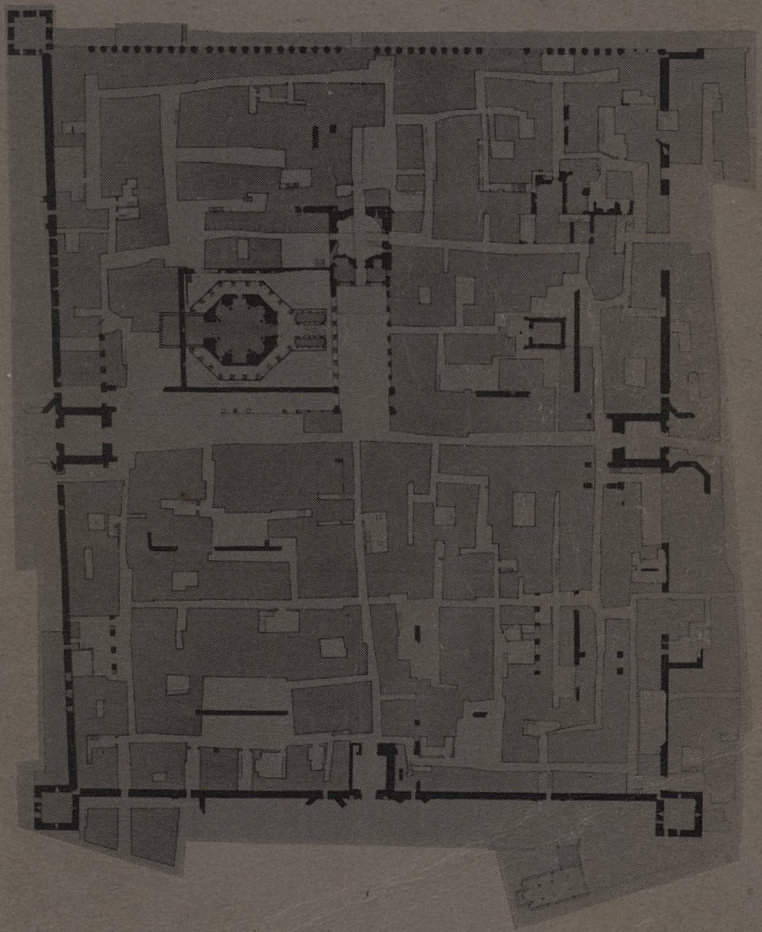
https://hal.science/hal-03089175v1

Submitted on 28 Dec 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

METAMORPHOSES DE L'OBJET ARCHITECTURAL



ACUA
CORDA

METAMORPHOSES
DE
L'OBJET ARCHITECTURAL

72.03
ACU

BIBLIOTHEQUE
U.P. 3

2918

Cet ouvrage est le compte-rendu d'une recherche commandée par le COMITE DE LA RECHERCHE ET DU DEVELOPPEMENT EN ARCHITECTURE (CORDA) -
Appel d'offre 1976 -
Contrat N° 77-73-015-00-202-75-01-

Cette recherche a été effectuée par ACUA, association regroupant ACT ARCHITECTURE, CHAMP URBAIN et ARUP, représentée par les personnes suivantes :

Jean-Paul PHILIPPON
Directeur de recherche
Architecte - ACT Architecture -

Francine AGINSKI
Architecte, Urbaniste - CHAMP URBAIN -

Pascal AMPHOUX
Architecte, Géographe - CHAMP URBAIN -

Claire THIERRY
Sociologue, I.E.P. - CHAMP URBAIN -

La recherche a bénéficié du concours de :

Renaud BARDON (ACT Architecture)
Pierre COLBOC (ACT Architecture)
Poul BECKMANN (ARUP Londres)
Jerry CLARKE (ARUP Paris)

Paris, Janvier 1979

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION

1 - Présentation du sujet Page 7

1.1. Glissement des signes et architecture
1.2. Ampleur d'un phénomène
1.3. Rationalité et ouverture du sujet
1.4. Indices idéologiques ou symptômes

2 - Délimitation du sujet Page 8

2.1. L'objet architectural
2.2. Le contexte de l'objet architectural
2.3. Métamorphoses

3 - La recherche Page 11

3.1. Finalité
3.2. Méthode et transversalité

PREMIERE PARTIE

Historique du phénomène et contexte contemporain

1 - Aperçu historique Page 15

1.1. Histoire de la ville,
Histoire des usages
1.2. Métamorphose de l'architecture

2 - Evolution récente du contexte idéologique Page 31

2.1. Le mouvement moderne, lieu de "ruptures épistémologiques"
2.2. Le renversement progressif des thèses modernes
2.3. Un climat idéologique : vertus du passé

DEUXIEME PARTIE

Décomposition

1 - Un principe de décomposition Page 36

1.1. La constitution d'un matériau
1.2. Valeur et valorisation
1.3. Métamorphose et observation "dynamique"

2 - Les usages Page 37

2.1. Permanence de la fonctionnalité ?
2.2. Amnésie du fonctionnalisme
2.3. L'inversion : de l'espace séparateur à l'espace unificateur
2.4. Pour une critique de la notion de besoin
2.5. Esquisse de décomposition des usages

3 - L'architecture Page 41

3.1. Objet et/ou oeuvre
3.2. Formes et transformations - la valorisation
3.3. La valeur - complexité
3.4. Il y a ouverture et ouverture
3.5. La typo-morphologie et ses limites
3.6. Morphologie interne
3.7. Morphologie externe

4 - Lieu du phénomène Page 47

4.1. Relations d'appartenance
4.2. L'espace
4.3. Le temps

TROISIEME PARTIE

Pratiques et discours

1 - Processus de décision et valorisation Page 64

1.1. Le processus de décision comme révélateur des pratiques de réutilisation
1.2. Les causes du processus de décision
1.3. Les décideurs et les groupes qu'ils représentent

2 - Les Courants Idéologiques Page 70

2.1. Les motifs d'opposition
2.2. Bricoleurs et bris-collages
2.3. Les "nouveaux promoteurs" : les bilans de la reconversion
2.4. Les "gardiens du patrimoine" : doctrine et pratique architecturale
2.5. Les "utopistes révolutionnaires" et la valeur d'usage : du squat à l'invention
2.6. Les contextuels : un projet sur la ville

3 - Clivages et création architecturale Page 113

3.1. Les clivages
3.2. Géographie du phénomène
3.3. Crypto-architecture ou création architecturale
3.4. L'occasion d'une nouvelle vérité

QUATRIEME PARTIE

Vers une architecture métamorphique Page 172

1 - Le retravail d'une forme architecturale

2 - Permanence et réactualisation de la forme

3 - La forme et l'usage

CONCLUSION

La ville comme oeuvre métamorphique Page 190

ANNEXES

1 - Interviews et contacts

2 - Bibliographie

INTRODUCTION

2 - Les Courants Idéologiques Page 70

2.1. Les motifs d'opposition
2.2. Bricoleurs et bris-collages
2.3. Les "nouveaux promoteurs" : les bilans de la reconversion
2.4. Les "gardiens du patrimoine" : doctrine et pratique architecturale
2.5. Les "utopistes révolutionnaires" et la valeur d'usage : de squat à l'invention
2.6. Les contextuels : un projet sur la ville

3 - Clivages et création architecturale Page 113

3.1. Les clivages
3.2. Géographie du phénomène
3.3. Crypto-architecture ou création architecturale
3.4. L'occasion d'une nouvelle vérité

QUATRIEME PARTIE

Vers une architecture métamorphique Page 172

1 - Le retravail d'une forme architecturale

2 - Permanence et réactualisation de la forme

3 - La forme et l'usage

CONCLUSION

La ville comme oeuvre métamorphique Page 190

ANNEXES

1 - Interviews et contacts

2 - Bibliographie

1. Présentation du sujet

1.1. Glissement des signes et architecture.

Les signes glissent... se dérobent des choses, réinvestissent d'autres choses.
Récupérations, mutations, recyclages se multiplient dans tous les domaines (quelques restes échappent-ils à l'investissement systématique ?)
L'architecture, lieu-symbole de la stabilité, semble, paradoxalement, devenir un sol fertile pour la révélation d'une mouvance des signes.
Les *"métamorphoses"* dont elle est l'objet nous touchent en priorité comme professionnels.
La nécessité de la recherche à ce sujet est alors apparue tout naturellement, comme elle apparaît toujours au praticien lorsqu'émerge un fragment qui le plonge dans l'incertitude, excite sa curiosité et ne se laisse tout à fait déchiffrer tant que l'ensemble n'est pas mis à jour.

1.2. Ampleur d'un phénomène.

Seules l'ampleur et la signification du phénomène sont nouvelles, si lui-même n'est pas nouveau. Mais il réapparaît approprié par d'autres acteurs au débouché d'une période de construction intensive et *d'adhérence* systématique de la forme à la fonction.
Cette remise en cause par les faits du principe fonctionnaliste énoncé par Sullivan : "Form follows function", quelle est sa portée ?
Faut-il suivre Baudrillard qui mène sa critique du système fonctionnaliste jusqu'à la négation de tout besoin ou faut-il encore croire ceux qui comme Wend Fischer ou Anatole Kopp estiment que le fonctionnalisme est une vérité universelle dévoyée de son parcours (par l'usage... dérision) et qui peut avoir encore de beaux jours.(1)

1.3. Rationalité et ouverture du sujet.

Nous avons l'ambition que cet ouvrage contribue à orienter les réflexions sur l'utilisation du patrimoine architectural.
Cependant aucune recherche ne pourrait prétendre atteindre un point de fermeture (la vérité) d'un sujet, qui, par nature, s'y dérobe.

1. cf. Traverses, n° 4, Fonctionnalismes en dérive.

Nous nous sommes gardés d'une excessive rationalité qui ne pouvait convenir ni au sujet ni à cette phase de recherche.
Le présent ouvrage constitue une première ébauche théorique sur un sujet qui demande de nombreux approfondissements, une ébauche ouverte où sont notées, comme pour l'esquisse d'un projet, les idées que ce sujet d'étude suscite.

1.4. Indices idéologiques ou symptômes.

Derrière les pratiques et leur histoire, dans les replis des discours, que nous sommes allés relever dans divers pays, peut-on débusquer des courants idéologiques ? Y décèlerait-on quelque symptôme d'une crise "morale" ?
De cette première "accumulation", nous avons tenté de faire apparaître la vraie richesse du sujet et de chercher à savoir comment la préserver et la nourrir par une pratique créatrice.

2. Délimitation du sujet.

2.1. L'objet architectural.

Question préalable : que devons-nous entendre par objet architectural ? Il y a dans la façon de définir "l'objet" une implication idéologique de la part du sujet.
Ainsi la reproductibilité, notion et pratique nouvelles qui ont bouleversé fondamentalement le rapport à l'objet, est-elle considérée par Walter Benjamin comme l'origine d'une crise de l'objet[1] mais comme sa consécration par Baudrillard.[2]
L'objet, nous dit le dictionnaire Robert, est une chose solide ayant unité et indépendance. Or l'unité est apparence[3].

1. Walter Benjamin, L'homme le langage, et la culture. pp 141-146

2. J. Baudrillard, critique de l'économie politique du signe, page 229.

3. T. Adorno, "l'unité est apparence, tout comme l'apparence des oeuvres d'art est constituée par leur unité". In : Autour de la théorie esthétique, p. 74

Pour nous, l'unité de l'objet se révélera donc déjà identifiée par la vie, l'évènement.(1)
Cet objet conteste aujourd'hui, par la présence de sa forme, les idées du modernisme, qui le désignaient comme mortel à l'égard des êtres vivants.
C'est dans une relation qui s'établit entre la réalité et sa représentation que se situe l'essence de l'objet. Or, la représentation fait de lui notre survivant, le témoin de nos actes, le continuateur de notre univers par-delà la rupture.
"Mythe projectif, (...), mythe d'origine : toujours ce qui manque à l'homme est investi dans l'objet".(2)

Quant à l'objet architectural, comment se trouve en lui approfondi ce qui est contenu par tout objet: relation à la nature, relation aux usages, anthropomorphisme ? (3)
Les définitions de Hegel, Boullée, Laugier, peuvent nous renseigner sur ces aspects de l'objet architectural.(4)
Ce qui nous préoccupera surtout ici, c'est le rapport entre l'objet architectural comme moyen d'une fin qui est son utilisation: "ce qui caractérise essentiellement la maison, le temple et autres constructions, c'est le fait que ce sont de simples moyens en vue d'un but extérieur". (5)

1. J. Baudrillard, Pour une critique de l'économie politique du signe, p. 60:
'L'objet n'est rien. Il n'est rien que les différents types de relations et de significations qui viennent converger, se contredire, se nouer sur lui en tant que tel".
et p. 230:"c'est un statut de sens et une forme".

2. J. Baudrillard, Système des objets, p. 100.

3. J. Baudrillard, Op.cit., p. 34.
Ainsi la forme circonscrivant l'objet, une parcelle de nature y est incluse, telle que dans le corps humain : l'objet est fondamentalement anthropomorphique.

4. "Les moyens de mettre la nature en oeuvre qui appartiennent à l'architecture proviennent de pouvoir en certains cas effectuer ce que la poésie ne peut que décrire", E. L. Boullée.

5. Hegel, Architecture - Sculpture, p. 36.

Cette différence entre moyen et fin conduit Hegel à rechercher "des constructions qui, (...), existent en toute indépendance, d'une façon pleinement autonome, et qui, au lieu de tirer leur signification d'un but ou d'un besoin extérieur, la portent en elles-même". (1)
Le phénomène de conversion nous incite aussi à rechercher ce qu'est l'objet architectural une fois libéré de son usage: *émancipé ou orphelin ?*
L'unité - constituée par la vie - de l'objet architectural, sera celle du monument reconnu ou de la construction banale insérée dans la chaîne urbaine, la ville elle-même ou un ensemble d'espaces publics- ou privés- délimités comme enjeux politiques.

2.2. Le contexte de l'objet architectural.

Qu'il appartienne à un lieu "espace-temps", à une histoire, à un site, à un système d'objets regroupés selon une stratégie (typologie architecturale, typologie d'usages, situation urbaine, etc...) il apparaît aujourd'hui comme un lieu d'involution, un lieu d'investiesement, un lieu de régénération. Il peut être l'enjeu (politique, économique, culturel, historique) d'une valorisation systématique par le signe.
Faut-il penser qu'"en s'appuyant sur son intérieur pour tâcher de relever le défi de la technique l'individu court à sa perte"? (2)

2.4. Métamorphoses.

Notre investigation s'attache à l'histoire qui s'inscrit dans les transformations affectant l'objet architectural. Elle doit être l'occasion d'une prise de position face à la théorie de la conservation qui "au delà d'une arbitraire et mouvante écluse du temps,... ferait le choix d'une fixité délibérée (quoique, dans l'absolu, inaccessible), offrant des vagues mouvantes et heurtées de l'histoire l'image d'un flot tout à coup cristallisé, cessant de s'écouler". (3)

1. Hegel., op.cit, p. 37.

2. W. Benjamin, op.cit., p. 128.

3. Michel Parent, in : Revue des Monuments Historiques, n° Hors Série, 1977, p. 11.

Il n'est de métamorphoses qui n'aiguisent la curiosité : métamorphoses physiques, métamorphoses d'usages, métamorphoses des images, et au-delà, bien d'autres métamorphoses encore, comme celles des symboles et des archétypes qui nous renvoient à toute l'histoire de l'architecture.
Fascination du mot et de la chose furent propices à l'éclosion d'une riche poétique: Ovide, mais encore Rousseau, Voltaire, Hugo, Proust, Sartre...

"Toute forme vivante, est un élément d'une transformation, et *toute partie de quelque forme est peut-être une modification de quelque autre*. Goethe passionnément s'attache à l'idée de métamorphose qu'il entrevoit dans la plante et dans le squelette des vertébrés. Il recherche *les forces sous les formes*, il décèle *les modulations morphologiques; la continuité des causes lui* apparaît sous la discontinuité des effets.
Il découvre que la feuille se fait pétale, étamine, pistil; qu'il y a *identité profonde entre la graine et le bourgeon*".(1)
Phénomène processuel, la métamorphose est aussi dialectique : "*des métamorphoses où la signification et la forme, jusqu'alors unies, s'opposent l'une à l'autre, se transforment l'une dans l'autre*". (2)

3. La recherche.

3.1. Finalité.

On en définira deux : une finalité pratique et une finalité théorique.
La finalité pratique : ce sera de fournir des outils d'amélioration d'une pratique afin de trouver les voies d'une véritable création de lieux par les usages et les espaces.
La finalité théorique est immédiatement révélée par la confrontation des faits à la théorie architecturale. Les faits contestent jour après jour la théorie d'architecture et d'urbanisme constituée, la Charte d'Athènes, doctrine encore largement appliquée.

1. Valery, Variété IV, p. 112.

2. Hegel, l'Art symbolique, pp. 156-157.

Or à notre connaissance, à ce jour, à l'exception de contributions éparses, en particulier, celles des"nouveaux rationalistes", elle n'a fait l'objet ni d'une critique systématique ni d'une substitution par une autre théorie. Cela contribue à expliquer le climat d'indécision, d'affrontements entre vérités légitimées, dans le cadre duquel s'élaborent l'urbanisme et l'architecture. Entre les fragments subsistant d'une théorie et les désirs qui la contredisent, que dire, que faire ? Cette recherche ne pourrait prétendre y répondre. Cependant, face à l'existence de "métamorphoses architecturales" au sujet desquelles aucun discours théorique n'existe, elle tentera partiellement de répondre, au moins au "que dire ?".

3.2. Méthode et transversalité.

La nouveauté du sujet, dans le domaine architectural, caractérisé par la présence de phénomènes plus que de faits nous oriente vers une méthode qui s'est adaptée à cette situation.
Elle serait phénoménologique, dans le sens où la phénoménologie après Husserl serait caractérisée par "un effort pour appréhender, à travers des évènements et des faits empiriques,...des significations idéales. Celles-ci sont saisies directement par intuition à l'occasion d'exemples singuliers étudiés en détail et d'une manière très concrète".(1)
La recherche dont nous rendons compte s'est faite à partir d'une observation et d'une comparaison d'exemples très diversifiés qui sont, en eux-mêmes, des phénomènes dans le sens où le phénomène est "un fait en mouvement, le passage d'un fait à un autre, le fait qui se transforme d'instant en instant".
L'ordre dans lequel nous exposons les résultats de notre observation retrace un parcours qui va du contexte dans lequel émerge le phénomène à la mise à jour des différentes significations idéologiques qui le sous-tendent selon les groupes qu'il concerne, en passant par une décomposition de principe du phénomène lui-même.

1. Gaston Berger , Vocabulaire de la Philosophie Lalande, page 769.

Une dernière partie rend compte des ouvertures et des développements possibles ou, selon nous, souhaitables sur lesquels le phénomène de métamorphose architecturale débouche.
La démarche générale qui nous a guidés est caractéristique de la recherche architecturale prise dans son sens le plus large (c'est-à-dire tendant vers la découverte d'idées).
Dans ce domaine, la pensée s'épanouit sur le ferment puisé "en diagonale", transversalement, dans d'autres domaines. Cette "transversalité" de l'investigation tend à se développer où le cloisonnement de la pensée est jugé stérile pour la démarche créatrice.[1]
Si cette transversalité nourrit notre domaine, souhaitons qu'elle soit réciproque et que plus nombreux soient les chercheurs d'autres domaines qui ne considèrent pas l'architecture comme un champ clos pour spécialistes-architectes.

1. La transversalité est une thérapeutique pour Guattari, une méthode de création pour Barthes lorsqu'il déclare : "J'ai pilé, pressé ensemble les idées venues des autres... j'ai commenté non pour rendre intelligible mais pour savoir ce qu'est l'intelligible et en tout cela j'ai continûment pris appui sur ce qui s'énonçait autour de moi".

PREMIERE PARTIE

HISTORIQUE

1. Aperçu historique.

Ce chapitre situe brièvement le thème de la conversion des bâtiments[1] par rapport à l'histoire des sociétés, plus précisément dans sa projection sur l'évolution de la ville et des pratiques sociales que nous avons appelées "usages". Car une histoire de la conversion des bâtiments serait fondée sur une histoire de la transformation de leurs usages. On a défini le terme d'usage comme la pratique répétitive d'une activité par une population. A partir du moment où la société - tout au moins une partie - décide d'institutionnaliser l'un de ces usages (parce qu'il correspond à une forme de pouvoir), il est nécessaire de lui donner un statut reconnaissable en le matérialisant par un corps d'attributs qui seront : des objets signifiants, des textes, des règlements, une histoire, des personnes ayant une fonction spécialisée en rapport avec cette activité... et un bâtiment pour les accueillir.

La ville se transforme dans le temps et l'espace, constituant ce que Tafuri dénomme un réservoir d'images reliées par une "syntaxe", l'histoire urbaine[2], histoire qui serait celle des différents pouvoirs dominants qui, se succédant dans le temps, laissent sur le terrain les traces de leur appropriation. Dans ce sens, la ville est affectée de métamorphoses qui participent à son "être". On pourrait considérer que c'est la charge -la densité- des changements intervenant dans les structures sociales, qui détermine ces métamorphoses, dans leur nature et leur ampleur.
A ce titre, une recherche approfondie, mêlant histoire et statistique, pourrait s'attacher à contrôler si ces transformations sont effectivement liées - comme un certain nombre d'exemples nous permettent de le supposer - à ces périodes sensibles : celles, qui sont affectées d'un bouleversement idéologique, d'un changement dans le mode de pensée dominant (émergence de la religion chrétienne, grandes découvertes techniques), d'une évolution des sensibilités (le Dix-huitième siècle et les idées de Nature et de Progrès), de transformations économiques marquant le passage d'un mode de production à un autre (passage d'une économie féodale, basée sur l'agriculture, à une économie mercantile basée sur l'échange et assurée par les marchands dans les villes, puis au capitalisme industriel...) mais aussi transformations techniques, au sein d'un même système économique, affectant les modes de faire valoir.

1. voir également le chapitre 3.2 de la 3ème partie, "géographie du phénomène", qui indique les conditions d'émergence de la conversion en tant que phénomène social à l'époque actuelle dans divers pays.
2. Tafuri, Théories et histoire de l'architecture, p.131

Autant de facteurs suscitant soit l'invention d'un nouveau type de bâtiment (ex: la gare, le grand magasin), soit la transformation d'un bâtiment existant (ex: chapelle, couvent), soit son abandon pur et simple définitif ou sur un certain laps de temps (ex: moulin, tannerie),... du fait de l'émergence de nouvelles pratiques que certains groupes sociaux institutionnalisent.

D'une manière générale, on peut assurrer que le comportement de ré-utilisation d'un bâtiment avec transformation de l'activité qui y était pratiquée, et parfois de son architecture , correspondait dans la période pré-industrielle à une attitude pragmatique - en rapport avec un contexte de relative pénurie - d'utilisation économique des possibilités existantes sans qu'il y ait discours esthétique[1] ou moral sur ce bâtiment. C'est, en fait, sa valeur d'usage qui constituait la motivation fondamentale de l'acteur à la fois initiateur et bénéficiaire de la conversion.
Cette attitude pragmatique[2], née de la rencontre entre la nécessité et l'opportunité, sera ultérieurement reprise par des catégories leaders (qui donneront une importance à la conversion en tant que porteuse d'une valeur d'échange-signe [3], puis récupérée, comme principe justificateur, par des décideurs non utilisateurs pour devenir valeur d'échange.

1. voir les interventions architecturales et/ou l'implantation de certaines activités dans des bâtiments comme : le Palais des Papes à Avignon, le Palais de Dioclétien à Split, les arènes d'Arles.

2. que l'on retrouve sensiblement "dévoyée" de nos jours (utilisée dans le discours) dans la catégorie de ceux que nous avons appelés les "nouveaux promoteurs".

3. cf. les ateliers de peintre à Paris, les "mews" de Londres, les "lofts" new-yorkais.

1.1 Histoire de la ville, histoire des usages et phénomène de spécialisation : quelques exemples.

La tendance historique de spécialisation (dans l'organisation des activités institutionnalisées en"fonctions") ne s'effectue pas de façon continue et régulière dans le temps, car elle suit directement l'apparition des nouveaux usages : chaque civilisation à laquelle sont attachés une idéologie dominante, un mode de vie particulier, un mode de production, des rapports sociaux spécifiques etc..., définit de nouveaux "besoins" qui créent ces nouveaux usages pour lesquels peuvent être conçus de nouveaux types de bâtiments. - ou Veranofo.
(formes propres)

Les grecs créent le gymnase, le sanatorium, le théâtre, tandis que le bouleutérion, la monnaie, les tribunaux, temples et portiques se différencient progressivement sur l'agora athénienne.

Les romains privilégient le champ de course, l'amphithéâtre, les grands établissements de bains, le cirque, tandis que le forum réunit dans le même espace une diversité de plus en plus grande d'activités et de monuments (temples, autels, chambres de réunion, cours de justice, basiliques).

La cité médiévale connaît aussi ses périodes de spécialisation qui se traduisent non seulement par l'apparition de nouveaux types de bâtiments et d'équipements qui prennent des formes propres (monastères, églises, collèges, cathédrales, hôtels de ville etc...), mais également par une organisation de la ville en quartiers qui sont désormais fonctionnellement nettement différenciés : quartier clérical, quartier royal dans les capitales, quartier du commerce, quartier des collèges dans les villes universitaires, quartier artisanal, auxquels s'ajoute une répartition géographique par profession , quartiers résidentiels.

D'après Lewis Mumford (1), les institutions les plus remarquables de l'époque baroque qui suit sont l'armée permanente, la cour, la bourse et la bureaucratie avec pour témoins construits les casernes, les palazzi italiens ou les hôtels parisiens, les bourses et les premiers bâtiments administratifs (les Offices de Vasari à Florence par exemple...).

1. Mumford L., La Cité à travers l'histoire, p.467.

Les marques d'une spécialisation fonctionnelle de plus en plus forte ne sont pas à démontrer pour les périodes plus récentes qui sont caractérisées, avec le développement du capitalisme, par l'essor des grands centres industriels paléotechniques et néotechniques puis par celui des phénomènes de tertiarisation.

Il convient de remarquer que la tendance à une différenciation fonctionnelle progressive s'opère toujours sous la tutelle d'un pouvoir ayant une fonction dominante : cette fonction dominante a été pendant longtemps la religion ou le culte. C'est à partir du Moyen-Age que le pouvoir des prêtres décline, tandis qu'émerge une nouvelle fonction, la fonction commerciale marquée par l'influence grandissante des guildes et des corporations. Mais l'indépendance par rapport à l'église de nouvelles fonctions dominantes qui induisent des spécialisations dans les usages, est extrêmement progressive, et dure pendant tout le Moyen-Age, alors qu'elle va être définitivement acquise à partir du 18ème siècle (séparation proclamée de l'Eglise et de l'Etat) et entraînera une accélération des processus de changement de fonctions dominantes, à travers l'industrialisation puis la bureaucratisation de la ville : celles-ci investiront de nouveaux types de bâtiments.

D'autre part, on a pu remarquer, en particulier pour une partie des contenants les plus anciens, que la présence d'une activité pour laquelle ils avaient été conçus, n'était pas forcément exclusive d'autres usages. Il n'est pas rare, en effet qu'ils soient simultanément affectés à d'autres utilisations, remettant par là en cause la spécialisation dont leur propre apparition témoigne. La conversion de ces bâtiments apparaît alors comme un problème qui ne se pose pas en tant que tel puisque la contruction se prête à une multiplicité d'utilisations possibles. Il semble que des exemples qui abondent dans ce sens puissent être facilement trouvés jusqu'au Moyen-Age.

Lewis Mumford exprime clairement le fait que, dans les cités primitives les opérations du marché "se déroulaient dans l'enceinte même du temple" et que les services publics "se sont différenciés à l'intérieur du palais lui-même, celui-ci étant à la fois prison, cour, caserne, et abritant tous les services administratifs."(1)

1. op.cit., p. 94.

Chez les grecs, la palestre, simple terrain de jeu à l'origine, se transforme rapidement en gymnase, terrain de sport, enclos, qui, à l'image d'Olympie, attire à lui des bains, des vestiaires et des salles de classes, mêlant ainsi dans un lieu consacré des activités physiques et culturelles.

Tant que, historiquement, les activités de la cité s'effectuent sous la tutelle d'une fonction dominante écrasante (activité religieuse, activité marchande etc.) il semble qu'il soit mal approprié de parler de "conversion" dans la mesure où les distinctions entre usages sont niées à la source par l'universalité de la fonction dominante.

A partir du moment où les effets de la spécialisation sont suffisants pour entraîner une véritable scission entre les différents usages, et faire disparaître la domination exclusive d'une fonction unique, alors apparaît le phénomène de conversion au sens moderne du terme : celui d'une pratique de transformation et de changement des utilisations d'un bâtiment impliquant une modification du mode de pouvoir sur ce bâtiment.

On pourrait soutenir qu'une telle pratique existe à chaque fois qu'une période de forte spécialisation aboutit à une remise en cause de la fonction dominante; c'est une hypothèse qu'il faudrait vérifier.

Mais on peut raisonnablement considérer que, même si ce phénomène est décelable de façon sporadique et sur des exemples bien particuliers avant cette époque, il ne s'introduit véritablement avec une certaine ampleur, dans le phénomène plus continu de "métamorphose des usages" qu'à partir du 18ème siècle.
Un point de terminologie : on peut noter que le mot "usage" apparaît, d'après Robert, au 12ème siècle, et qu'il ne se voit attribué le sens de fonction qu'à partir du 17ème siècle.

1.2 Métamorphose de l'architecture.

Entre les usages et l'architecture existe une relation qui influence leur évolution. L'existence de certaines formes peut déterminer certains usages de même que certains usages appellent l'existence de certaines formes. De plus, les formes suivent une évolution qui leur est propre dans leur domaine culturel.
Le rapport entre l'usage et la forme n'est pas exclusif. Nous avons vu comment évoluait l'usage indépendament de la forme. Celle-ci est aussi influencée par d'autres facteurs (techniques, idéologiques...).
La constatation de la réciprocité de l'influence de la forme sur l'usage n'a pas nourri d'ouvrages historiques. On s'attache généralement à l'influence la plus simplement établie et qui appuie le mode actuel de pensée, celle de l'usage sur la forme.
C'est également cette histoire des transformations de l'architecture par l'usage que nous allons esquisser car elle nous concerne plus particulièrement.
Cependant, l'existence de l'influence réciproque nous concerne aussi quand la forme existe avant l'usage ce qui est précisément le cas lorsque l'on cherche le nouvel usage d'une architecture.
Pour dissiper ici le doute qui peut encore exister à propos de l'influence de la forme sur l'évolution de l'usage nous pouvons en quelques mots en rendre compte: si l'on conçoit une certaine organisation architecturale, c'est que l'on projette son usage futur ; les formes, les signes qui sont mis en place induisent certains comportements. Ils contribuent ainsi à une transformation des usages (pensons à la différence de mode de vie dans les formes urbaines modernes et dans la ville ancienne par exemple...).

Métamorphose architecturale propre.

Indépendamment des techniques de construction (l'arc et le béton...) et de représentation (la perspective...), des idéologies environnantes, l'évolution des styles en architecture suit un parcours propre.

Il peut dépendre aussi des apports nouveaux des théories et concepts qu'elle utilise : leur renouvellement et leur transformation sont en effet incessants au cours de l'histoire.
On pourra penser par exemple à l'évolution des idées d'esthétique et de la notion du beau qui donnent, suivant les périodes, la préférence à tel ou tel type de forme, qui privilégient tel ou tel type de composition des plans et des façades, qui accordent de l'importance à l'aspect décoratif des éléments ou le rejettent absolument, etc...

Mais ce qui nous intéressera plus ici sera l'évolution de l'attitude du constructeur ou de l'architecte face à l'histoire de l'architecture.

On peut repérer parmi les constructions monumentales de l'antiquité quelques exemples de bâtiments qui font apparaître simultanément plusieurs styles et plusieurs types d'architectures correspondant à des époques différentes : le temple d'Athéna de Poseidona, construit à la fin du VIème siècle, est le "premier exemple de l'emploi des deux ordres dans un même édifice, le style ionique étant retenu pour sa valeur décorative et ses proportions élancées comme mieux adapté à l'aménagement des espaces intérieurs"(1).
Mais, si ce type d'exemple pouvait être recherché et approfondi de façon plus systématique, la volonté consciente de juxtaposer ou d'organiser des éléments ou des principes d'architectures d'époques différentes n'y serait pas toujours évidente.
Pour cela, il faut en effet que la connaissance des périodes historiques antérieures soit bonne et se perpétue, que les styles ou les ordres aient subi des phases de dépréciation suffisantes pour être à nouveau reconnus, revalorisés, etc..., et ces conditions ne sont sans doute que rarement réunies dans les civilisations antiques; elles le sont, par contre, de plus en plus facilement au fur à mesure que les moyens de mémorisation (écriture, imprimerie...), de reproduction du savoir (écoles, universités...) et l'état des recherches historiques et archéologiques progressent dans l'histoire.

1. Roland Martin, Grèce archaïque, p. 211.

Lewis Mumford considère dans cet ordre d'idées, qu'au 12ème siècle a eu lieu une première renaissance qu'il définit comme "une sorte de retour à la conscience claire de lointains archétypes du passé"[1].
Le Campo Santo de Pise, plus proche de l'acropole ou du forum que de la place du marché médiévale, serait "inspiré des fresques et des sarcophages que la flotte pisane rapportait d'Orient", et le baptistère serait une réinterprétation spiritualisée de la forme et de l'usage du bain romain.
Pour M. Tafuri, c'est au quinzième siècle, entre les citations classiques de Brunelleschi et les "allusions" d'Alberti que fleurit " la première grande tentative dans l'histoire moderne, d'actualisation des valeurs historiques". Il précise même que ces "valeurs sont considérées comme la traduction d'un temps mythique en un temps présent, de significations archaïques en messages révolutionnaires, de "mots" anciens en action politique"[2].
Le même auteur proposera, à propos du siècle suivant, de désigner par "borromisme européen", l'un des principaux courants de l'historicisme baroque. Or, Borromini constitue assurément pour notre problème l'un des personnages les plus importants car il est sans doute l'un des tout premiers architectes à pratiquer volontairement et à adopter pour principe, ce que l'on appellerait aujourd'hui des collages, c'est-à-dire des assemblages d'éléments extraits de leur contexte historique afin d'en tirer parti sur le plan sémantique. Il est le premier à utiliser l'histoire de manière tout-à-fait anti-dogmatique, non plus simplement comme précédemment, en réactualisant des valeurs classiques par la recherche de lois de composition, la redéfinition de règles d'harmonie, et le respect ou les variations sur des ordres bien différenciés, mais en présentant, superposant, juxtaposant, à travers un exorcisme historique et sémantique, des objets tirés non plus seulement de l'Antiquité, mais également du paléo-chrétien, du Moyen-Age et de l'époque gothique (dont le propre était jusque là de nier la valeur des codes classiques), et des modèles architecturaux les plus variés de son époque. La restauration de Saint-Jean de Latran en témoigne directement : réintégration de fragments multiples de l'ancienne église dans son propre projet;

1. La cité à travers l'histoire, p. 319.
2. Tafuri - Théories et histoire de l'architecture, p.p. 26 -27

la construction de l'église Saint-Yves à Rome aussi : intégration de la nouvelle église dans la cour Renaissance de la Sapienza-université des Jésuites-; l'expression de ce contraste historique est déjà clair en plan.

On comprend alors mieux, à travers ces quelques exemples, comment et pourquoi s'effectue une "métamorphose architecturale propre", c'est-à-dire un ensemble progressif et radical de transformations de l'architecture elle-même.
Issue de pratiques et théories, discours et préoccupations, styles et possibilités constructives qui sont en perpétuelle évolution, cette métamorphose se présente donc comme un phénomène historiquement continu (il existe de tout temps) dont l'intensité et l'efficacité sont variables au cours de phases successives qui, tantôt se nient violemment, tantôt se recomposent avec énergie.
C'est un type de métamorphose fondamentalement idéologique et secondairement pratique, mais sa généralité en fait plutôt l'objet d'une recherche spécifique d'historien ou de critique sur laquelle nous ne nous appesantirons donc pas davantage.

Examinons maintenant le second mode de métamorphose architecturale que nous avons distingué.

Métamorphose architecturale induite.

Il s'agit du cas où les transformations qui affectent l'architecture sont liées à celles qui affectent l'usage, de celui où métamorphose de l'un se superpose à métamorphose de l'autre, de celui où un bâtiment est remanié parce qu'il change de fonction; il s'agit du cas où la "conversion" des constructions s'accompagne de modifications architecturales sensibles.
Certes, à une échelle temporelle suffisamment vaste, cette superposition entre métamorphose de l'usage et de l'architecture est évidente, car à la spécialisation progressive de l'usage à travers l'histoire de la cité que nous avons mise en évidence au premier paragraphe, correspond avec des décalages plus ou moins forts qu'il faudrait analyser en détail, une spécialisation de l'architecture : que l'on pense, par exemple, à l'unité que créé le principe du portique entre tous les bâtiments qui entourent l'agora (temples, palais de justice, monnaie, bouleutérion...)

de plus, opercialisat et à la spécificité formelle des architectures de gares, mairies, usines, etc... du 19ème siècle.
Mais c'est à une échelle spatio-temporelle plus restreinte, lorsque la superposition des métamorphoses s'exerce sur le même bâtiment, que le niveau de complexité du phénomène s'accroît et que le nombre d'exemples se réduit sérieusement.
En effet, que les exemples de changement d'usages ou de conversion qui s'appliquent à l'échelle architecturale soient nombreux à peu près à toutes les époques, nous l'avons montré dans le premier paragraphe. Par contre, ceux dont le changement d'usage s'accompagne d'une modification architecturale sensible sont beaucoup plus rares.
Cela signifie que la plupart d'entre eux relève donc d'une simple adaptation de contenants existants à de nouveaux emplois ou même à des réutilisations immédiates, brutales, "en l'état". Les interventions per cas matérielles sur ces contenants peuvent alors être inexistantes ou se réduire à l'extrême : remaniements des espaces internes, recloisonnements intérieurs, d'une façon générale, petits travaux d'entretien ou de retouche qui n'affectent pas la structure fondamentale des espaces majeurs. L'adéquation ou la compatibilité du nouvel usage ne s'exprime alors plus qu'en termes quantitatifs (volumétriques par exemple : "il y a assez de place"); il s'agit de saisir des opportunités au bon moment, en tirant astucieusement parti de la disponibilité des locaux, de savoir ensuite utiliser ceux-ci à bon escient pour qu'ils servent un nouvel usage le plus simplement possible. S'il y a un minimum de recomposition, c'est une pratique de bricolage avec espace, matériaux et objets existants[1].
Il est certain que cette pratique est quantitativement la plus importante et la plus universellement répandue dès le Moyen-Age - elle l'est d'ailleurs toujours aujourd'hui -, car c'est elle qui gère en particulier toutes les "micro-conversions", toutes les petites opérations de conversion qui s'opèrent au jour le jour et à toutes les époques dans la ville : transformation de logements, commerces, ateliers d'artisans...
Citons les transformations d'hôtels particuliers en sièges sociaux de banque, sociétés d'assurance ou hôtels judiciaires, et, par exemple dans une ville

1. cf. 3ème partie 2-3.

comme Neuchâtel, les moulins à grains du Comte (Moyen Age) transformés en 1817 en boucheries et logements, ceux de Prébarreau construits en 1762 qui deviennent en 1821 une institution de jeunes filles, puis abritent à partir de 1849 une petite industrie mécanique.
Mais nous avons pu constater par nous-mêmes que c'était également la pratique la plus répandue parmi les exemples de conversion de monuments de plus grande envergure antérieurs au 19ème siècle, que nous avons relevés au hasard de nos recherches exploratoires .
Ces exemples, que nous n'avons donc pas spécifiquement recherchés puisque c'est surtout à l'analyse du phénomène récent que nous nous attachions, sont de trois types principaux :

- les premiers sont des conséquences directes d'une période dense de l'histoire évènementielle, grands mouvements politiques et sociaux, changements de régime importants, épidémies etc... qui entraîne à un moment donné la vacance (contrainte ou forcée) de nombreux bâtiments : on pensera par exemple aux transformations liées à la constitution au 17ème siècle de places fortes sous Vauban : l'abbaye de Collioure devient arsenal. Mais on pensera surtout à la masse énorme d'anciens bâtiments du clergé et de la noblesse réutilisés, le plus souvent dans l'état où ils se trouvaient lors de leur vente comme biens nationaux après la Révolution, puis généralement à nouveau transformés sous l'empire napoléonien.
A Quimper, à Schwäbisch Gmünd ou à Annecy, le prieuré Locmaria, le "Prediger" (couvent des prédicateurs de l'ordre des dominicains) et l'église St François, sont utilisés comme casernes; l'abbaye de Fontevrault est transformée en maison d'arrêt par Napoléon, celle de Royaumont à Luzarches devient filature de coton en 1793. A Annecy, l'évêché construit en 1780 , vendu comme bien national en 1792, devient bâtiment administratif en 1800, puis intendance, c'est-à-dire préfecture sous le régime sarde (de 1815 à 1860).
A Montauban, l'hôtel particulier d'un receveur des tailles construit au début du 16ème siècle est utilisé comme fonderie nationale de canons pendant la période révolutionnaire, etc...

- les seconds apparaissent avec l'évolution et les bouleversements que subissent certains secteurs économiques, disparition de certains types d'activités, renouvellements des techniques de fabrication etc...
A Neuchâtel, le Vallon de la Serrière tire sa vocation industrielle dans la possibilité d'exploitation de sa force hydraulique : s'y implantent progressivement dès le 16ème siècle une très grande diversité d'activités (fouleries, scieries, huileries, teintureries, ferblanteries, filatures, fonderies, etc...) dont les moulins sont progressivement rachetés, récupérés et transformés à partir de la deuxième moitié du 19ème siècle par deux sociétés uniques, les papeteries de Serrières et les chocolateries Suchard. A quelques kilomètres de là, à Cortaillod, une fabrique de toiles peintes liquidée en 1854, la "fabrique neuve", est transformée en fabrique de câbles.
Le château de la Verrerie au Creusot est à l'origine une manufacture de fabrication du cristal qui, rachetée en 1837, devient une usine métallurgique dans laquelle s'effectue à partir de 1849, le montage de locomotives à vapeur; il deviendra simple dépôt pour les aciéries en 1920, etc...

cas amenant à la reconversion

- le troisième type d'exemples de conversions historiques que nous avons distingué, ne se place pas du même point de vue que les précédents : il pose une question, propose une hypothèse : celle selon laquelle certains édifices auraient une sorte de "vocation" à des changements d'affectation : en effet, nous avons rencontré dans plusieurs villes des bâtiments parfois très anciens qui ont changé de fonction un très grand nombre de fois, sans que les transformations architecturales ne soient visibles extérieurement. La maison du Trésor à Neuchâtel est construite en 1639 et abrite effectivement à cette époque le Trésor.
En 1694, elle est louée à un particulier, devient arsenal en 1738. En 1792, elle accueille la bibliothèque en formation après la construction de l'hôtel de ville, puis l'école en 1808 après celle de la bibliothèque. Enfin, un magasin d'art et des logements viennent remplacer l'école dès 1836 lorsque celle-ci est transférée dans le nouveau collège latin. Voici donc un type de bâtiment qui assure une sorte de relais temporel entre la création et la spécialisation des nouveaux usages :

propriété des administrations neuchâteloises, il abrite successivement chacune des fonctions qui naissent dans cette ville au cours des dix-huitième et dix-neuvième siècles, et ces fonctions se spécialisant progressivement, nécessitent la construction d'édifices qui leur soient propres (l'hôtel de ville, la bibliothèque, le collège latin), rendant ainsi périodiquement vacants les locaux de la maison du Trésor. C'est donc un "bâtiment-tampon" dont le rôle principal a consisté à assumer le décalage dont nous avons déjà parlé entre la spécialisation de l'usage et celle de la forme. Il saisit ce que nous appellerons plus loin "la faille"; le voici en ce sens promu au rang d'"infaillible".

A Genève, un édifice du quai de la Poste joue plus récemment un rôle comparable :
il sert d'abord d'école professionnelle, est ensuite récupéré par diverses écoles successives, puis est utilisé pendant plusieurs années par le département de l'instruction publique comme un réservoir de locaux dont l'usage change chaque année en fonction des besoins variables du service (évolution des caractéristiques de la population scolaire, évolution des demandes pour tel ou tel apprentissage etc...).

A Annecy, le palais de l'Ile change de fonction une quinzaine de fois en six siècles : habitation seigneuriale, maison forte, atelier monétaire, chancellerie, logements de diverses familles, administration de la justice et des finances, asile de vieillards, cantonnement d'appoint, école professionnelle, gymnase... il est aujourd'hui musée.

Ainsi, ce type de bâtiment qui semble avoir accumulé à travers l'histoire une véritable vocation à la mutation, ce type de bâtiment dont le rôle est de remplir les failles entre forme et fonction dans la gestion d'un patrimoine immobilier, semble être fréquemment représenté dans les villes d'une certaine importance; notons au passage qu'il est fondamentalement lié à une position géographique centrale dans cette ville.

Mais il faut encore remarquer que ce type de "bâtiment-tampon" n'est que rarement transformé dans son apparence extérieure et dans son architecture; il est avant tout un réservoir servant à accueillir et à résoudre des problèmes d'usage. Comme dans les exemples précédents (cas de conversions entraînées par des bouleversements sociaux, politiques ou économiques), l'accumulation des signes architecturaux qui marquent le passage de ces usages successifs n'est pas toujours très évidente.

Pourtant, lorsque cette accumulation est apparente, lorsqu'il y a modification architecturale visible sur l'objet dont on change l'affectation, on peut constater qu'il existe à toutes les époques une très grande diversité dans l'ampleur et la forme des interventions qui traduisent une très grande liberté d'exécution des remaniements effectués. Repérons-en certains types à travers quelques exemples. Les remaniements peuvent affecter violemment et résolument la volumétrie : lorsque l'octroi cantonal ou bâtiment de l'ancienne douane à Lausanne est transformé en 1890-1900 en école de médecine, celle-ci nécessite l'éclairage de salles de cours et de dissection multiples dans un volume octogonal initialement unique. L'opération consiste alors en une surélévation légère de la nef centrale et en un arrachement au premier niveau des prismes qui donnent de la lumière sur les trois faces dégagées, l'octogone d'origine étant alors dominé par une volumétrie cruciforme.

Mais ces remaniements volumétriques peuvent se réduire à de plus simples expressions : surélévations partielles, démolitions de parties mineures, transformations d'espaces internes etc... Un cas fréquent consiste à couvrir une cour intérieure, ce qui permet souvent de gagner une surface appréciable et de relier intérieurement des espaces initialement séparés : c'est le cas des halles de l'île à Genève; lorsqu'en 1876 les abattoirs municipaux sont transférés, le bâtiment est transformé en marché et sa rue centrale est alors couverte. C'est également le cas en 1880 pour la maison des halles à Neuchâtel et à Paris pour la cour de l'hôtel du Louvre transformée en grand magasin, rue de Rivoli et pour de nombreuses cours du Marais. D'autres opérations consistent en des "bourrages" à l'intérieur de volumes ou d'espaces existants (transformations à l'époque napoléonienne d'une multitude de couvents bolognais en logements bourgeois sur plusieurs niveaux), d'autres encore sont caractérisées par la facilité de lecture d'étapes successives de construction qui correspondent à des changements de programme nécessitant des agrandissements (halles de l'île à Annecy).
Certaines consistent à masquer totalement (exemples d'églises désaffectées) les façades latérales sur lesquelles viennent s'adosser des logements etc...

Mais, si ces exemples témoignent d'une très grande liberté dans les interventions architecturales, il convient de remarquer que cette liberté provient de la prise en compte quasi exclusive de l'usage : c'est le nouvel usage qui détermine les besoins en espace, la nécessité d'agrandissements, de surélévations etc...
Il s'agit donc bien là d'une métamorphose de l'architecture induite par l'usage et le phénomène de conversion ne s'accompagne pas de théories architecturales particulières; historiquement, elle est une pratique non une théorie; et les démarches si fructueuses d'un Alberti, d'un Brunelleschi et surtout d'un Borromini ne s'y appliquèrent pas.
Le phénomène de conversion, comme pratique universellement répandue, mais non identifiée en tant que telle, révèle donc dans l'histoire une autre "faille", celle qui apparaît dans le décalage et l'indépendance entre les deux types de métamorphoses architecturales que nous avons tentées de distinguer.

- une métamorphose architecturale propre, qui dépend de l'évolution des théories et pratiques de l'architecture.

- une métamorphose architecturale induite, qui dépend de l'évolution des usages et qui est par conséquent liée à la métamorphose de l'usage.

Mais ce phénomène renaît avec force à la suite de, et en réaction à une période pendant laquelle il a complètement disparu ou du moins pendant laquelle il a été dévalorisé à l'extrême et considéré comme une pratique de pis-aller à rejeter autant que possible.
Cette période commence à la fin du dix-neuvième siècle et sévit pratiquement jusqu'à ces dernières années. Elle est liée :

- économiquement à la disparition de l'attrait financier incomparable que représentait jusqu'alors la conversion d'un bâtiment : il n'est plus évident que détruire pour reconstruire soit plus onéreux en temps et en argent que convertir (bouleversements dans tous les secteurs de la production avec le développement des moyens de transports, de fabrication des produits, de disponibilité de la main d'oeuvre, débuts de l'industrialisation de la construction, apparition de nouveaux matériaux etc...)

- idéologiquement à une confiance absolue dans une croissance continue, à une croyance en la stabilité, à une adhérence au principe mis en évidence par des philosophes comme Marcuse du "nouveau pour le nouveau" etc...

- théoriquement au renversement des théories architecturales traditionnelles dont les directives se cristallisent au sein du mouvement moderne avec l'abandon des styles historiques, la "révolte contre la falsification des formes" (réponse de Van de Velde à Giédion, Espace, temps architecture, p. 198), la recherche d'une nouvelle authenticité à travers le choix d'un nouveau critère essentiel, celui de "fonctionnalité".

2 - Evolution récente du contexte idéologique

2.1. Le mouvement moderne, lieu de "ruptures épistémologiques".

L'architecture porte dans son histoire récente les ferments de son histoire actuelle.
Le phénomène observé est-il une réaction aux excès modernes, à l'orgie du neuf ?
Deux "emblèmes" mettent en évidence les points de rupture atteints par le mouvement moderne : La tour comme type architectural et Le Corbusier comme formulateur d'une poétique moderniste.

L'espace-vide a créé la nouvelle auréole de l'oeuvre désacralisée. L'existence des tours, comme les discours de Le Corbusier, l'énoncent clairement. Le retour aux "conditions de nature" a servi d'alibi au développement de thèses à partir de l'espace-vide. Ces thèses en ont fait, dans la conception de la ville existante, l'espace séparateur et le liquidateur des lieux urbains.

Le temps lui-même est conçu comme instrument de rupture : rupture avec le passé au nom de la tradition du nouveau.

Une idéologie du besoin appuie ces conceptions de l'espace et du temps pour consacrer la rupture avec la ville et avec l'histoire.

Les textes de Le Corbusier, la Charte d'Athènes et la Charte de Venise, les études de H. Raymond et Marion Segaud, de Castex, Panerai, Depaule, Tafuri, fournissent des arguments historiques pour énoncer l'histoire de cette rupture.

2.2. Le renversement progressif des thèses modernes.

Les thèses modernes, depuis 15 ans environ, sont les unes après les autres réfutées : la priorité de la fonction circulation automobile n'est plus reconnue.
La ségrégation des "fonctions urbaines" est jugée néfaste.
L'espace urbain et la rue en particulier sont réhabilités.

La ville est à nouveau reconnue comme porteuse de l'histoire et de l'identité de ses habitants.
De ZUP en rénovation, de rénovation en réhabilitation, le retour au sein de la ville s'observe dans l'acte de bâtir.
Certains architectes déclarent aujourd'hui : "reconstruire la ville européenne..., la forme de la ville, la forme de l'espace public, ne peut pas être matière d'expérimentations...
Ces espaces doivent non seulement présenter un caractère familier, mais jusque dans leurs dimensions, se rattacher à la culture européenne des rues et des places"(1)

Serait-ce une réponse à la question que posait Le Corbusier lui-même :

"Comment éviter que nos villes s'étendent et se diluent, perdent leur forme et leur âme ?".(2)

La conscience de la question n'a pas suffi pour apporter une réponse.

2.3. Un climat idéologique : vertus du passé.

A chaque époque sa vérité. Giraudoux préfaçait la Charte d'Athènes en soulignant que "le premier facteur de longévité d'un peuple est qu'il ait exactement l'âge de son époque"(3) . Quel est l'âge de notre époque, quelle nouvelle authenticité recherchons-nous, dont le retour vers les édifices anciens ne serait qu'un indice ?

Quelle dialectique entre l'évolution idéologique propre au domaine architectural et l'évolution idéologique dominante fonde l'histoire de l'architecture ?

(1) Déclaration de Palerme,in : AAM

(2) Le Corbusier,Manière de penser l'urbanisme, p.9

(3) La Charte d'Athènes, introduction, p.13

La pratique de la conversion est-elle simplement le signe d'une gestion saine de patrimoine, d'une économie raisonnable ou est-elle l'expression d'un nouveau désir d'éternité qui, face à la précarité des choses de la vie présente, cherche enracinement et refuge dans la nature et le passé ?
On observe le lien entre les idéologies de la nature et du passé :
écologie, respect de la mémoire collective, élargissement de la notion de patrimoine, (culturel, architectural et récemment "naturel"), rejet de l'évolution technique, inversion des idéologies de progrès, "angoisse du futur", mise en alerte des consciences au sujet de l'appauvrissement des ressources.
Alors, cette involution vers le ventre de la mère-nature pour y retrouver un passé heureux ou imaginé tel, dont certaines reconversions sont comme le symbole aboutira-t-elle à une paralysie totale de l'action où à une régénération ?
Quelle finalité de l'action caractérise notre présent en rupture de croissance ?

"L'ennui désigne l'agonie d'une institution ou d'un peuple.
Et l'ennui résulte de rouages trop perfectionnés, lorsque le but est oublié ou devient inintéressant... un Etat qui fonctionne comme une horloge bien remontée peut paraître robuste : en réalité il agonise" (1). Ne voyons-nous pas, dans le climat d'aujourd'hui, quelques-uns de ces symptômes ?

BIBLIOTHÈQUE
U.P. 3

(1) Hegel. Cité par E. Bafaumais, in Traverses, n° 4 p.49.

La ville est à nouveau reconnue comme porteuse de l'histoire et de l'identité de ses habitants.

De ZUP en rénovation, de rénovation en rénovation, la conversion des villes

La logique de la conversion des villes

de la logique d'une production massive

de la logique d'une économie monnaie

Qu'est-ce aujourd'hui : l'expression d'un mouvement

qui est d'essayer de faire face à la précarité

des usages de la vie présente, marque

structurellement et refoule dans la nature

Ces espaces doivent-ils présenter

et le passé ?

On observe le lien entre les idéologies

de la nature et du passé dans culture

sociale, rapport de la mémoire collective,

clairement de la notion de patrimoine,

(culturel, architectural) et tout

"naturel" rejet de l'évolutionnisme que

technique, inversion des idéologies de

progrès, "angoisse du futur" ne tendent

alerte des pourvoyeurs au sujet de leur

vrissement des ressources. (1)

Alors, cette involution vers le ventre

de la mère-nature pour reconnaître

passé heureux qu'imaginé suffi

reconversions sont comme le symbole

ébouira-t-elle à une paralysie totale

de l'action ou à une réédification

Quelle finalité de l'action caractérise

notre présent en rupture de conscience ?

préfaçait la Charte d'Athènes en soulignant

"Rien ne dégage l'avenir d'une institution

ou d'un peuple est qu'il ait

peuple. L'ennui résulte de mutations trop perfec-

tionnées, lorsque le but est oublié

devient intéressant, un état qui

fonctionne comme une horloge bien montée

peut paraître robuste : en réalité il

agonise" (1). Ne sommes-nous pas dans

le climat d'aujourd'hui, quelques-uns de

ces symptômes ? Le rationnel, le structural

et l'évolution fondent

l'histoire de l'architecture ?

(1) Déclaration de Palerme, in : AAM

(2) Le Corbusier, Manière de penser l'urbanisme, p.9

(3) Charte d'Athènes, introduction, p.13

(1) Hegel. Cité par E. Balaumis, in Travaux, n° 4 p.49.

BIBLIOTHEQUE U.P.3

DEUXIEME PARTIE

DECOMPOSITION

1. Un principe de décomposition.

1.1. La constitution d'un matériau.

Notre recherche a été effectuée à partir d'un corpus d'exemples rassemblés et classés selon des critères de différenciation préalablement choisis. La description de certains de ces exemples illustrera notre propos.(1)
Il ne sont qu'une très faible partie de la collection rassemblée qui se complète jour après jour. Les exemples que nous avons particulièrement observés sont ceux qui offrent une caractéristique dominante forte de l'un des critères et que l'on peut qualifier de "cas limite", et ceux qui, offrant des caractères typiques de groupes d'exemples similaires, constituent des "idéal-types."
De l'observation de ces exemples, nous avons déduit un principe de décomposition du phénomène mettant en évidence les différentes pratiques et idéologies qui les orientent, les transformations de l'architecture et de l'usage, les relations de l'objet avec l'espace et le temps.

1.2. Valeur et valorisation

L'analyse des données recueillies montre que le principal moteur et résultat de la transformation est la valorisation.
Valorisation économique ou croissance dans un système de valeurs dominant à tel moment et en tel lieu, conjonction d'une valorisation de l'usage et d'une valorisation de l'objet, hiérarchisation de certaines valeurs déterminantes, c'est selon ces mesures que nous pourrons voir se différencier les pratiques et les idéologies : "la valeur est totalitaire". (2)

1. Cf. Troisième Partie.

2. Cf. Baudrillard, Pour une économie potilique du signe, P. 260.

Baudrillard, dans "Pour une économie politique du signe", met en évidence la présence d'une valeur d'échange/signe : "Dans le secteur de la production économique,... tout, même la production artistique, intellectuelle, scientifique, même l'innovation et la transgression est immédiatement produit comme signe et comme valeur d'échange (valeur relationnelle de signe)". (1)
La progression de cette valeur est reconnue, elle ne se manifeste cependant pas par une diminution du pouvoir lié à la valeur d'échange économique, alors que la subordination de la valeur d'usage à la valeur d'échange s'est accompagnée, dans le mode de production capitaliste, d'une diminution progressive de la valeur d'usage au profit de la valeur d'échange. Quant à la dialectique que voit disparaître Baudrillard, nous la retrouvons au coeur même de notre processus "métamorphique".

1.3. Métamorphose et observation dynamique.

Nous ne devons pas perdre de vue que ce qui nous préoccupe est le passage d'un état à un autre, le fait qui se transforme. Pour y parvenir, c'est bien à la fois dans chaque fait et dans le contexte de chaque fait que nous devons déceler les facteurs de sa transformation.

2. Les usages.

2.1. Permanence de la fonctionnalité ?

L'usage admet la vacuité, la fonction ne l'admet pas. Un objet qui ne sert à rien a cependant une fonction : la fonction est un instrument de pouvoir, l'usage est appropriation par l'existence.
De tout temps on a cherché à accorder la forme statique à l'usage. C'est de l'évolution de ce rapport dialectique que surgit la métamorphose.
Les différentes époques de l'architecture nous révèlent des modes différents d'utilisation de l'espace. Sont dysfonctionnels les espaces qui le sont devenus par évolution de l'usage. Mais la fonction peut-être ailleurs que là où on voudrait la trouver.

1. Baudrillard, op.cit., p. 94.

Le fonctionnalisme, dernier avatar de la fonctionnalité, naît d'une critique de la non-naturalité des usages fondés sur les apparences.
Il voulait transformer des usages en créant des formes par rapport à des fonctions présupposées.
Le dysfonctionnement était le verdict d'un jugement normatif (1).

2.2. Amnésie du fonctionnalisme.

Amnésique, le fonctionnalisme l'est à plus d'un titre :

- Parce qu'il a placé la fonction sous le signe exclusif de la valeur d'usage (rapporté quand même à la valeur d'échange !)
- Parce qu'il a ajusté le plus étroitement possible la forme à la fonction sur la base de la notion de pénurie (ce qui révèle justement que la priorité est donnée à la valeur d'échange).

Il oublie que la fonction peut évoluer, ce qui l'amène dans les années 60 à corriger ses projets par l'introduction des notions de mobilité et de polyvalence.

Calquant étroitement son système théorique sur le mode de production, il récupère tout ce qui échappe au rythme quotidien dans une catégorie loisirs-temps -vide à laquelle il destine les vides de l'espace.
"Les clefs de l'urbanisme sont dans les quatres fonctions : habiter, travailler, se recréer (dans les heures libres), circuler... prévoir les installations nécessaires à la bonne utilisation des heures libres, les rendant bienfaisantes et fécondes... Les fonctions clefs auront chacune leur autonomie... le zonage mettra de l'ordre dans le territoire... l'âme de la cité sera vivifiée par la clarté du plan".(2)

De cette définition théorique, on a déduit les formes qui ont contribué et continuent encore actuellement à façonner un mode de vie.

1. Une tendance peut progresser jusqu'à atteindre son point de dysfonctionnement : ce pourrait bien être le cas aujourd'hui de la tendance fonctionnaliste. La Défense n'est-elle pas aussi dysfonctionnelle aujourd'hui que l'ont été des architectes de la fin du 19ème siècle pour les fonctionnalistes ?

2. Charte d'Athènes, Editions de Minuit, p. 99.100, p. 104 p. 109.

L'impératif moral et économique qui attribue une fonction à chaque chose ("il faut que çà serve") reste encore très actif dans les pratiques de reconversion.

2.3. L'inversion : de l'espace séparateur à l'espace unificateur.

Si nous insistons sur la critique du fonctionnalisme, c'est non seulement parce qu'il y a contradiction entre cette théorie et la pratique des changements d'usages, mais aussi parce que les reste de cette théorie bloquent ou dévient les potentialités créatrices d'une pratique qui nous autoriserait à inverser la proposition de Sullivan et à dire :
"La forme précède la fonction, c'est la loi".

Par une succession d'expériences architecturales, nous passons d'un espace conçu pour séparer les fonctions, à l'existence d'un espace où elles peuvent se réunir.

2.4. Pour une critique de la notion de besoin.

Il ne peut y avoir de pratique actuelle de l'architecture sans un nouveau questionnement des notions de fonction, d'usage, de besoin.
Si le concept de fonction tel qu'il fut défini par la Charte d'Athènes referme et fixe la notion d'usage, le concept de besoin, qui a servi à la justifier, la déplace en feignant de croire à une domination de la valeur d'usage.
Quand Baudrillard déclare qu'"une véritable théorie... de la consommation se fondera non sur une théorie des besoins et de leur satisfaction, mais sur une théorie de la prestation sociale et de la signification"[1], nous devons nous interroger sur ce qui fondera une véritable théorie de l'architecture qui se libérera de cette théorie des besoins.

1. Baudrillard, op.cit., p. 8.

Il apparaît bien que c'est tout le mode de fonctionnement actuel de la production architecturale (définition de la commande, du programme en particulier) qui se trouve remis en cause par le phénomène de conversion.
Il est de fait que toute la commande architecturale est formulée en terme de besoins, et que les architectes auraient bien du mal à remettre en question cette formulation qui s'effectue en amont de leur intervention.
Cependant le besoin ne peut exister sans objet pour le satisfaire = un client tient un discours de "besoin". Si l'on s'efforce de "déconstruire" l'image à laquelle ce besoin s'attache, peut-être n'aura-t-il vraiment besoin de rien.[1]

Lorsqu'elles préexistent, les formes crées par l'homme ne demandent-elles pas l'attention que l'on réclame pour celles crées par la nature ? Savoir admettre l'objet et savoir l'utiliser.
Voilà qu'apparaît mieux la finalité de ce qui peut être tenté par une décomposition de l'usage : plutôt que de reconduire des modèles par un cycle objet-besoin ne s'alimentant que d'une production de différence, s'interroger sur l'usage lui-même. Pour créer l'usage, ne faut-il pas transgresser le besoin ?

2.5. Esquisse de décomposition des usages.

Nous avons recherché des indicateurs qui révèlent des différences significatives marquant le passage d'un système de valeur à un autre.

L'usage[2] est une pratique répétitive individuelle ou collective de l'objet. Elle se définit aussi par un statut de l'objet dans son rapport à l'environnement : public, privé; d'accès libre ou contrôlé. Cette pratique se compose d'un ensemble d'activités caractérisées par l'action d'un sujet : sur un objet, sur aucun objet, ou sur lui-même, sujet.

1. C'est ici qu'apparaît le danger d'une remise en cause du discours du besoin par les architectes, alors même que leurs clients justifient leur demande sur cette notion.

2. cf. définition dans la partie historique.

La complexité de l'usage est liée au nombre d'activités et aux relations qu'elles entretiennent.(1) Nombre, diversité, catégories sociales des acteurs constituent des indications de base permettant d'attribuer une valeur aux acteurs, en fonction de l'idéologie dominante.
Nous avons distingué les natures d'actions caractéristiques du système socio-économique (production, échange, reproduction, accumulation, déplacement) pour les appliquer à nos exemples.
Pour inscrire les objets dans une échelle hiérarchique des valeurs, la distinction la plus fondamentale que l'on peut opérer est celle entre variable "matérielle" et variable "spirituelle".
Dans notre analyse, l'objet est mesuré dans la hiérarchie établie selon les groupes concernés entre les valeurs fondamentales : usage, échange, échange/signe, échange symbolique.
L'outil du jardinier aura en priorité une valeur d'usage, le fruit qu'il récolte une valeur d'échange... pour lui. Mais pour le citadin à la campagne ils auront en priorité une valeur d'échange/signe,(2) et une valeur symbolique pour le poète.

A l'aide de cette décomposition, le changement d'usage a été observé comme valorisant l'un, ou plusieurs, des termes qui le constituent, et à travers cette approche s'est révélée une différenciation des pratiques et des idéologies sous-jacentes (3).

3. L'architecture.

3.1. Objet et/ou oeuvre.

Faut-il prendre la forme architecturale comme oeuvre ou comme objet ?
Il est certain que le statut d'oeuvre n'est pas reconnu à tout objet architectural tel que nous l'avons défini. D'autre part, le jugement esthétique de l'objet est par nature subjectif.

1. cf. L'étude phénomènologique des actes d'A. Moles et E. Rohmer, Théories des actes.

2. cf. Baudrillard, op.cit.

3. Voir Troisième Partie.

Ce qui doit donc nous préoccuper comme critère favorisant ou non la transformation, dans la mesure où, "le spectateur collabore... à la création de l'objet esthétique"(1), c'est la reconnaissance ou non comme oeuvre d'un objet architectural par les acteurs sociaux. (Les objectifs de réutilisation pour l'abbaye de Royaumont ou pour l'usine Le Blan de Lille, ne sont pas les mêmes).

3.2. Formes et transformations, la valorisation.

Il peut y avoir usage nouveau sans transformation et transformation sans changement d'usage. Mais le processus de valorisation est réciproque entre l'usage et l'architecture. Ce processus peut concerner la forme et l'usage indépendamment ou réciproquement.
La valorisation de la forme peut être soit une valorisation d'usage (adaptation de la forme à l'usage) soit une valorisation d'échange (attribution de valeur d'échange supplémentaire par transformations adaptant l'objet au système de la consommation : par exemple rénovation immobilière), elle est dans tous les cas une valorisation par le signe : "plus il y a de signes, plus il y a de messages et d'information, plus ça communique, mieux c'est".(2)

3.3. La valeur complexité.

L'accumulation des signes n'est pas entièrement contenue dans la forme.
Le changement d'usage est déjà, par essence, un mode de complexification de l'information. Mais nous pouvons observer comment cette complexité est reçue par la forme et rendue lisible par la transformation.
Précisons que rendre lisible, par une accumulation de signes, la complexité du sens ne garantit pas la qualité esthétique de l'objet. Nous verrons par la suite quelle confusion ce sujet crée aujourd'hui chez les architectes.

1. Eco Umberto, L'oeuvre ouverte, p. 26.

2. Baudrillard, op.cit., p. 249.

Il existe une sorte "d'opportunisme sémiologique" pour lequel accumulation sémantique et richesse symbolique seraient synonymes. Entre l'accumulation des signes et la complexité du signifiant puis entre cette complexité et l'ouverture du symbole, ce qui existe, c'est le *travail*.
La transformation, comme indication d'un travail permet de parler de la complexité comme d'un seuil. Avant ce seuil, existe la *structuration*, au delà de ce seuil, existe la *réduction*.
Le rapport à la complexité sera donc vu comme indice d'achèvement d'un objet, d'un lieu.

3.4. Il y a ouverture et ouverture.

Pour qu'une transformation ait lieu, il faut au préalable considérer que la forme est transformable.
Cette capacité de transformation est attribuée à l'objet selon une appréciation de ce que nous nommerons *son ouverture*. Nous ne devons pas confondre cette ouverture de la forme avec l'ouverture du sens qui est, selon Umberto Eco, "l'éventail de possibilités interprétatives"(1)propre à l'oeuvre ou au symbole

Tandis que la transformation est le résultat d'un choix, l'appréciation de l'ouverture est en premier lieu le résultat d'un jugement. Les critères historiques et esthétiques fondent en général ce jugement. Ce sont eux, par exemple, qui permettent de justifier le classement d'un bâtiment comme Monument Historique. Cependant, il existe une ouverture intrinsèque de la forme contenue dans sa géométrie et sa construction.
L'histoire porte témoignage de l'existence d'une telle ouverture : dans les transformations dues au "bricolage du temps", au Palais de Dioclétien à Spalato, ou aux Arènes d'Arles ou de Lucques, nous pouvons vérifier qu'il y a ouverture ou fermeture morphologique.
Michelis fait cette distinction : "Si l'on observe les formes extérieurement, on peut distinguer deux catégories capitales.
La première comporte des formes fermées, montrant extérieurement un dessin régulier, la seconde catégorie comporte des formes ouvertes, qui se présentent disposées irrégulièrement où l'on ne doit plus rechercher le centre géométrique ni l'axe de symétrie mais plutôt un centre de gravité.

1 U.Eco. op.cit., p. 11.

Disons donc provisoirement que les formes fermées sont symétriques alors que les formes ouvertes sont libres, sans que pour autant elles cessent toutes deux d'être de mesures équilibrées". (1)
Plutôt que d'opérer ce classement, nous préfèreront parler de *dégré d'ouverture*.
Comment est-il possible de l'apprécier ?
Il ne s'agit pas de trouver là une méthode opératoire pour le projet. Nous avons bien précisé que la transformation était le résultat d'un choix. Pour qu'un choix soit libre, il convient cependant d'en apprécier les conséquences.

3.5. La typo-morphologie et ses limites.

Comment apprécier le degré d'ouverture morphologique d'un objet architectural ?
Une telle analyse doit porter sur le tout et les parties et sur le rapport des parties au tout.
La désignation des parties en fonction du tout amène à s'interroger sur la validité d'une méthode typo-morphologique.
Jusqu'à ce jour les méthodes typo-morphologiques en architecture ont pris la ville comme objet.
Utilisées en Italie, principalement par Aymonino, en France par quelques équipes de chercheurs, elles permettent une description du processus d'évolution de la ville par les interrelations dialectiques entre la morphologie urbaine et la typologie architecturale.
L'application d'une telle méthode au cas de l'unité architecturale consisterait à dégager une typologie des espaces dans une morphologie d'ensemble. Il s'agirait bien, comme le suggère Aymonino, d'une *typologie formelle* distincte d'une *typologie d'usage*.
En faisant lui-même apparaître ce clivage à l'intérieur du type, Aymonino reconnaît implicitement le glissement des fonctions dans les formes urbaines. (2)
En introduisant la méthode typo-morphologique dans l'objet architectural, quel qu'il soit, nous reconnaissons la possible pénétration de tous les lieux de la ville par toutes les pratiques urbaines.

1. Michelis, L'esthétique architecturale, p.204

2. C. Aymonino, La Città di Padova.

Les exemples que nous avons déjà désignés (Split, Lucques etc...) en font une démonstration.
De quel type parlons-nous ? pour la description des parties, le type spatial ne nous intéresse plus dans son contexte historique et d'usage (évolution de l'espace salle-à-manger dans la maison bourgeoise au 19ème siècle, par exemple) comme "principe d'organisation spatiale, élaborée par l'usage", mais uniquement comme partie formelle dans une structure (hiérarchique ou non) d'un édifice c'est-à-dire "incluant une technologie de la construction, l'usage de procédés formels différents et de certains types ornementaux".(1)
L'analyse typo-morphologique, n'est pas directement opératoire, de même qu'un type n'est pas un modèle : de l'analyse des espaces existants au projet de transformation, il y a d'autres étapes à franchir, d'autre choix à faire, qui constituent le travail de création proprement dit.

L'analyse morphologique d'un objet architectural peut se faire en trois étapes :

1- La morphologie du tout.

2- La typo-morphologie interne.

3- La typo-morphologie externe.

De l'observation de la morphologie d'ensemble, nous pouvons dire s'il y a unicité ou multiplicité des espaces, si la géométrie de l'ensemble a une symétrie dans une ou plusieurs directions... Si nous comparons le mausolée de Dioclétien, la Villa "Rotonda" de Palladio, la Chartreuse de Villeneuve, nous constatons que le mausolée est caractérisé par un espace unique fermé, que la villa est caractérisée par un volume extérieur presque unitaire, et une composition des espaces intérieurs respectant cette unité, que la Chartreuse est composée de plusieurs unités distinctes dont l'ensemble n'est ni fermé ni équilibré, selon l'idée que propose Michelis (S'il y a équilibre, il résulte plutôt d'une intégration progressive à la mémoire historique que d'une volonté de composition à priori).

1. M. Devillers, Typologie de l'habitat et morphologie urbaine.

Chacun de ces exemples est caractérisé par une construction des espaces par les plans (parois en murs de pierre appareillés) et des espaces transitionnels avec l'extérieur (péristyle, cloîtres) structurés en partie par des segments (piliers, colonnes).
Nous examinerons sur ces exemples et sur d'autres comment se sont effectuées les transformations morphologiques.
Certains édifices à double symétrie, tel le bâtiment des Douanes de Lausanne, on fait l'objet de transformations respectant les principes de composition morphologique de l'édifice. C'est un principe que Durand aurait pu enseigner : développements morphologiques ultérieurs des édifices à partir d'une géométrie de base. L'exemple dont il s'agit est d'ailleurs d'architecture rationaliste. Mais ce type de développement est également fréquent dans les églises : adjonction d'un narthex ou de chapelles à partir d'une géométrie de base.

3.6. Morphologie interne.

L'étude morphologique interne d'un bâtiment permettra d'observer le degré d'ouverture de ses espaces, en fonction de leurs règles de construction géométrique, de leur mode de construction, du vocabulaire employé, du décor, en fonction de leur rôle dans la composition morphologique d'ensemble.

L'ouverture selon le vocabulaire et le décor est liée au travail des parties, à la complexité de chacune: entre l'accumulation et la complexité, une quantité de travail peut-être jugée objectivement ; au delà, c'est-à-dire entre la complexité et la richesse symbolique, la qualité de la réduction ne peut être jugée que subjectivement . Un plafond décoré, un plancher en mosaïque ou en marquetterie, une modénature, une ornementation par un retravail sur différents registres, ferment telle ou telle paroi constitutive du volume. (Mais tel espace nu d'architecture cistercienne, d'un bâtiment de Ledoux ou de Louis Kahn ne se donne t-il pas comme esthétiquement achevé ? Sa fermeture est alors appréciée, non plus objectivement du point de vue morphologique, mais subjectivement du point de vue esthétique).

3.7. Morphologie externe.

L'analyse morphologique externe part d'une identification desparties : façade, silhouette, profil, volume partiel - pouvant appartenir à une forme urbaine plus générale autant qu'à l'unité observée elle-même.
Ces parties sont les filtres d'une relation entre les unités constitutives du lieu dans lequel elles s'intègrent à différentes échelles.
Le rapport entre la forme du bâtiment et la forme de l'espace urbain est mis en évidence par "les trois manières de concevoir l'espace urbain", (1) définies par la priorité donnée à la géométrie du réseau de rues, à la géométrie des espaces urbains individuellement, à la géométrie des édifices et blocs.
La priorité des espaces urbains implique qu'ils soient morphologiquement fermés alors que la priorité des édifices et blocs implique des espaces urbains ouverts.
Nous trouverons des exemples de façades fermées sur espace fermé (Place des Vosges, Capitole...), des façades ouvertes sur espace fermé (Place Navone), des façades fermées sur espace ouvert (Baptistère de Pise), moyennement ouvert (Perspectives de cités idéales à la Renaissance, rue St Antoine...), des façades ouvertes sur espace ouvert (certains tissus villageois ou plan-masse modernes).

4. Lieu du phénomène.

Le phénomène de recyclage des objets architecturaux est, comme tout processus affectant l'espace, un lieu d'affrontements idéologiques. La décision, la capacité que l'on a, ou que l'on n'a pas, de la "légitimer", est la transmission entre un mode d'exercice de pouvoir sur l'espace et la transformation effective de celui-ci. (La légitimation est malaisée aujourd'hui, par suite de la ruine du consensus lié à l'idéologie du besoin et de la fonction).
Les motifs de décisions concernant l'objet sont autant externes qu'internes.
car L'objet n'a d'existence que par rapport à un contexte plus large. Sa métamorphose se situe dans une métamorphose plus générale. Ce contexte de l'objet et de ses transformations est un lieu spatial et temporel, lieu où l'espace subit l'influence du temps.

1. Léon Krier, in: AAM.

4.1. Relations d'appartenance.

Le lieu sera pour nous l'ensemble des relations d'appartenance de l'objet. Ces relations apportant une définition de l'objet (situation, époque, style, type d'édifice) selon l'espace environnant (la ville) et le temps (l'histoire).

4.2. L'espace.

Une typologie formelle de la relation de l'objet à l'espace peut être établie :

- Type reprenant la morphologie d'ensemble et la morphologie externe par rapport à une morphologie plus générale : situation par rapport à un ilôt, par rapport à un tissu, au quartier, à la ville .

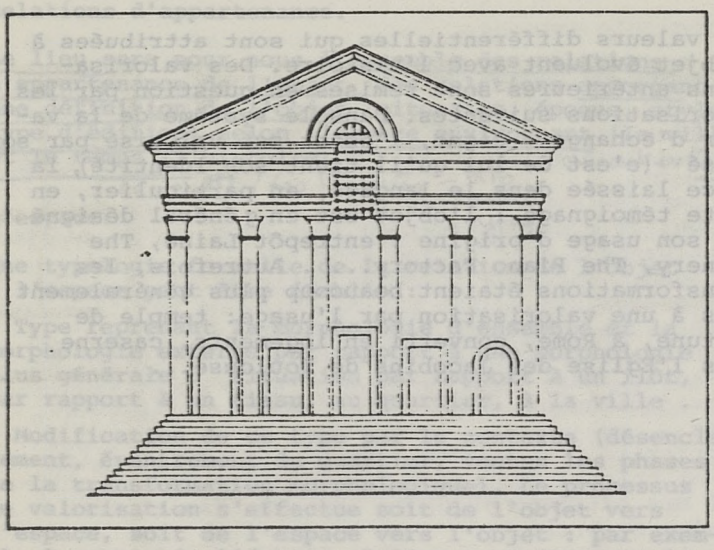
- Modification de ce type par le contexte (désenclavement, éventrement du quartier, toutes les phases de la transformation morphologique). Le processus de valorisation s'effectue soit de l'objet vers l'espace, soit de l'espace vers l'objet : par exemple à partir de l'époque où l'on considère que le vide autour de l'oeuvre la valorise, on observe des cas de valorisation de l'objet par l'espace (Parvis de Notre-Dame, mise en valeur de monuments historiques dans les années 50). A la suite des bombardements de la guerre, Le Corbusier, parle de "tirer bénéfice de l'espace libre au sol; conserver l'espace libre; magnifier les choses par la "sensation d'espace". (1)
Mais inversement on peut observer une valorisation de l'espace environnant par la transformation d'un objet (Hôpital de la Charité à Marseille) : stratégie de mise en valeur de l'espace ("faire pousser" la valeur d'échange) courante aujourd'hui dans les opérations de centre-ville.

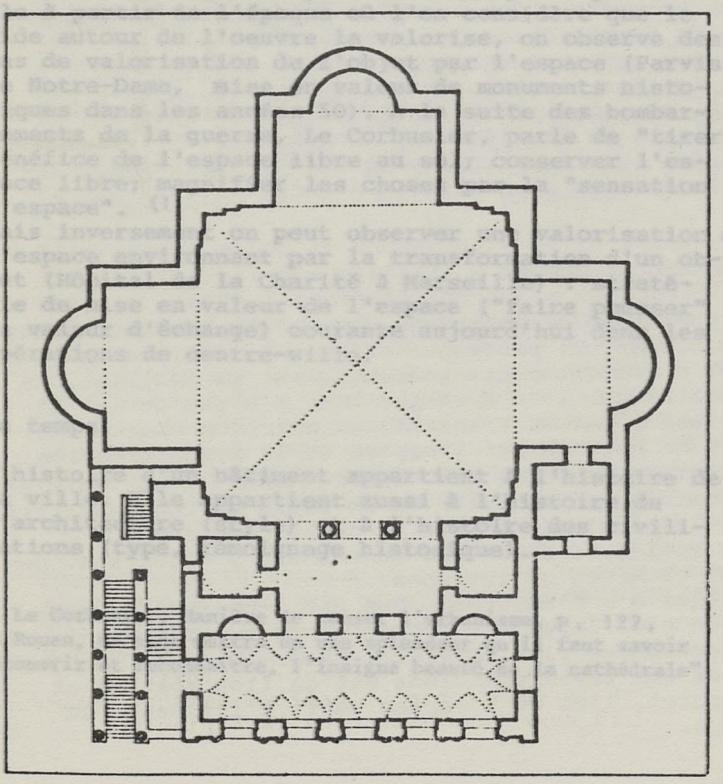
4.3. Le temps.

L'histoire d'un bâtiment appartient à l'histoire de la ville. Elle appartient aussi à l'histoire de l'architecture (style) et à l'histoire des civilisations (type, témoignage historique).

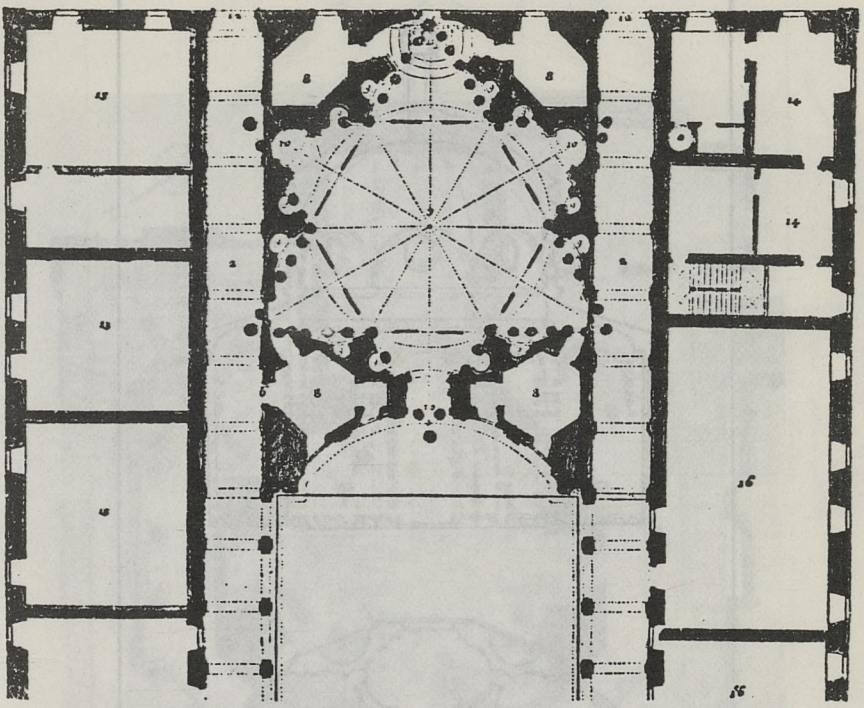
1. Le Corbusier, Manière de penser l'urbanisme, p. 127.
"A Rouen, ce vide mettra en une splendeur qu'il faut savoir découvrir et reconnaître, l'insigne beauté de la cathédrale".

Les valeurs différentielles qui sont attribuées à l'objet évoluent avec l'histoire. Des valorisations antérieures sont remises en question par les valorisations suivantes. Dans le système de la valeur d'échange - signe, l'objet est valorisé par son passé (c'est de lui qu'il tient son identité), la trace laissée dans le langage, en particulier, en porte témoignage : l'objet est en général désigné par son usage d'origine : entrepôt Lainé, The Tannery, The Piano Factory... . Autrefois, les transformations étaient beaucoup plus généralement dues à une valorisation par l'usage: temple de Neptune, à Rome, converti en logements, caserne dans l'Eglise des Jacobins de Toulouse...

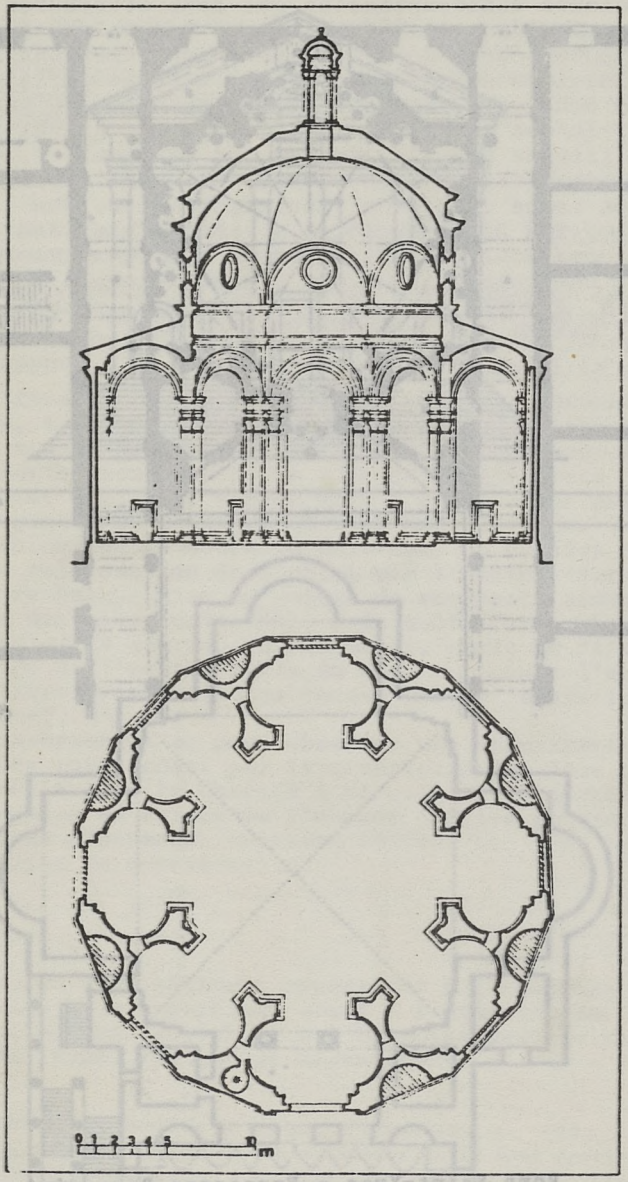




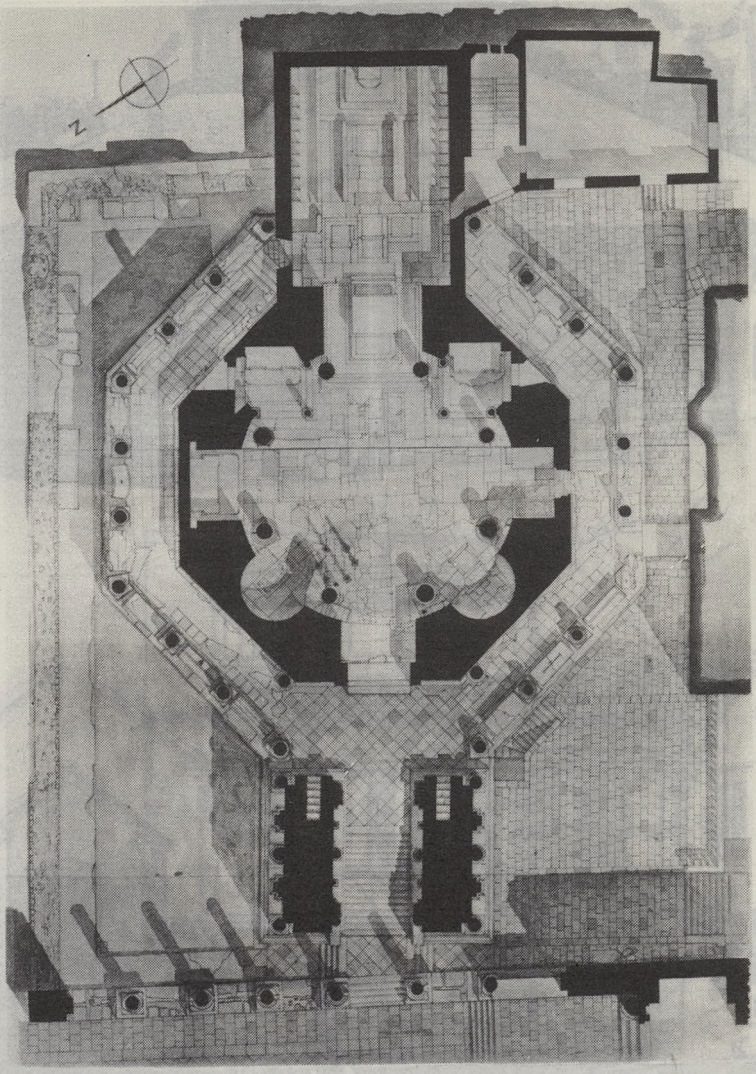
Mantoue - San Sebastiano - Alberti, architecte - Réactualisation des codes et valeurs classiques.



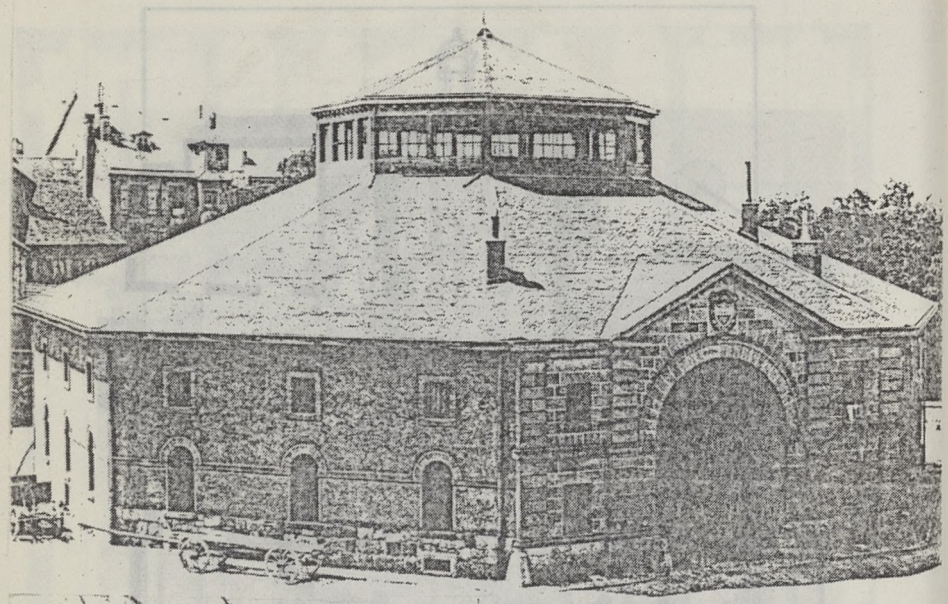
Rome, Saint-Yves - Francesco Borromini - L'intégration d'un édifice baroque dans la cour Renaissance de la Sapienza.

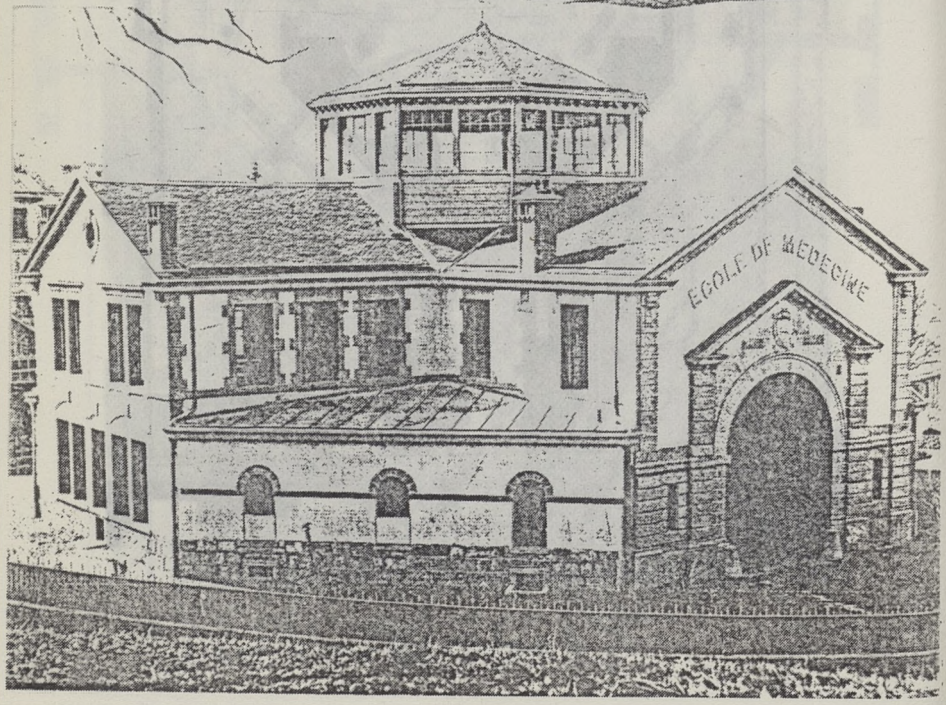


Santa Maria degli Angeli, de Brunelleschi - Travail sur le thème d'une forme fermée.

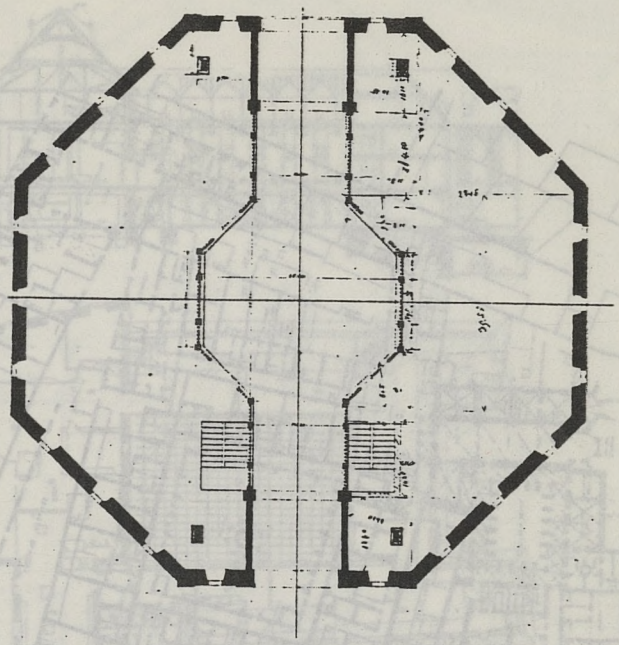


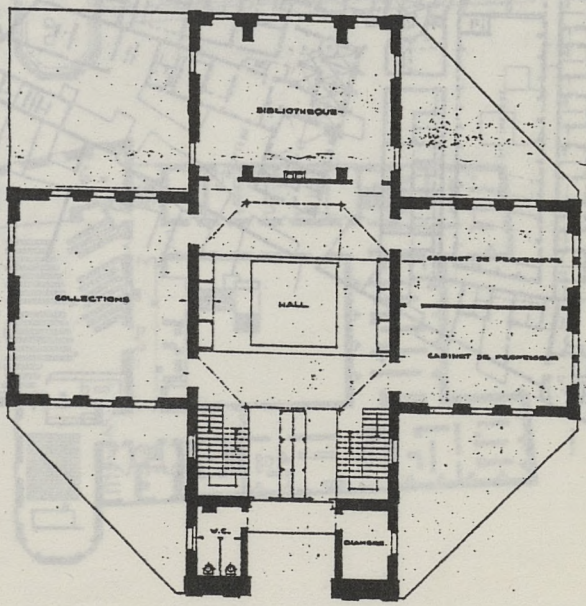
Mausolée de Dioclétien à Split, transformé en cathédrale.

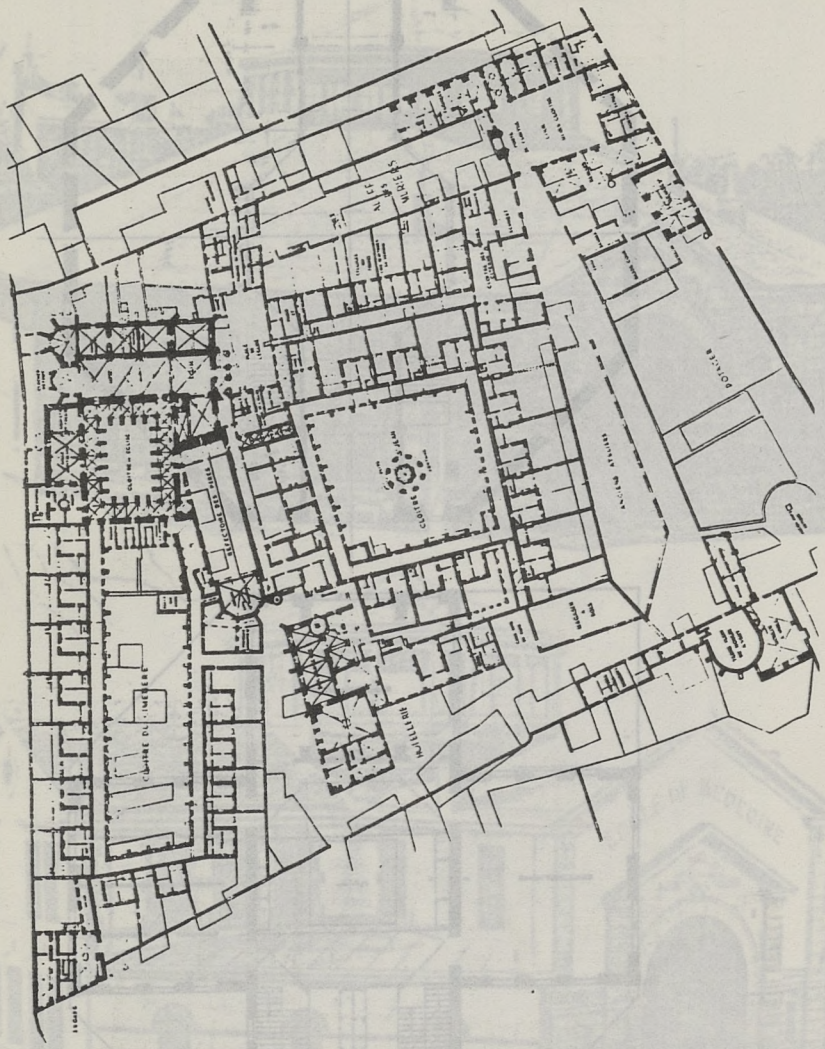




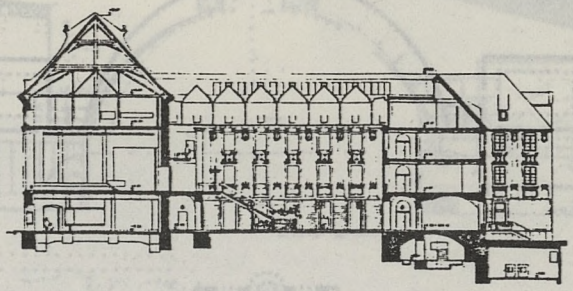
Bâtiment des douanes à Lausanne
Remaniement volumétrique

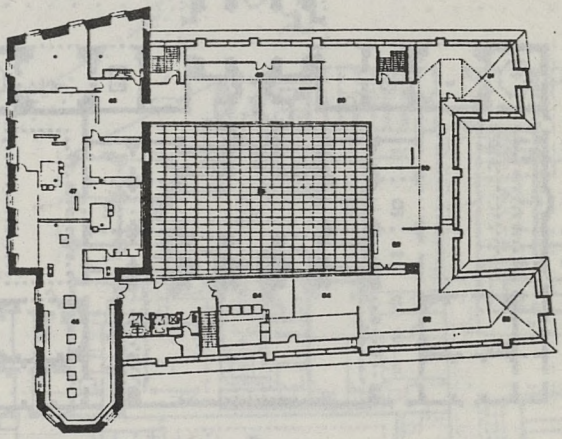


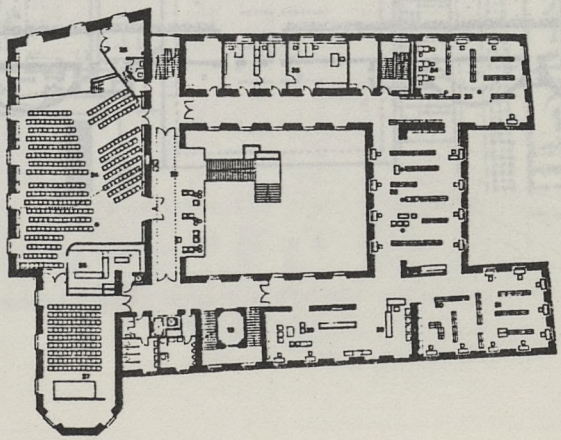

BIBLIOTHEQUE
COLLECTIONS
HALL
CABINET DE PROFESSEUR
CABINET DE PROFESSEUR
W.C.
DOUCHES



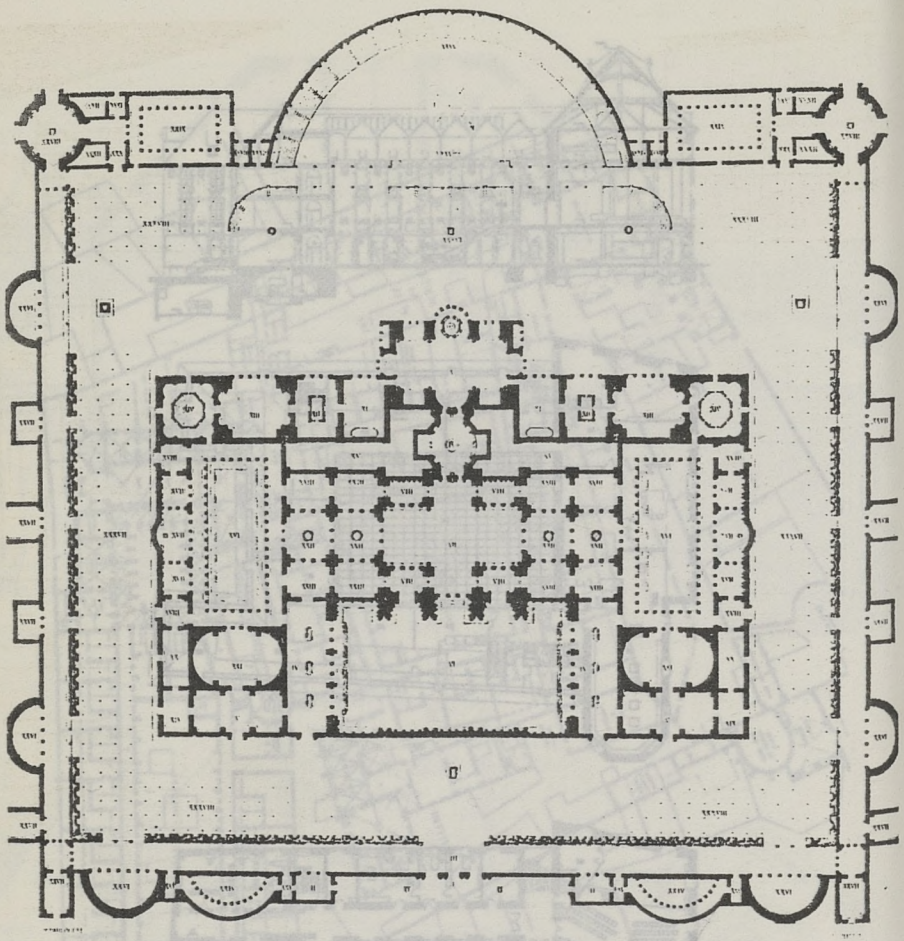
Chartreuse de Villeneuve-lès-Avignon.



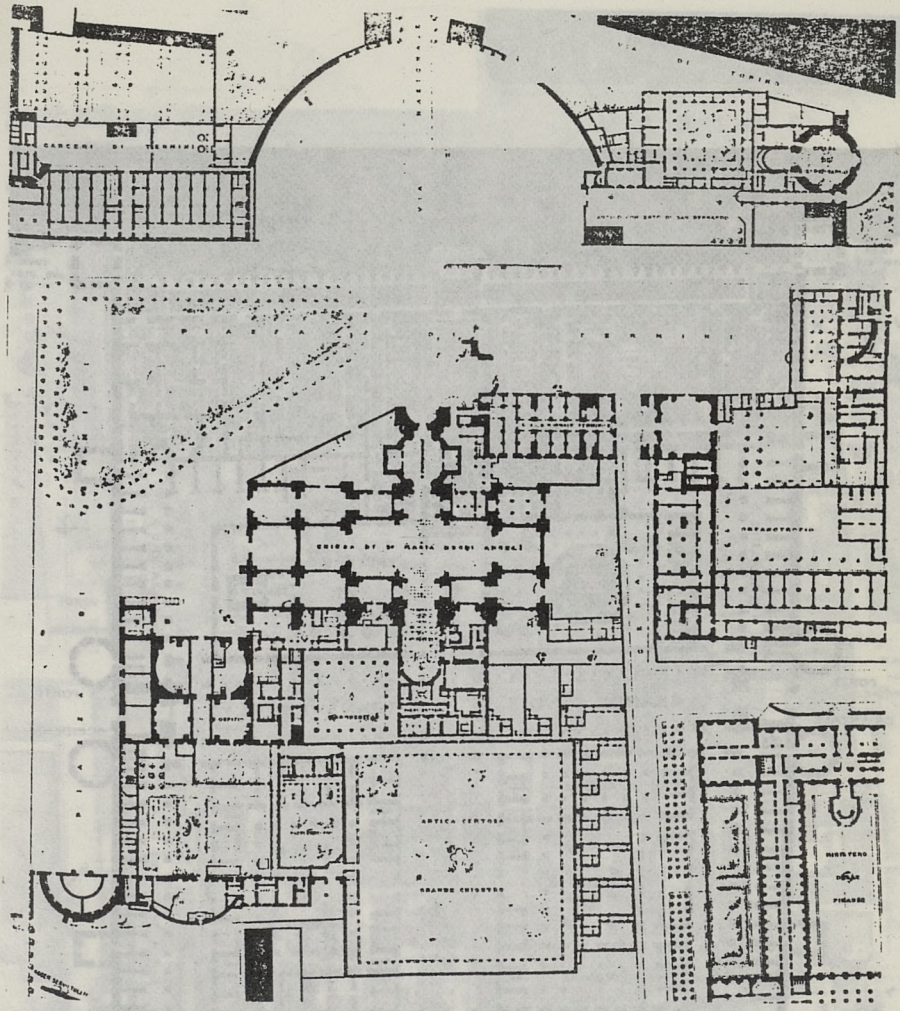




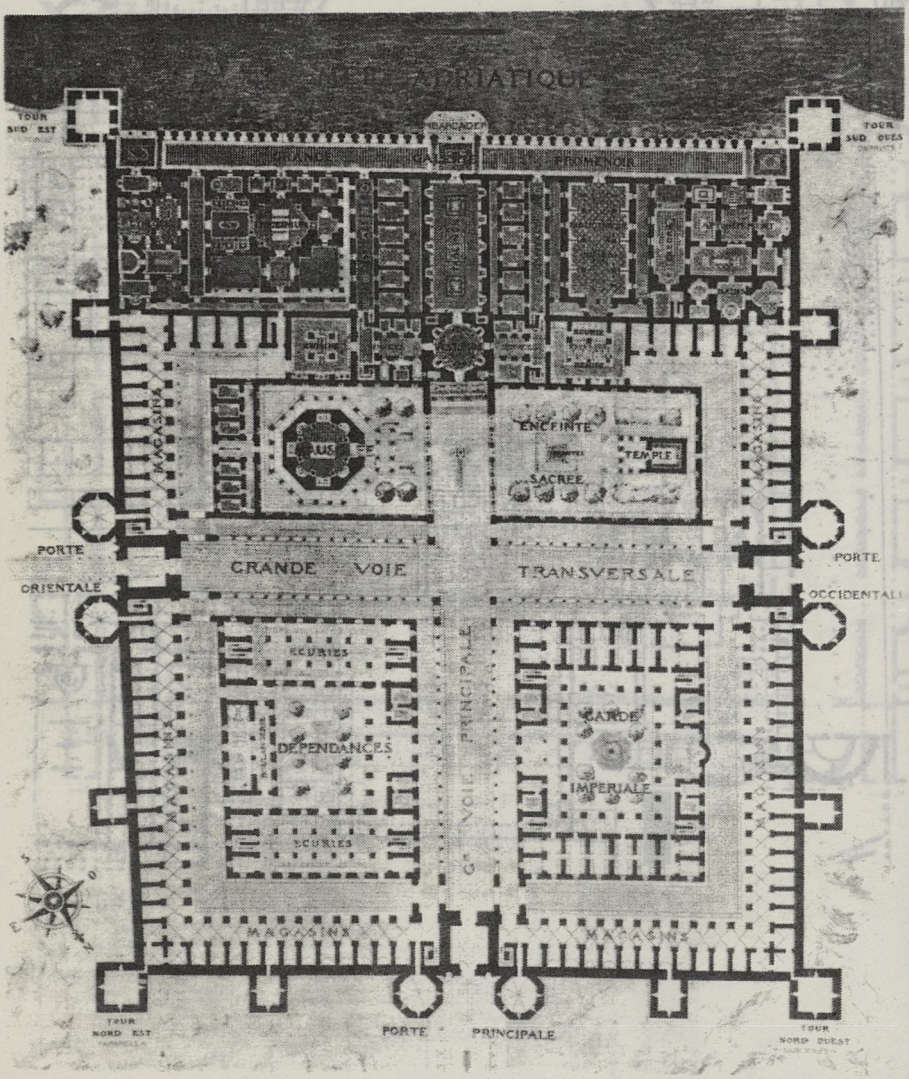
Le Prediger à Schwäbisch Gmünd



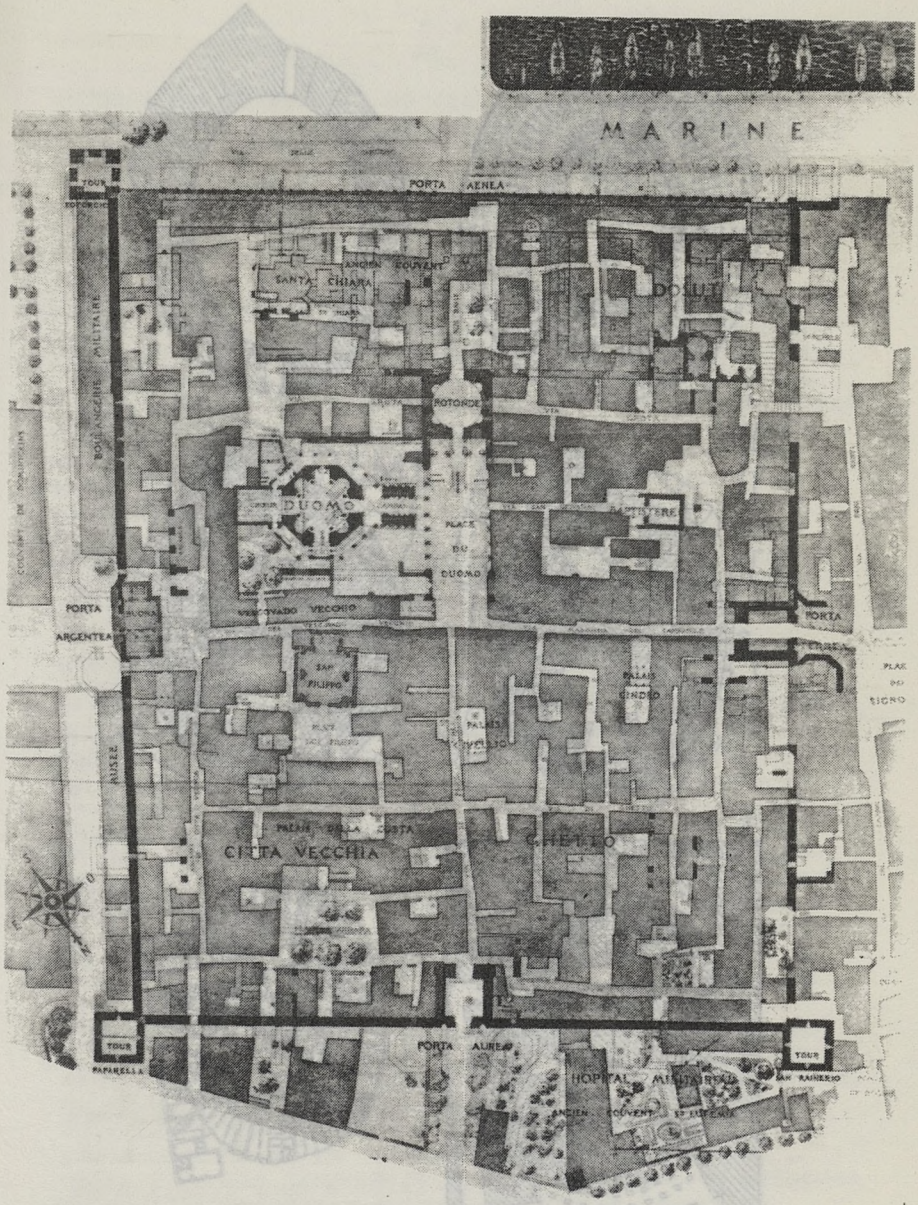
Les Thermes de Dioclétien - Rome - 306 après J.C.



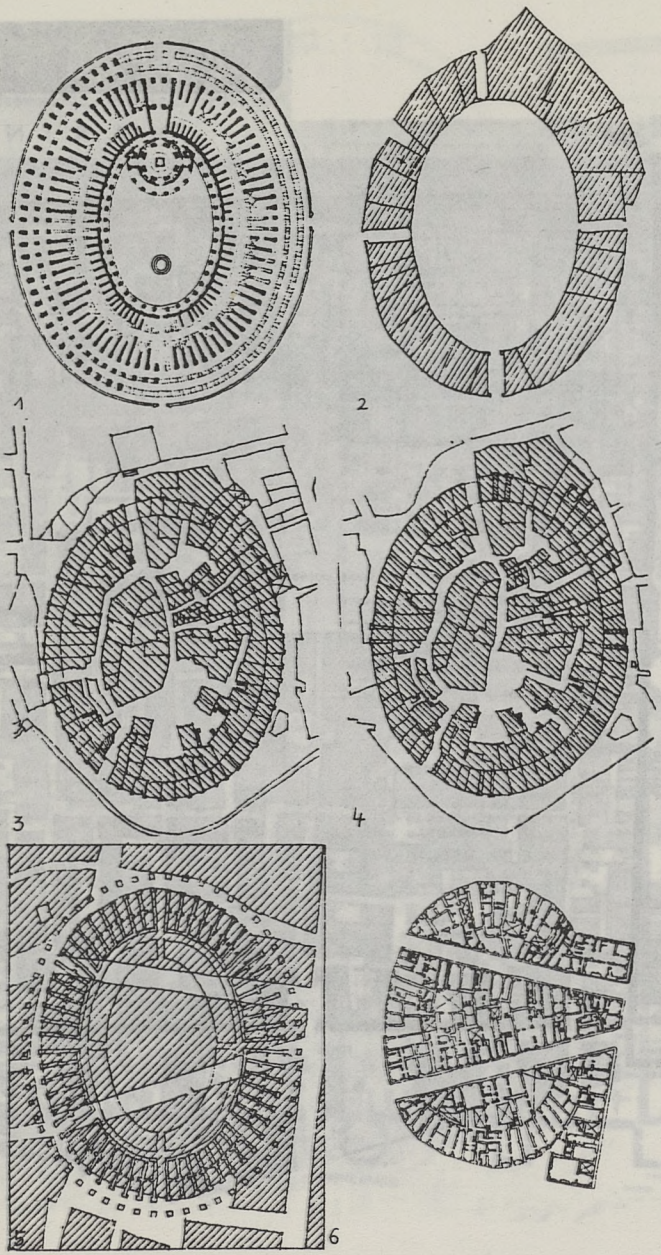
Les Thermes de Dioclétien transformés en Église Santa Maria degli Angeli au début du 16ème siècle par Michel-Ange



Palais de Dioclétien - état originel -



Palais de Dioclétien - relevé de l'état actuel -



La fermeture morphologique : 1. Projet de Carlo Fontana pour mettre une église dans le Colisée en 1723 - 2. Lucca, "Piazza del Amphiteatro" - 3. Les arènes de Nimes en 1809 - 4. en 1782 - 5-6. L'amphithéatre de Florence assimilé par la ville.

TROISIEME PARTIE

PRATIQUES ET DISCOURS

1. Processus de décision et valorisation.

1.1. Le processus de décision comme révélateur des pratiques de réutilisation.

Dans le chapître précédent, nous avons proposé de décomposer le phénomène que nous analysons à partir de critères qui peuvent être considérés comme objectifs dans la mesure où ils sont rigoureusement définis et observables, mais qui restent arbitraires dans la mesure où d'autres découpages auraient pu être retenus. Pour notre part, nous avons fondé la recherche de ces critères sur leur soumission à deux principes sciemment privilégiés, la "valorisation" de l'usage et l'"ouverture" de l'architecture, car leur évaluation nous semblait pouvoir constituer des arguments sérieux pour la prise de décision et les choix que doit faire le créateur ou le concepteur.

C'est donc au processus de décision que nous devons maintenant nous intéresser pour approcher les doctrines sous-jacentes aux pratiques de conversion, car c'est lui qui va nous permettre de montrer comment les différents groupes de praticiens que nous avons pu discerner recomposent le phénomène, comment ils privilégient tel ou tel critère, comment ils interprêtent ou nient les notions d'ouverture et de valorisation, etc... Notons que, à l'inverse des principes de décomposition précédents, le choix du processus de décision comme principe de recomposition du phénomène n'est plus cette fois arbitraire, mais que le principe lui-même dépend par contre d'une subjectivité dominante, celle du décideur.

La décision est donc avant tout subjective, mais Lucien Sfez va plus loin : pour lui, la décision est "illusion de la part du décideur"(1) elle est un "immense simulacre" dans lequel il distingue trois fonctions principales

- "En premier lieu, la décision a pour fonction de permettre à l'acteur d'agir", en le libérant du "poids des déterminismes et des structures" qui dirigent son action, en lui faisant croire ou en lui donnant "l'illusion" qu'il est libre et créateur.

1. Sfez,L., La décision comme reste, in : Traverse, n° 11, p. 24-36, et surtout p. 29.

- "En second lieu, la décision a pour fonction de permettre à l'agi, au citoyen, de supporter le monde" : le public croît à la décision, "bouée de sauvetage idéologique" qui l'empêche de remettre en question les structures existantes, instrument qui est de ce fait largement utilisé et exploité par les classes dirigeantes.

- "En troisième lieu, la décision a pour fonction de fragmenter les actes étatiques en autant de compétences respectives, voire quelquefois concurrentes. "je délibère et je décide, je décide et j'exécute,.. je contrôle". La décision opère la séparation entre le penseur et l'opérationnel, entre discours et pratique ; elle permet la "liberté dans l'ordre", opposition idéologique traditionnelle dans la société libérale.

Dans tous les cas, la "décision assure la même fonction idéologique de préservation sociale, de conservation de l'existant, dans quelque société que ce soit".

Tels peuvent être quelques éléments théoriques qui justifient très largement la place prépondérante que nous accordons à l'analyse du processus de décision considéré comme révélateur possible des pratiques de réutilisation et des doctrines qui les sous-tendent.
En effet, une telle analyse nous conduit, d'après ce qui précède, à reconnaître la nature idéologique de ce qui est préservé,pour leur propre reproduction, par chacun des groupes que nous aurons pu identifier. On examinera en particulier les limites des libertés et de la créativité de chacun d'entre eux à travers les déterminismes qu'ils refoulent ou à travers les principes dont ils se libèrent. On observera en second lieu la manière dont ils se justifient vis-à-vis d'un public qui ne les remet pas en cause, la nature de celui pour lequel ils constituent une "bouée de sauvetage". En troisième lieu, on s'intéressera à la façon dont ils intègrent ou refusent l'idéologie dominante de la "liberté dans l'ordre" (quel ordre ? Quelle liberté ?), et à l'intensité du rapport ou de l'indépendance entre pratique et discours (y-a-t-il superposition, décalage ? Le discours est-il toujours bien constitué ? etc...).

Sur un plan pratique, la recherche des indices précédents a été effectuée en retenant, au sein du processus de décision, deux niveaux d'analyse : d'une part la décision elle-même, avec ses causes et les actions auxquelles elle conduit ; d'autre part le décideur avec son rôle et son statut au sein du ou des groupes qu'il représente.

1.2. Les causes du processus de décision.

L'examen des exemples répertoriés a mis en évidence une très grande diversité de causes possibles, qui recoupent au moins partiellement les 3 critères que nous avons précédemment développés : usage, architecture, contexte urbain.

Cause/Usage.

A un usage déterminé, est souvent associée une législation ou une réglementation contraignante, (mesure d'hygiène, insalubrité, exigence de certaines surfaces, facilité d'accès, etc...). Au contraire, des mesures d'incitation ou de promotion, peuvent favoriser le développement de certaines activités, (fonds publics disponibles, exonérations, etc...).

Cause/Architecture.

L'architecture peut jouer un rôle très important dans la décision de réutilisation d'un bâtiment, favorablement ou défavorablement :

- sur un plan fonctionnel : non adéquation des locaux à l'usage actuel, (sur-occupation, inconfort, mauvais éclairage, etc...) ou au contraire bonne adéquation des locaux à un nouvel usage, (facilité d'adaptation d'un nouveau programme, clarté et schématisme de la structure, usages successifs nécessitant le même type d'espaces, etc...);

- sur le plan financier : comparaison du coût de transformation par rapport au coût de démolition et de reconstruction d'un autre bâtiment;

- sur le plan temporel (et lié au précédent) : brièveté des délais, rapidité d'exécution des travaux, réduction du temps d'études, facilité du découpage de l'opération en phases successives avec occupation progressive conjointe, etc...

Cause/Contexte urbain.

Le contexte urbain peut être, lui aussi, déterminant, une activité particulière exigeait plus ou moins absolument la proximité de certains services, (par exemple, départ du centre ville de fabriques qui se regroupent en périphérie dans des zones industrielles, plus faciles d'accès : voies ferrées, routes, etc..., regroupement d'activités culturelles dans certains quartiers, etc...).

Cause/Image.

Quant à l'image du bâtiment, c'est elle qui permettra bien souvent d'expliquer les motivations personnelles ou celles des groupes de pression qui sont les acteurs de la décision, (politiques municipales, associations de défense, etc...).

Mais une autre distinction de nature différente nous apparaît essentielle entre ces différents types de causes : elles peuvent être perçues par les responsables décideurs ou s'imposer à lui :

- soit comme des contraintes, (par exemple des besoins en locaux, un prix plafond, etc...);

- soit comme des motivations, (qui constituent alors des critères de décision plus modulés)

$$\xrightarrow[\text{motivations}]{\text{contraintes}} \text{évaluation} \longrightarrow \text{décision} \longrightarrow \text{action}$$

En outre, toutes ces causes, (motivations ou contraintes), qui sont d'ordre physique, social, économique, politique ou culturel, peuvent intervenir avec des effets de rétro-action,

- soit simultanément, convergeant alors vers une décision unique suivie ou non de l'action correspondante,

- soit successivement, engendrant alors une suite de décisions qui font naître chacune la ou les nouvelles causes de la décision suivante, (description de l'historique de la décision),

- soit simultanément pour chacune des décisions successives qui conduisent à l'action finale.

1.3. Les décideurs et les groupes qu'ils représentent

Les différents types de causes énumérés ne sont perçus comme des motivations ou comme des contraintes qu'à travers un système de valeurs bien particulier, celui du décideur. On comprend alors, l'importance fondamentale que revêt la prise en compte de celui-ci dans l'analyse du processus de décision.
Outre des distinctions de rôle ou de statut qui, quoique primaires et très simples, fournissent des indications précieuses sur les "comportements qui peuvent s'en suivre (par exemple : opposition décideur privé-décideur public, ou opposition décideur utilisateur -décideur non utilisateur), il faut considérer que ce décideur appartient en général à un groupe bien précis dont il est un représentant et dont il tend par conséquent à perpétuer et à reproduire les "règles du jeu", les finalités et les croyances. De nouveaux éléments de description caractérisant ces décideurs pourront alors être dégagés dans le jeu qui s'opère entre pratique et discours.
Schématiquement, on peut dire qu'un discours est précédé par une pratique sur laquelle il s'exerce, et que, à partir de ce discours, peut s'élaborer une idéologie plus complexe. La connaissance de la genèse de l'idéologie d'un groupe fournira donc un indicateur précieux : on pourra, par exemple, tenter de repérer dans la pratique, les éléments qui expliquent une dérivation à un discours.
Cette idéologie est génératrice de "formes mythiques" qu'il est essentiel de reconnaître puisque ce sont elles qui caractérisent le discours, et définissent son efficacité et sa vulnérabilité.
Enfin, ces "mythes" influencent directement la pratique. On analysera alors la forme opérationnelle sous laquelle s'effectue ce retour, en mesurant, par exemple, l'importance du décalage entre cette pratique corrigée et les intentions du discours qui est la source de cette correction.

Tels sont les indices que nous avons tenté de relever le plus systématiquement possible sur tous nos exemples, et les critères que nous avons retenus pour définir le processus de décision de conversion.

Les causes liées à l'architecture, à l'usage ou à l'environnement de l'objet, y apparaissent comme secondaires par rapport au rôle et au statut d'un décideur qui les valorise différemment, et par rapport à l'appartenance de celui-ci à des groupes idéologiques plus importants qui expriment à travers un discours et une pratique souvent inégalement constitués, un point de vue particulier sur le phénomène de conversion.
Ces groupes sont multiples, de composition généralement complexe; et les décisions qu'ils prennent se situent souvent à l'intersection entre plusieurs courants idéologiques. Si l'interprétation des résultats obtenus par l'accumulation des exemples de diverses nationalités nous a conduit à définir cinq grands types de pratiques de conversion, il est important d'insister, avant même de les exposer, sur le fait que ces types représentent quatre tendances extrêmes qui sont des caricatures de ce qui peut exister dans la pratique réelle, et entre lesquels évolue la majorité des décideurs et des exemples que nous avons analysés.
Qu'on ne voit donc pas dans la description qui va suivre de ces quatre types idéaux ("gardiens du patrimoine", "nouveaux promoteurs", "bricoleurs" et "révolutionnaires utopistes") l'expression de pratiques rigides et indépendantes l'une à l'autre, auxquelles pourrait être rapporté n'importe quel exemple de conversion. Et qu'il en soit de même pour la terminologie que nous avons retenue pour les caractériser : elle a simplement pour but de fournir, sans qu'intervienne de notre part de nuance péjorative, ou mélioratives, des images saisissantes de ces tendances idéales vers lesquelles évoluent certains responsables décideurs, mais entre lesquelles se situe la plupart d'entre eux, combinant de façon plus ou moins cohérente les arguments et les principes de plusieurs de ces tendances.

2 - Tendances idéologiques

2.1. Les motifs d'opposition.

Malgré l'ampleur constatée du phénomène, la pratique du recyclage est loin d'être totalement acceptée. Combien d'acteurs faut-il parfois convaincre pour que le principe de réutiliser un édifice soit admis. Les uns pensent qu'un ancien bâtiment ne pourrait être adapté à un usage d'aujourd'hui, les autres pensent qu'il serait dévalué par un nouvel usage.
A propos de l'objet ancien, Baudrillard note dans le système des objets que "la coexistence équivoque du moderne fonctionnel et du "décor" ancien n'apparaît qu'à un certain stade de développement économique, de production industrielle et de saturation pratique de l'environnement (et que) les couches sociales moins favorisées (paysans, ouvriers), les "primitifs" n'ont que faire du vieux et aspirent au fonctionnel"(1) Cette proposition est vérifiable, y compris dans la géographie du phénomène. Ceux qui aspirent à la fonctionnalité jugent frivole de "bricoler" dans les choses anciennes; les collectionneurs en premier lieu, s'intéressent au "bel objet", pur, dénué de fonction, possédé. Le discours des collectionneurs d'architecture évoque la fragilité des valeurs contenues dans le message propre à l'édifice et la crainte qu'une intervention ne l'atteigne au plus profond de sa vérité.

1. Baudrillard, Le système des Objets, p.99.

Pour Yves-Marie Froidevaux, architecte des Monuments Historiques, en réutilisant un bâtiment "On ne le sert pas, mais on s'en sert sous prétexte de le sauver"..."Mieux vaut la mort que le déshonneur", telle pourrait être la devise de cette tendance extrémiste parmi les gardiens du patrimoine. Cette opposition au nom d'une intégrité de l'architecture rejoint en fait l'opposition au nom d'une intégrité des fonctions. L'une et l'autre sont la conséquence d'un fonctionnalisme pris au pied de la lettre. Froidevaux cite Valéry pour faire comprendre "le lien étroit qui existe entre un édifice et sa fonction et toute la part que prend cette dernière dans la beauté et l'harmonie de l'architecture". "La perte de sa fonction atteint la substance même de l'édifice"[1]. Mais aucune autre fonction ne sera digne de lui. Il est donc libre pour la possession des amateurs, la "conservation d'élite", le culte du souvenir.
Ainsi se définit une pratique encore très courante qu'illustrent certains projets comme par exemple le nouvel hôpital du Val de Grâce.
Pour l'intégrité de la fonction on construit un bâtiment dont la forme est forcément belle... puisque fonctionnelle auprès de l'édifice ancien dont l'intégrité est elle-même respectée. Une forme est juxtaposée à l'autre, placée dans un contexte urbain qu'elle est décidée à ignorer. Le postulat d'une adéquation parfaite de la forme à la fonction aboutit ainsi à une fermeture délibérée de tout objet. L'objet classé est retiré des courants de la vie. Mais cette pratique est avare de respect. La sélection est impitoyable. Elle peut prendre plusieurs aspects dont celui de concours d'architecture organisés sur des programmes fonctionnels dont le but est d'éliminer les bâtiments non reconnus esthétiquement ou historiquement, et dont la dysfonctionnalité actuelle par rapport à un projet politique, gêne. Tel a été le cas du concours organisé pour remplacer la Halle de Blois.
Pour les "contre", la valeur d'usage n'est pas considérée pour elle-même mais en vertu d'une morale. On peut dire qu'elle est située par eux au plus

1.Y.M. Froidevaux, Colloque Icomos, Avignon, Février 1978.

haut niveau de la valeur d'échange-signe. La valorisation de l'usage échappe en fait au système de la valeur d'usage pour se situer dans le système de la valeur d'échange-signe. Cette idéologie est cohérente avec l'idéologie de progrès et de croissance qui ne retient du passé que les jalons marquants d'une "progression" de la civilisation. Ces jalons du passé constituent des éléments de valorisation du présent. Tafuri note que "le besoin qu'éprouvent les avant-gardes de se justifier elles-mêmes, a toujours conduit à un paradoxe : le présent se justifie en déformant le passé." (1) Critique opératoire du passé "dans la mesure où le système des choix qui sont accomplis ne se présente pas comme un processus de connaissance fondé, mais comme une valeur proposée ou, pour mieux dire, comme une discrimination à priori entre valeurs et non-valeurs".(2)

1. Tafuri, Théories et Histoire de l'architecture. p.204.

2. Tafuri, op. Cit. p.192.

2.2. Bricoleurs et "bris-collages"

Peut-on parler d'une catégorie de pratique que l'on nommerait "bricolage" alors que tout recyclage peut être considéré comme bricolage dans le sens où l'entend Lévi-Strauss dans "La pensée sauvage"(1), c'est-à-dire utilisant un ensemble instrumental déjà constitué. Le recyclage n'est-il pas en effet "cette incessante reconstruction à l'aide des mêmes matériaux, où ce sont toujours d'anciennes fins qui sont appelées à jouer le rôle de moyens : les signifiés se changeant en signifiant et inversement"(1). Le bricoleur, dit-il "ne subordonne pas chaque tâche à l'obtention de matières premières et d'outils, conçus et procurés à la mesure de son projet. Son univers instrumental est clos et la règle de son jeu est de toujours s'arranger avec les "moyens du bord". Si de l'ensemble des pratiques de recyclage, nous voulons distinguer une pratique bricoleuse par excellence, nous opterons sur celle qui ne s'encombre pas d'outils conceptuels. C'est une pratique "au présent", pragmatique et synchronique. Elle se manifeste par une utilisation de l'objet uniquement comme moyen; elle évoque les exemples "spectaculaires", d'églises transformées en garages, en marché. Aujourd'hui cette pratique est de fait la seule qui soit anti-valorisante. Pour ceux qui pensent pouvoir contrôler la valorisation elle se nomme "laisser-faire". Laisser faire ceux qui ne savent pas, qui ne comprennent pas, les sans-culture qui satisfont leurs instincts au jour le jour. Cette pratique était autrefois la plus courante; elle a produit des chef-d'oeuvre de stratification historique à Arles, Lucques, Spalato, Rome, etc... et nous devons son interruption à une conscience croissante du patrimoine et à son refus de principe par l'idéologie moderne. Aujourd'hui sur cette pratique prennent appui deux argumentations opposées, l'une qui la dévalorise et qui lui associe toutes les pratiques de réutilisation de bâtiment, l'autre qui la valorise parce qu'elle révèle le passage du temps. Pour la première (qui s'oppose au passage du temps), c'est la reconversion, c'est la démarche "du cheval qui s'écarte de la ligne droite pour éviter un obstacle" selon le mot de Levi-Strauss pour

(1) Lévi-Strauss, La pensée sauvage, p.p. 26-33.

caractériser le bricolage (rectitude morale qui a trouvé une traduction physique dans l'espace, comme nous l'avons rappelé dans nos premiers chapîtres sur les thèmes idéologiques du mouvement moderne). Ajoutons que, pour cette argumentation, si prendre l'architecture comme moyen est bricoler, prendre l'usage comme moyen pour conserver une architecture, l'est aussi. Il faut bien admettre aussi puisque cette argumentation est à priori fonctionnaliste, que l'utilisation irréfléchie des principes fonctionnalistes pour la reconversion est une autre forme de bricolage. Nous voyons que des édifices sont transformés, mais que pour mieux satisfaire aux exigences d'un nouveau fonctionnement, souvent, en ne remettant pas en question l'outillage conceptuel existant, ou oublie les formes du lieu.
Si le bricolage se pratique principalement sous le règne de l'usage (ce qui tend à expliquer son importance dans les périodes historiques marquées par la valeur d'usage) ; l'argumentation valorisant la sédimentation historique implique une autre pratique du bricolage qui, elle, semble se situer à priori sous l'empire du signe (mais nous verrons aussi qu'elle tente de s'en dégager). Cette pratique utilise donc la précédente pour la valoriser. Nous la nommons "bris-collage": par la césure du mot nous voulons mettre en évidence une prise de conscience du phénomène. On casse (bris) et on ajoute (collage). Cette pratique opère, au nom du temps une désacralisation de la forme, pour elle aucune forme ne peut donc se donner comme définitivement fermée. La même démarche porte vers les ruines et les collages. Comme démarche esthétique le collage aussi s'oppose à la fermeture classique, il refuse tout à la fois la structuration complexe et la réduction symbolique, il confie sa poëtique au hasard du rapprochement.
Ainsi pour Antoine Grumbach convient-il d'être "soucieux de respecter les traces, les occupations contradictoires et les tranformations", et de "considérer les collages comme une forme achevée d'expression artistique et culturelle correspondant à une représentation du corps social". Beauté de la ruine ou du collage ont ceci de commum "qu'elles n'osent se déclarer que relativement à un pathos de la fuite du temps" comme le souligne J. Guillerme (dans Recherches poëtiques, par le groupe de recherches esthétiques du CNRS). Diderot ne proclame t-il pas en 1763 que sur les ruines "la main du temps a semé, parmi

la mousse qui les couvre, une foule de grandes idées et de sentiments mélancoliques"(1), tandis que Bernardin de St Pierre se dit "jeté dans l'infini" au spectacle de certaines ruines. Notons que le pouvoir symbolique des ruines est symétrique de celui du projet par rapport à l'objet édifié : alors que le projet est porteur d'une ouverture imaginaire qui se réduira dans la construction, par la ruine on retrouve une ouverture contenue dans les possibilités d'interprétation, de restitution d'images à partir de restes.
Cependant la contemplation du projet nous renvoie aux capacités de l'invention humaine tandis que la contemplation des ruines suppose, comme dit J. Guillerme, "l'offrande d'un tribut à la puissance de la nature telle qu'elle joue sur le théâtre de l'histoire". Cette "présence sensible, immédiate, ou allégorique de la marque du temps"(2) nous la trouvons aussi dans le collage qui opère des rapprochements d'éléments d'origines et d'époques différentes.
L'"assemblage" est selon Tafuri l'un des cinq modes typiques de l'expérimentalisme architectural : "assemblage d'éléments tirés de codes différents et éloignés entre eux aussi bien idéalement qu'historiquement"(3) (Tafuri cite les exemples de St Front de Périgueux ou de Notre-Dame du Puy). Pour un peintre comme Marina Scriabine, il y a dans le collage un "mode du sentir" qui permet d'établir "de secrètes correspondances entre les choses, hasards fascinants", aspect qui conduit à une re-création du monde. Le collage est bricolage en ce sens que les éléments introduits dans la composition sont déjà constitués, possèdent une existence, une signification propre, ils sont utilisés en tant qu'image d'eux-mêmes. Levi-Strauss voit bien dans le collage, "une transposition du bricolage sur le terrain des fins contemplatives"(4) Nous aurons donc à reparler du bris-collage comme de l'une des attitudes esthétiques possibles dans la recherche d'une ouvertude symbolique par où l'on pourrait se libérer de l'empire du signe.
Cependant il existe sous l'empire du signe un autre mode de bricolage des signes qui plutôt qu'esthétique est opportuniste. Alors que la finalité du "bris-collage" est une recomposition du monde à partir des hasards de la confrontation,

(1) Diderot, Correspondance Littéraire, 1 et 15 Mars 1763.
(2) Guillermé J. Recherches Poïétiques, p.186.
(3) Tafuri M., Théories et Histoire de l'Architecture, p.151.
(4) Lévi-Strauss, La pensée sauvage, P.P. 43-44.

qu'il réserve entre le frottement des images la faille d'une ouverture symbolique, le "bricolage des signes" dont nous parlons fonctionne dans un système clos de significations. C'est en fait un fonctionnalisme sémiologique, le plus agaçant qui soit pour les fonctionnalistes de l'usage, parce-qu'à leur soif d'authenticité il répond par la falsification. Cette démarche est illustrée par la copie fidèle de signes existants, de valeur nettement établie dans différents codes, pour une destination de marchandise : le pastiche. Voici ce que dit la Charte d'Athènes à propos du pastiche(1) :"L'emploi de styles du passé, sous prétexte d'esthétique, dans les constructions neuves érigées dans les zones historiques, a des conséquences néfastes. Le maintien de tels usages ou l'introduction de telles initiations ne sera toléré sous aucune forme.
En mêlant le"faux" au "vrai", loin d'atteindre à une impression d'ensemble et de donner le sentiment de la pureté de style, on n'aboutit qu'à une reconstitution factice juste capable de jeter le discrédit sur les témoignages authentiques qu'on avait le plus à coeur de préserver". Nous pouvons rappeler que jusqu'au XIXème siècle, sans doute en raison de l'inexistence de moyens de reproduction, la copie d'une oeuvre originale avait une valeur propre, était reconnue comme pratique légitime.
Aujourd'hui ainsi que le note Baudrillard "le passé tout entier comme répertoire de formes de consommation vient s'ajouter au répertoire des formes actuelles pour constituer comme une sphère transcendante de la mode", (transcendant la mode mais lui appartenant cependant... l'ambiguité de l'expression est justifiée). Aussi en tire-t-il la conclusion que "paradoxe culturel, mais vérité économique : seule la contrefaçon peut encore satisfaire à cette soif d'authenticité"(2)Nous allons voir quel rôle cette recherche de racines authentiques joue principalement aux U.S.A. pour la catégorie que nous avons nommée "nouveaux promoteurs".

(1) Charte d'Athènes, p.91.
(2) Baudrillard, le système des objets, p.102.

2.3. Nouveaux promoteurs: Les bilans de la reconversion

Le réveil d'un capital endormi, c'est ainsi qu'apparaît le recyclage du bâti ancien pour les "nouveaux promoteurs".
Lorsqu'ils comparent l'intérêt de la construction neuve et de la reconversion des édifices anciens, une constatation influe sur leur choix : "Le nouveau n'est plus nouveau". Pour eux il est évident que le bâtiment ne doit pas échapper au système de la mode : il est profitable à priori de produire de la différence
Comprendre ou non le processus de valorisation de la différence, c'est sans doute ce qui distingue ces promoteurs-là de ceux qui pour ne pas prendre le risque de la nouveauté prennent éventuellement celui de retarder sur l'évolution de la demande.
Existe-t-il un risque pour cette nouvelle promotion ?
Ces promoteurs parlent volontiers de "coup de poker à l'américaine"... En fait, le risque apparaît moins dans le principe du choix d'un nouveau "produit" que dans sa mise en oeuvre.
Il y a,à l'origine du choix de l'idée nouvelle, une réformation et une argumentation solides.
Les avantages énoncés sont de natures diverses.

<u>Avantages financiers</u>

- à coût égal avec une construction neuve les prestations sont souvent meilleures (qualité du travail d'autrefois, volumes, matériaux, décor...)
  Certaines mise en oeuvre anciennes sont inégalables aujourd'hui (coûteuses ou irréalisables).
  La localisation est souvent attractive.
  On mise sur la valorisation future de l'environnement par effet d'entraînement. Le coût de démolition souvent élevé en centre ancien est supprimé.
  Les travaux sont de moindre durée et peuvent être échelonnés facilitant une commercialisation progressive. Il existe des incitations financières pour la préservation aux Etats-Unis et en Angleterre (aide aux "Housing associations" en Grande-Bretagne, aide des institutions comme le National Trust for Historic Preservation, ou subventions dans le cadre des programmes fédéraux ou locaux, dégrèvements d'impôts (Tax reform act), aux USA).

En France, la loi Galley a un effet incitateur à posteriori : la surdensité d'une parcelle par rapport au P.O.S est un droit acquis si les constructions sont conservées.
Des mesures administratives comme les opérations ville moyenne, les opérations programmées constituent également une incitation.

Avantages politiques

- Alors qu'aujourd'hui la construction neuve recueille difficilement l'accord de tous les intervenants, les bâtiments existants sont un bon support pour l'imagination des élus, des associations, des futurs utilisateurs, pour lesquels les projets d'urbanisme modernes ont toujours parus abstraits.
- Le recyclage permet un urbanisme "de bon sens", sain, favorisant un meilleur contrôle de la croissance urbaine. C'est un moyen privilégié pour une nouvelle politique urbaine.
- Les avantages culturels et écologiques sont, pour les financiers, de nature politique :
- avantages culturels : le recyclage permet de conserver des bâtiments, des ensembles urbains de valeur esthétique ou historiques reconnue.
(Le mouvement de préservation des environnements du passé est très puissant aux Etats-Unis)
- avantages écologiques : les ressources sont limitées il convient d'utiliser au mieux ce que nous avons. "Less is more". Il n'est pas utile d'améliorer, de changer pour le principe, si cela n'est pas nécessaire.

Avantages commerciaux

- L'intérêt suscité par certaines architectures non plus nouvelles mais nouvellement redécouvertes (architectures vernaculaires ou industrielles du 19ème siècle) permet à certains groupes sociaux de se démarquer des goûts communs. (Les "lofts" sont à la mode aux Etats-Unis).

Aux U.S.A, l'ensemble de ces arguments permet de considérer la reconversion comme "un progrès pour le développement du pays".

Précautions techniques et économiques

Cependant la mise en pratique de la réutilisation du bâti ancien est encore récente. L'expérience dans ce domaine est limitée (assez limitée en France, un peu moins aux USA). Certains risques existent. Les estimations sont moins fiables qu'en construction neuve, les structures anciennes peuvent réserver des surprises de dernière minute.
Il convient de mettre en garde contre une conservation à tout prix de toutes structures, à moins de faire pour des raisons politiques le choix d'un gaspillage. Ne pas étudier soigneusement tous les facteurs susceptibles d'affecter la réhabilitation des structures qui pourrait transformer les objectifs à court terme en problème à long terme.
Pour évaluer de façon exhaustive la faisabilité d'une opération, il est nécessaire de créer de nouvelles méthodes propres à résoudre les problèmes décisifs pour l'acceptation ou le rejet d'un projet.
Chaque cas est un cas d'espèce que l'on doit étudier selon ses particularités et rien ne remplace l'expérience ou le "know-how" face aux nombreuses situations que l'ingénieur doit affronter. Il faut souligner que le problème posé aux praticiens est celui d'endosser à nouveau la responsabilité de bâtiments qui ne sont plus garantis. Leur fiabilité apparente dépend d'un pari sur leur durée (tel bâtiment qui est stable depuis trois siècles peut bien l'être encore pendant 30 ans?).
Leur fiabilité réelle dépend d'une auscultation précise des organes et des assemblages de structure.

L'observation de la pratique des "nouveaux promoteurs" permet de bien comprendre comment se situent les trois systèmes de valeurs que nous avons retenus dans le processus le plus "normal" des pays occidentaux : celui qui découle naturellement du fonctionnement économique.
A l'origine, pour ces "hommes d'actions soucieux de se situer dans le courant historique ("avoir une demi-conscience historique") la motivation la plus forte est liée à la valeur d'échange. C'est le principe même de leur activité.
Cependant isolément, elle n'est pas aujourd'hui justifiable.

La valorisation différentielle par la recherche de "produits" nouveaux s'imposera donc comme justification. La valeur d'échange/signe sera donc invoquée en premier lieu comme autrefois la valeur d'usage était invoquée pour justifier la production. Aujourd'hui celle-ci n'est invoquée qu'en dernier lieu. La définition du programme n'est pas un préalable mais le résultat d'une situation, d'un calcul de rentabilité. De fait, ce processus n'est pas spécifique, on feint seulement de l'inverser dans les programmes de construction neuve.
Un cas de reconversion parisien permet de bien comprendre comment le programme résulte,par exemple, des contraintes juridiques et financières consécutives au choix préalable du promoteur.
Une des conséquences des dispositions récentes de la législation foncière en France, est la baisse du plafond légal de densité. Alors que sur tel terrain la densité est de 2,7; le plafond légal est de 1,5. Donc, si l'on détruit le bâti existant on ne peut dépasser 1,5 alors que si on conserve on maintient la densité de 2,7. Première justification : la reconversion est un nouveau produit. Cependant le coefficient d'occupation est différentiel c'est à dire que dans ce cas un programme de logements ne pourrait dépasser le coefficient 1,5; la différence, c'est à dire 1,2 doit donc être consacré à un autre type de programme.
Deuxième justification : la mixité du programme est une nécessité économique de la promotion et non le résultat d'une quelconque étude sur les besoins du quartier etc...
Cependant elle pourra être ensuite une composante de l'image de marque, elle pourra aussi être l'occasion d'une véritable création de programme.
Nous remarquons que ce principe de mixité accepté illustre bien le processus de valorisation par la complexification de l'usage que nous avons souligné.

2.4. Les gardiens du patrimoine : doctrine et pratique architecturale.

Nous avons constaté que la nouvelle promotion est guidée par ce que l'on peut nommer un pragmatisme éclairé "à l'américaine". Très différente apparaît la pratique des "gardiens du patrimoine" (les seuls à avoir une doctrine).

Tandis que la pratique précédente est basée sur l'économique et fondée sur la libre entreprise, celle-çi est institutionnelle, politique, fondée davantage sur des traditions. Elle est la seule à être guidée par une doctrine. C'est une pratique aristocratique, au sens étymologique, de connaisseurs préoccupés de beauté plutôt que d'économie.
Le pouvoir est là exercé par des architectes...
Ce pouvoir est légitimé par la reconnaissance d'un patrimoine architectural. Aussi, les "vieux" pays sont-ils les plus concernés par cette pratique (Italie, France, Suisse, URSS, Grande-Bretagne, parmi ceux sur lesquels nous avons recueilli de l'information).

La pratique française des Monuments historiques est très représentative de cette catégorie "gardiens du patrimoine".
En particulier le débat qu'y suscite le principe de réutilisation des bâtiments anciens mérite une observation attentive.

La notion de patrimoine.

La notion de patrimoine est directement attachée au droit de propriété. Le patrimoine, c'est l'ensemble des biens transmis par le père. Le patrimoine est à la fois une garantie d'origine et d'identité, il "établit un lien existentiel entre la propriété et le bonheur" selon André Vachet, il concerne dans son sens le plus courant l'unité familiale à laquelle il permet en propulsant les biens dans le temps de prendre sa dimension diachronique (la lignée des ethnologues, le lignage des juristes). La conscience du patrimoine naît avec la propriété : qui ne possède pas a difficilement cette conscience là. Cependant, le patrimoine c'est aussi le témoignage d'une mémoire collective de la famille.

Selon le résultat d'une enquête du Centre d'Ethnologie Française pour la majorité des personnes intérrogées, les choix d'objets transmissibles dépendent d'une valorisation symbolique, les biens choisis sont des souvenirs personnels, d'enfance, de vie commune, tout ce qui procure à l'individu un sentiment d'identité personnelle.

On peut dire que le patrimoine culturel collectif résulte d'une extension de la notion de patrimoine familial à l'ensemble d'une civilisation.
Cependant, et cela est suffisament dit pour qu'il soit banal de le répéter, le choix des valeurs dignes d'être transmises dépend de la culture dominante : d'où il résulte que la conception du patrimoine peut-être étroite ou large, peut privilégier tel ou tel type de bien que nous lègue la civilisation.

L'emploi récent du terme du patrimoine est selon Jacques Rigaud(1) significatif d'un moment où la société a cessé d'avoir à l'égard des monuments le comportement naturel d'autrefois (comme on parle de préservation de la nature au moment où l'on constate sa dégradation). J. Rigaud évoque un processus de fétichisation : "L'opinion balance entre un respect quasi-fétichiste et une indifférence polie... L'emploi assez récent du mot "patrimoine" pour désigner les monuments , est significatif.
Les sociétés du passé ne parlaient pas de patrimoine mais elles vivaient la chose; elles se comportaient envers les monuments des époques antérieures avec ce mélange de dévotion familière et de liberté souveraine que l'on a pour un bien de famille dont la possession légitime se transmet d'une génération à l'autre selon des lois bien ordonnées qui à la fois consacrent le respect dû au bien transmis et la liberté d'en user, d'en disposer, voire d'en abuser, au sens romain du terme. C'est peut-être le paradoxe de notre temps, ajoute-t-il, d'avoir appliqué aux monuments, par analogie, le terme de patrimoine au moment même où la société cessait d'avoir à leur égard ce comportement naturel, familial, comme si l'emploi du mot trahissait le trouble des esprits, la volonté contemporaine mal assumée de regarder ces monuments comme des biens hérités et de ce fait, réappropriés, avec les devoirs, et les droits qui y sont attachés et dont l'égal accomplissement fonde la légitimité d'une possession".

(1) Revue des Monuments Historiques, 5/1978, P. 3-5.

Si l'emploi du mot est récent, c'est cependant à la fin du 18ème siècle que naissent en France les idées de préservation des legs du passé et de la matière. Le goût de l'archéologie, des ruines, la sensibilité à la matière sont des thèmes qu'affectionnent particulièrement des écrivains de cette époque, comme Diderot et Jean-Jacques Rousseau, des peintres comme Hubert Robert.
Après la Révolution, à la fois en réaction à certaines destructions et pour favoriser l'enracinement culturel de la nouvelle classe au pouvoir pour laquelle le patrimoine de la noblesse constituait encore un modèle, une commission de préservation des monuments est instituée par un décret de la Convention.
Cependant c'est le rapport Guizot de 1830 qui institutionnalise définitivement les mesures de préservation de l'environnement monumental. Enfin, c'est à Prosper Mérimée, comme écrivain et archéologue, et surtout à Viollet le Duc, que l'on doit les idées fondant encore en partie la politique actuelle du corps des Architectes en Chef des Monuments Historiques.
Au 20ème siècle, la Charte d'Athènes puis son complément la Charte de Venise adaptent et précisent les règles de la conservation des monuments historiques.
Les positions adoptées aujourd'hui par ceux qui ont la charge du patrimoine architectural résultent donc d'interprétations de ce dernier texte approuvé par le 2ème Congrès International des Architectes et des Techniciens des Monuments Historiques, réuni à Venise en 1964 sous l'égide de l'UNESCO.
Les rédacteurs de cette charte sont en majorité des représentants de pays européens, sauf rares exceptions (pays détenteurs de richesses archéologiques exceptionnelles tels que le Mexique et le Pérou).

Il est nécessaire de citer quelques passages de ce texte pour mieux comprendre son influence sur les pratiques actuelles.
L'introduction rassemble les principaux thèmes idéologiques du discours :
"Chargées d'un message spirituel du passé, les oeuvres monumentales des peuples demeurent dans la vie présente le témoignage vivant de leurs traditions séculaires. L'humanité, qui prend chaque jour conscience de l'unité des valeurs humaines, les considère comme un patrimoine commun, et vis-à-vis des générations futures, se reconnaît solidairement responsable de leur sauvegarde. Elle se doit de les leur transmettre dans toute la richesse de leur authenticité".

Comme le dit fort bien Michel Parent(1), le mérite de cette charte est "de nous forcer à nous livrer à une analyse au plan axiomatique de la philosophie de la conservation toute entière". Et il souligne l'impossibilité d'une interprétation objective. "Il n'y a pas de technique "neutre" dit-il. Elle est toujours liée à un parti idéologique, ne serait-ce que celui de penser ne pas en avoir".

Dans un chapître précédent, nous avons constaté qu'aujourd'hui une partie des gardiens du patrimoine se situaient parmi les opposants à la réutilisation des architectures du passé. Dans ce chapître, nous nous intéresserons donc particulièrement aux discours plus nuancés de ceux qui en admettent le principe.
Sur chaque thème de la charte s'expriment des points de vue différents.
Nous tenterons cependant de dégager une tendance commune aux "gardiens du patrimoine".
Voici comment la charte de Venise définit la notion de monument historique :
"La notion de monument historique comprend la création architecturale isolée aussi bien que le site urbain ou rural qui porte témoignage d'une civilisation particulière, d'une évolution significative ou d'un évènement historique. Elle s'étend non seulement aux grandes créations mais aussi aux oeuvres modestes qui ont acquis avec le temps une signification culturelle".
Si la définition de l'unité architecturale n'est pas restrictive nous voyons néanmoins que c'est la valeur de témoignage culturel qui est privilégiée.
"Témoins de l'histoire, les monuments ont pris une valeur sacrée au second degré, en quelque sorte, et ceci d'autant plus qu'une crise de confiance envers les capacités créatrices de notre temps, spécialement en matière d'architecture et de plastique accroît la valeur de refuge que nous confèrons à l'héritage", souligne Jacques Rigaud.
Cette valeur de refuge est bien sûr au centre des préoccupations à propos des legs du passé.
Nous avons vu précédemment quelles explications et quelles interprétations pouvaient en être données aujourd'hui. Cette attitude, valorisant le temps passé est bien mise en évidence par Baudrillard lorsqu'il explique que "dans une civilisation où synchronie et diachronie tendent à organiser un contrôle systématique du réel, il apparaît (aussi bien au niveau des objets qu'à celui des comportements et des structures sociales) une dimension troisième qui est celle de l'anachronie.

(1) Revue des M.H., 5/78, P.4.

Témoignant d'un échec relatif du système, cette dimension régressive trouve quand même refuge dans le système, à qui paradoxalement elle permet de fonctionner".(1)

L'élargissement du contenu du patrimoine a de profondes racines. La conception traditionnelle du monument isolé semble ne plus prévaloir, et cependant dans la pratique, il en est tout autrement, on craint en approchant le monument de bousculer son auréole, c'est le cas aujourd'hui pour St Eustache, mais aussi pour bien d'autres édifices pour lesquels le rayon des 500 mètres serait le rayon de la mort s'il ne subsistait pas de fragments de tissu ancien derrière lesquels il est encore possible de se cacher.
Il y a une évidente contradiction entre la mise en application de la règle des 500 mètres et le fait que l'on en vient à "bannir toute ségrégation hiérarchique entre ensembles d'intérêt architectural majeur et ceux d'intérêt mineur".
Le patrimoine ne se réduit plus, dans l'esprit des contemporains, à ses plus hauts chefs-d'oeuvre, comme le remarque Jacques Rigaud, et l'opinion prend conscience de cette sorte de solidarité historique et esthétique qui relie les grands édifices au "tissu conjonctif" des plus humbles demeures de leur temps.
La conception du patrimoine monumental est de plus en plus internationale, universelle.
Cependant la distance entre cette déclaration d'intention unanime et la pratique réelle de la préservation est déterminée par les moyens mis à la disposition du conservateur. Il existe un fond doctrinaire international et aussi un fond financier international (l'Icomos) mais les différences de mode de sélection d'édifices entre pays sont grandes.
Yves Boiret constate que "la conservation est reconnue aujourd'hui comme un besoin vital, qu'elle se traduit logiquement par un accroissement constant du capital patrimonial dont la gestion est déficitaire s'il est seulement gelé ou momifié".

Cependant, en raison même de l'histoire du concept de patrimoine monumental, des finalités préalablement définies, des obstacles idéologiques apparaissent face à la réutilisation des édifices anciens. Tout d'abord le concept de monument historique est étendu par celui de site, mais ses implications ne sont pas révisées. Il suppose donc que les objets auxquels on s'intéresse ont a priori une valeur esthétique ou une valeur de témoignage historique.

(1) Baudrillard, Le Système des Objets, p.99.

Or, ainsi que le remarque Michel Parent(1),"en affirmant la double légitimité des finalités artistiques et historiques de la restauration, la Charte laisse entier le choix lorsque ces deux légitimités sont antimomiques". Et il ajoute que dans la pratique "on est amené souvent à choisir entre les idées que l'on se fait de l'harmonie des formes et de l'authenticité du document". C'est ainsi qu'est fixée une double limite qui est celle du respect de l'oeuvre et de l'histoire. Aussi Jacques Rigaud(2) s'il admet la réutilisation d'anciens édifices déclare néanmoins : "La liberté d'usage est grande et toute fonction sociale est admissible pourvu qu'elle soit d'une dignité suffisante et respecte l'architecture".

Cette limite est évidemment fondamentale, elle induit dans la pratique de réutilisation tout le système de valorisation par l'usage et par l'architecture propre à cette tendance, elle détermine aussi des positions différentes sur le problème des traces inscrites par le temps. Elle signale une préoccupation culturelle à l'opposé du comportement naturel que Jacques Rigaud regrette. Dans "Esthétique et Philosophie", Mikel Dufrenne remarque : "Le premier effet de la culture, c'est de réprimer le naturel. Surtout lorsque cette culture est celle qu'impose la classe dominante, pour qui le raffinement ne va pas sans réserve et sans déférence à l'égal de l'oeuvre : on entre au musée comme dans une église, à pas feutrés, et le chef-d'oeuvre murmure : noli me tangere.
Sacrilège, celui qui porterait la main sur ces objets uniques, précieux et fragiles, qui ont résisté à l'épreuve du temps.
... Si l'on excepte les pieuses mains du restaurateur, c'est l'esprit qui entre en contact avec eux; et c'est ainsi que de plaisir, ils deviennent objets de savoir."(3)

Ce mode de relation respectueux semble être considéré comme évident par les architectes des monuments historiques. Pour Yves Boiret le respect est,plus qu'une question de principe, une question de santé mentale : "ignorer la nécessité de respecter le patrimoine architectural, c'est ouvrir la voie au déséquilibre psychique des individus et aux traumatismes sociaux".(4)
S'il est probablement nécessaire de renouer "les faits d'une continuité interrompue" par le patrimoine,faut-il pour autant adopter une attitude aussi déférente ?
La Charte de Venise fixe des limites sans pourtant invoquer le respect ni la dignité :

(1) Parent M., Revue des M.H., n° Spécial 1977, p.10.
(2) Rigaud J., Revue des M.H., 5,1978, p.5.
(3) Dufrenne M., Esthétique et philisophie, p.19.
(4) Boiret Y, Revue des M.H., 5,1978.

"La conservation des monuments est toujours favorisée par l'affectation de ceux-ci à une fonction utile à la société; une telle affectation est donc souhaitable mais elle ne peut altérer l'ordonnance ou le décor des édifices. C'est dans ces limites qu'il faut concevoir et que l'on peut autoriser les aménagements exigés par l'évolution des usages et des coutumes". (art. 5)
Ainsi sont déjà posés les termes de ce que sera le débat essentiel du colloque d'Avignon :
"Y a-t-il contradiction entre conservation du patrimoine et innovation sociale ?"
Jacques Rigaud qui voit dans le patrimoine un éventuel lieu d'expériences,défi à notre capacité créatrice, estime nécessaire cependant de s'interroger sur les problèmes que pose le mouvement contemporain de la culture en termes de déontologie et d'éthique et de se demander entre "les intégristes de la conservation et les hérétiques de l'animation", "jusqu'où va notre marge de liberté envers le patrimoine".(1)
Il rejoint les argumentations des "nouveaux promoteurs" pour évoquer la "déperdition nette de capital fixe" et encourager l'exploitation de "l'énergie fossile" par son recyclage dans le jeu économique.
Il s'agit face à l'existence de ce que l'on considère à priori comme oeuvre (les tentatives de distinction sur la valeur esthétique de l'objet seront souvent hasardeuses) de fonder la légitimité d'une intervention. On recherche donc les critères d'affectation du nouvel usage compatibles avec les limites des transformations physiques de l'édifice et avec sa "dignité". L'hypothèse la plus couramment adoptée est que ces transformations doivent être réversibles. Cependant si des traces sont laissées, elles ne doivent pas tromper sur l'authenticité des éléments originels.
A propos du critère de réversibilité, Jacques Rigaud pense qu'il ne faut pas entendre par là "une attitude de nostalgie ou de timidité qui freinerait l'action. C'est plutôt une prudence à l'égard du futur dont il s'agit, un respect de la structure architecturale du monument de façon à ne pas rendre impossible d'autres utilisations dans l'avenir.

A propos des nouveaux usages, il estime "qu'il faut inventer en assignant aux monuments une fonction qui, par sa nature, son niveau, son esprit soit aussi fidèle que possible au génie du lieu".

(1) Rigaud, Op. Cit.p.5.

Alain Bacquet situe les nouveaux usages par rapport à l'innovation sociale :
"Quelle que soit l'idéologie dominante, dit-il, quels que soient les groupes sociaux qui le réclament avec le plus de force à un moment donné, le changement social est une donnée permanente de la société industrielle contemporaine, une donnée face à laquelle aucun responsable politique ne peut plaider pour l'immobilisme. Cette innovation sociale n'est pas neutre à l'égard de l'espace et du domaine bâti : elle a tendance à modifier aussi les attitudes vis-à-vis de l'art et de la création".(1)

Pour notre part, nous avons vu comment cette innovation sociale fondait en fait l'histoire des métamorphoses architecturales.
Le parallélisme entre restauration sociale et restauration des bâtiments est aussi considéré comme une nécessité absolue par L. Benevolo (intervenant également au cours de ce débat).
Cependant, comment au delà des intentions choisir un usage à un bâtiment existant? Ce problème est plus souvent abordé de façon négative que positive.
Yves Boiret cite de nombreux exemples qui constituent pour lui des franchissements de limites, soit en raison de l'indignité de l'usage, soit en raison de l'irréversibilité des transformations (casernes ou prisons installées dans des monuments de valeur, entraînant des mutilations d'oeuvres, des pertes irréparables...etc..).
Il remarque également le hiatus entre certains édifices et la conception moderne de la fonction à laquelle ils sont destinés.
Ainsi les Hôtels de Ville et les Halles sont pour lui difficiles à protéger de ce fait.
(Voilà qui suffit à démontrer la nécessité d'une réinvention des usages sur laquelle nous insistons).
Plusieurs exemples viennent à l'appui de sa thèse "sur la dénaturation de la fonction symbolique par le changement d'usage": un cloître transformé en carrière pour équitation, une église transformée en piscine.
Qu'il y ait métamorphose de l'oeuvre du seul fait du changement d'usage, nous l'avons souligné. Mais s'agit-il de dévaluation ou d'enrichissement ?
Le cas de l'église transformée en piscine montre au contraire à quel point le rapprochement d'un lieu et d'un usage peut-être une création riche d'interprétations. On connaît la bande dessinée de Reiser à ce sujet. Le peintre Roland Cat en fait également le thème d'un tableau mettant parfaitement en évidence la richesse du rapprochement, c'est cette oeuvre que cite Yves Boiret.

(1) Bacquet A., Revue des M.H., 5,1978, p.41.

On ne peut éviter de penser à l'eau régénératrice du baptême, et aux rites actuels d'immersion (dans les piscines, la mer, les baignades) à ce que pourrait prendre de signification la transposition du rituel dans un lieu déjà sacralisé, comment la gestuelle du bain, le mouvement des corps dans ce lieu réveille la mémoire de nos origines. L'évocation d'une éternelle renaissance, d'un éternel retour, comme l'évoque Mircea Eliade, dans un lieu qui se ferme au temporel pour mieux s'ouvrir vers l'éternité, est-elle d'une richesse symbolique moindre que celle d'une liturgie trop coutumière ?
Les oeuvres d'art existent pour que la vie puisse être aussi une oeuvre...
Si l'on n'entend pas cet appel, l'innovation sociale est difficile. Face à cette position craintive des avis s'expriment pour tenter de proposer les critères de choix des nouveaux usages. Ils sont cependant exprimés par des personnalités extérieures à la tendance des "gardiens du patrimoine".

Ainsi, Bernard Huet(1) exprime l'idée que "la mutation de l'édifice doit découler d'un processus interne (...) Les choix, (dit-il), doivent naître d'une évaluation de la logique et de la cohérence de l'oeuvre d'art voulues par l'architecte et le constructeur.
C'est la valeur intrinsèque du monument qui importe, son potentiel d'usage typologique, et non sa charge mythique... Pourquoi, si la typologie d'un bâtiment s'y prête, une église ne pourrait-elle devenir une usine". Nous avons nous-même insisté sur les critères de transformation intrinsèques à la morphologie du bâtiment. Nous reviendrons sur cette thèse à propos des nouveaux rationalistes. Claude Soucy, évoquant les exemples de mutations reconnues comme les moins problématiques (lieux de culte transformés en lieux de culture, hôtels particuliers transformés en ambassades etc...) propose que "les usages convenables se définissent par un raisonnement analogique fondé sur une bonne connaissance de l'usage primitif et de la société d'aujourd'hui".(2)
Cette position est réaliste, elle a le mérite d'apporter une réponse assimilable actuellement par les "gardiens du patrimoine".
Nous avons pu examiner, grâce au mode de décomposition des usages que nous avons exposé, quels types d'analogies pouvaient se produire : analogies d'acteurs, d'actions, d'objets.

La contradiction entre l'authenticité de l'oeuvre et les traces apportées par le temps semble ne pas être abordée avec sérénité en raison du doute persistant sur la qualité des traces contemporaines.

(1) Huet B., Revue des M.H., 5,1978, p.44.
(2) Soucy C., Revue des M.H., 5,1978, p.81.

Voyons là le résultat de la rupture introduite par le 20ème siècle dans l'évolution continue de l'univers des formes, et aussi de l'hétérogénéité croissante des signes d'aujourd'hui, chaque groupe souhaitant se signaler par son goût et méprisant celui des autres groupes.
Il n'est pas facile à l'historien d'historiciser les traces d'aujourd'hui.
De plus ruines et collages sont abordés différemment : d'une part ce qu'on détruit est peut-être perdu à jamais et ne peut être refait à notre époque, d'autre part, le parasite, sublime ou vil, peut toujours disparaître.
Le débat sur la validité des traces marquées par le temps est contenu dans le concept même de monument historique et la finalité de sa conservation.
Conception diachronique ou anachronique de l'authenticité.
Michel Parent suggère à propos de la restauration "un choix délibéré d'une lecture multiple des "authenticités successives" orientant la restauration vers une apparence globale qui peut n'avoir jamais existé(1).
Cependant la finalité d'une telle intervention serait de "livrer une réalité historique incontestable... parti qui consiste, non pas à arrêter l'histoire, puisque le concept du patrimoine reste ouvert aux oeuvres actuelles ou futures, mais à clore l'évolution problématique de chaque édifice ancien"(2).
Il s'agit d'une opération didactique au service de la vérité de l'oeuvre telle qu'elle nous parvient, donc destinée à la retrancher d'un ordre "naturel" des choses pour l'inscrire définitivement dans un ordre "culturel".
Cet arrêt serait en fait prononcé dans un "fugitif et mobile instant présent qui séparerait non seulement territoire de l'histoire et territoire des projets mais aussi légitimité historique et illégitimité du changement"(3).
Le parti pris d'authenticité introduirait donc celui de fixité s'opposant aux mutations successives que la vie pourrait faire subir à l'édifice.
Pour Jacques Rigaud, "il faut pourtant que la vie ait sa place. Chaque fois que l'on peut, il faut ressuciter le monument, le recycler dans le flux de la vie, retrouver par l'imagination créatrice une utilité réelle dont le musée n'est en tout état de cause qu'un reflet pâli. Le patrimoine n'est ni un reliquaire, ni un tombeau. C'est une richesse transmise, et dont nous devons des comptes aux générations futures autant qu'à celles du passé"(4).

(1) Parent, Revue des M.H., n°Spécial, 1977, p.18.
(2) Parent, id. p.10.
(3) Parent, id. p.11.
(4) Rigaud, id. Revue des M.H., 5, 1978, p.7.

Si l'exigence d'authenticité a évolué aujourd'hui pour ne plus être uniquement perçue à travers l'obsession d'une seule origine mais d'une succession d'origines, d'une filiation complète, quelle nouvelle évolution devra-t-elle subir pour que le recyclage dans le flux de la vie soit admis sans réticence ? Le concept d'authenticité lui-même est-il devenu trop encombrant ?
Nous pouvons admettre comme Walter Benjamin que "cé qui fait l'authenticité d'une chose est tout ce qu'elle contient d'originairement transmissible, de sa durée matérielle à son pouvoir de témoignage historique"(1). Rien là qui laisserait supposer que la fixité soit indispensable à la transmissibilité.
Si nous retournons à Split, nous voyons que l'authenticité du lieu réside aujourd'hui dans l'abondance des origines successives qui nous sont transmises. Là, cependant, tout n'est pas transparence. Peut-être plutôt assistons-nous à une dialectique de la transparence et de l'opacité, de la fixité et du mouvement. Marie-José Baudinet, dans un texte sur "la transparence et l'opacité du plaisir poïétique" remarque que si "l'opacité est inséparable d'un procès d'existence, inversement la vérité ramène toujours à une transparence(...)L'opacité sera la condition de possibilité du savoir et ce savoir, telle la lumière, réduira la résistance du monde pour en faire une eau pure où le sujet trouvera la jubilation"(2).
La transparence ne peut exister sans l'opacité, pas de culture sans nature, la vie est une condition de l'authenticité. Serait-ce alors la perte d'une authenticité dans notre propre vie qui nous amènerait à la rechercher au dehors.
Situer l'authenticité dans la vie présente ou hors de la vie présente, est déjà un problème que pose un muséographe comme Alexandre Dorner, "dans le musée idéal, les témoignages anciens doivent subir une revitalisation pour s'inscrire dans le courant positif du présent"(3). Et il fait le commentaire suivant sur la conservation des édifices : "notre culture sur la conservation effective du plus grand nombre possible d'édifices historiques, n'était-elle pas le signe de notre attachement à un culte plutôt primitif des reliques que l'on croyait riches en valeurs éternelles, alors qu'autour de nous, tout nous prouvait de plus en plus que la valeur de la vie consiste dans l'acte de transformation ?
N'étions nous pas conduits à une surévaluation des produits artistiques transmis par l'histoire, qui nous auraient amenés à ne conserver que les monuments qui témoignaient de cette transformation ?"(4).

(1) Benjamin W., L'Homme, le Langage et la Culture, p.143
(2) Baudinet M.J., Recherches Poïétiques, p.114.
(3) Cité par Tafuri, op. cit. p.76.
(4) Dorner A., The Way Beyond Art, N.Y., 1947.

Le problème que soulève Dorner est celui de l'opposition qui peut exister entre mémoire historique et mémoire collective dans leur façon de prendre appui sur l'espace.
Les moments de ruptures témoignant de la transformation seraient ainsi privilégiés par la mémoire historique au détriment de la transformation vécue elle-même, qu'enregistre la mémoire collective.
D'un côté, la mémoire historique fondée sur le respect, de l'autre, la mémoire collective fondée sur la tradition.
Maurice Halbwachs montre comment se situent ces deux mémoires l'une par rapport à l'autre :
"L'histoire, sans doute, est le recueil des faits qui ont occupé la plus grande place dans la mémoire des hommes... En général, l'histoire ne commence qu'au point où finit la tradition, moment où s'éteint ou se décompose la mémoire sociale"(1).
Ainsi on pourrait dire que le blocage observé vient moins du concept d'authenticité lui-même que de son association au concept d'histoire.
Faut-il cesser d'entretenir l'histoire du mythe de l'authenticité ? C'est la question qui se trouve finalement posée pour éclairer le problème de la légitimité du retravail de l'oeuvre.

Pratique des gardiens du patrimoine.

Les exemples de réutilisation les plus caractéristiques de cette tendance sont évidemment marqués par le respect de l'oeuvre originale, la prudence afin que l'opération soit réversible, la valorisation culturelle de l'objet par son nouvel usage. Ainsi s'agit-il de palais transformés en musées, d'églises transformées en salles de concert, de couvents transformés en centres culturels; usages nobles et, on ne le souligne pas assez, souples, s'adaptent au bâtiment, pouvant être l'occasion de créations de programmes. C'est le cas de la conversion des Salines d'Arc-et-Senans en "Fondation pour les réflexions sur le futur".
Cependant la recherche d'usages nobles implique une conception élitiste de la réutilisation. Le cas de la Chartreuse de Villeneuve-les-Avignon est exemplaire. Pour valoriser l'édifice par un programme culturel ambitieux on exproprie les occupants modestes qui depuis la Révolution avaient acquis des parcelles et constituaient une petite communauté villageoise.

(1) Halbwachs M., La mémoire collective, p.103.

Nous avons pu voir que le pouvoir des gardiens du patrimoine s'exerce principalement dans le système de la valeur d'échange/signe : le respect du père (le patrimoine) et de la mère (l'origine, l'authenticité) constituant les deux thèmes de la valorisation.
Si cette pratique hésite aujourd'hui devant quelques mutations, reconnaissons-lui le mérite d'être la seule qui, se fondant sur un discours, a su conserver des traces de l'histoire en une période où l'on était assez peu attaché au passé. En contrepartie, sa sélectivité lui a permis de fermer les yeux sur de nombreux massacres.

2. 5. Les "utopistes révolutionnaires" et la valeur d'usage: du squat à l'invention.

Une autre pratique a pu être décelée, qui, quoique marginale et, quantitativement, relativement peu représentée, exprime une tendance idéologique importante à notre époque et sert manifestement de référence sous-jacente, et souvent inavouée à un certain nombre de décideurs.
Elle est engendrée par ceux que nous avons surnommés les "utopistes révolutionnaires".

Ces groupes rassemblent des gens de provenances diverses (anciens militants déçus par leur parti, héritiers de mai 68, écologistes "politiques" et écologistes "protecteurs de la nature", fervents du retour à la terre etc...) dont l'idéologie commune est née plutôt d'une sorte de refus global de la société actuelle que d'un projet réel de société.

Pourtant, prenant sa source dans un comportement fondamentalement insurrectionnel, ce projet prend parfois consistance dans une utopie: elle se traduit pratiquement par la reconstitution de communautés qui tentent de se retrancher tant bien que mal des circuits économiques et sociaux du monde capitaliste, en réintégrant des lieux isolés qu'elles convertissent et adaptent à leur mode de vie (les exemples les plus connus sont ceux de villages abandonnés dans différentes régions de montagne).
C'est en ce sens que le processus de conversion apparaît comme l'un des fondements de ce type de pratique, voire même comme l'une des conditions de leur existence et de leur survie.
Même si ces communautés sont le plus souvent de courte durée de vie et de petite envergure, leur nombre croissant justifie le fait que l'on considère qu'elles recouvrent une tendance idéologique significative.
De plus, il faut noter que certaines d'entre elles ont tout de même pris une ampleur telle qu'elles fournissent un matériau appréciable pour l'analyse d'une idéologie aussi dispersée.

Nous pensons en particulier au cas de la commune libre de Copenhague, "Christiania", qui, par la diversité et le nombre de ses acteurs, dépasse largement le cadre habituel des pratiques communautaires.

C'est donc à partir de cet exemple et d'une réinterprétation des écrits qu'il a suscité[1] que nous tenterons de déceler quelques caractéristiques de cette tendance.

"Partie d'un mouvement spontané de "squatterisation" sur des terrains et des locaux abandonnés dans le centre de Copenhague, Christiania est aujourd'hui organisée comme une vraie cité.
Sur les principes de la technologie douce, de l'agriculture biologique et d'un artisanat renouvelé, la commune libre s'est dotée de ses équipements, de ses services et même d'un petit appareil de production centré sur l'économie domestique. Démocratie directe et convivialité sont les valeurs de son fonctionnement politique".[2]

Ces deux paragraphes d'introduction de M. Breuzard montrent que l'on se trouve en présence de la reconstitution d'une véritable cité qui a acquis un fonctionnement d'une complexité certaine (équipements, services, activités...) tout en vivant dans une autarcie quasi complète vis-à-vis de l'extérieur.

Dans ces conditions, la valeur fondamentale privilégiée par les christianiens est celle de l'usage. En effet, la volonté et la nécessité d'autonomie absolue tant sur le plan économique (ne pas faire appel pour la construction à un mode de production dépendant d'un système macro-technologique) que sur le plan politique (ne pas risquer d'engendrer des tensions avec les autorités dont l'indécision et les hésitations concernant l'action à mener sont salvatrices pour le groupe) créent des conditions de pénurie telles que la conversion et la réutilisation des bâtiments existants (anciennes installations militaires) constituent le point de départ fondamental de cette indépendance. Même s'ils se doublent par la suite d'une activité d'autoconstruction intense, celle-ci n'est pas exclusive et s'effectue par le recyclage très systématique de matériaux existants. Il n'y a pas "la moindre négligence vis-à-vis de tout ce qui peut être utile[3] Avant d'être culturel, le monument est utilitaire. "..." La logique de l'usage est plus forte que celle de la profanation "..." Les christianiens réactualisent le patrimoine au lieu de l'embaumer".[4]

1. F. Renevier, M. Breuzard, S.E Thomson, C.M Vadrot, L'affranchi, n° 63.

2. op.cit., p. 5.

3. op.cit., p. 36

4. op.cit., p. 33.

On peut ici noter le lieu d'une première opposition violente avec la pratique et l'idéologie du groupe que nous avons précédemment appelé les "gardiens du patrimoine", et que les christianiens appelleraient sans doute plus volontiers les "restaurateurs" de l'architecture.
Mais l'idée de réactualisation nous permet d'approcher un deuxième caractère essentiel des christianiens qui accentue encore l'opposition précédente : il s'agit de leur comportement diachronique : les christianiens vivent au présent, et ont pour principe fondamental celui d'une adaptabilité et d'une flexibilité maximale à l'évolution des objets, des faits, et des gens.
En ce sens, on peut considérer que l'histoire est complètement niée ou au contraire, ce qui revient d'ailleurs au même, qu'elle est totalement et absolument intégrée dans une quotidienneté qui s'exerce simultanément à tous les niveaux, par exemple à travers des activités de conversion et d'autoconstruction.
Chez les gardiens du patrimoine nous avons souligné le désir de postuler à l'éternité, le mythe de la pérennité de l'édifice, la volonté de laisser par l'architecture des traces de la vie après la mort.
Chez les utopiens révolutionnaires, ces désirs s'éclipsent : l'architecture est faite pour mourir; elle est objet, mais elle est surtout usage. Et l'un et l'autre sont livrés à une érosion accélérée au cours du temps.
Si les gardiens du patrimoine font l'apologie de l'oeuvre durable qu'ils tentent anachroniquement d'arracher à l'histoire, les utopistes révolutionnaires font au contraire celle de la "non-oeuvre", au sens où l'entend Mikel Dufrenne : "l'apologie de la non-oeuvre peut aller plus loin, jusqu'à refuser à l'oeuvre son statut d'objet. La non-oeuvre, c'est alors, par opposé à l'oeuvre consistante, massive, durable -exegi monumentum aere perennius-, l'évènement : le happening, la fête"! Et l'on retombe ici sur une autre expression du comportement diachronique des christianiens : l'expérience esthétique se vit effectivement pour eux dans la fête, c'est-à-dire en privilégiant et en revalorisant l'évènementiel et le temporel.
Mais la fête nécessite des espaces spécifiques qui puissent l'abriter, qui la protègent, et qui soient capables de susciter et d'engendrer l'évènement.

Ces espaces existent dans la commune libre de Copenhague. Et c'est alors que l'on prend pleinement conscience du fait que la valorisation absolue de l'usage, liée dans la genèse aux exigences d'autonomie de la communauté, n'entraîne pas pour autant, comme c'était le cas pour certains bricoleurs par exemple, la perte ou la destruction de la signification des lieux que touche le changement d'usage.

A l'inverse, troisième élément qui nous semble bien caractériser cette pratique, les christianiens savent puissamment réinvestir les signes de leurs mouvements en pratiquant ce qu'ils appellent l'exorcisme sémantique.

"Quand (...), le lieu ou l'objet est trop chargé de signification symbolique pour que celle-ci le cède à une pure opération de changement de fonction, l'exorcisme sémantique devient inévitable...
Ce lieu où défilent les soldats et les personnalités du pouvoir, ce lieu où s'érigent les mausolées, ce lieu où se jouent les enjeux économiques, au mépris des appropriations collectives, devient à nouveau le lieu de consécration de la sociabilité qui se rétablit ou retrouve un débouché dans le jeu social, un lieu où l'on vient chercher l'aventure, l'ouverture, un lieu informationnel intense, un lieu où l'affectivité s'évade du moi et se meut émotionnellement dans le consensus du groupe. Dans l'espace, il a pour nom la place, dans le temps, il reçoit abri de fête. C'est ainsi que les christianiens ont élu les domiciles de leur fête partout où il y avait vacance couverte ou à ciel ouvert, c'est-à-dire aux endroits où précisément l'armée se réunissait pour communier dans l'obéissance. Si l'obéissance n'est plus de mise, la communion demeure dans ces lieux propices, dans ces lieux saints où la communauté peut s'actualiser dans son entier pour célébrer son ensemble et en jouir". (L'Affranchi p. 36 et 38).
Ainsi la fête s'abrite-t-elle sous de vastes hangars, dans une ancienne poudrière, dans la cour d'une caserne, tandis qu'un cirque s'installe sous les grandes charpentes des arsenaux, des cinémas et des cabarets dans d'autres lieux typés.

En résumé, la tendance des "utopistes révolutionnaires" se caractérise essentiellement par un comportement originellement insurrectionnel et fondamentalement diachronique, s'opposant en cela à la tendance des gardiens du patrimoine qui tentent d'institutionnaliser une anachronie (c'est-à-dire un retranchement à l'histoire).

S'ils donnent une primauté absolue à la valeur de l'usage, ils se différencient néanmoins des "bricoleurs" par une volonté et une capacité de revalorisation sémantique et symbolique de l'architecture qui est usage avant d'être objet.

Enfin, on peut encore noter que la doctrine sous-jacente de ce groupe "colle" à sa pratique comme dans aucun autre groupe : en effet, même si une communauté"d'utopistes révolutionnaires" se constitue à l'origine sur un mode insurrectionnel qui relève d'un discours, celui d'un refus global de société, le rapport entre les pratiques et les discours qui en découlent ne comporte aucune faille (alors que celle-ci existe toujours dans les autres groupes que nous avons distingués) : on peut considérer que ce rapport est entièrement assumé par le principe diachronique qui s'exprime en particulier dans la quotidienneté d'une démocratie directe.

2.6. Les contextuels : un projet sur la ville

Nous avons rassemblé sous l'appelation "contextuels", les acteurs de nouvelles pratiques qui se dessinent aujourd'hui, à partir d'une problématique de l'espace urbain et de l'histoire.
Pour les contextuels, le projet de conversion n'existe pas en tant que tel, il fait partie d'un processus global de recyclage de la ville et du passé.
La réutilisation est donc considérée comme un moyen dans une stratégie urbaine plus large, dont la réhabilitation du centre de Bologne nous offre aujourd'hui l'exemple le plus complet.

La pratique "contextuelle" actuelle trouve son origine dans la conscience historique de certains architectes. Autant théoriciens que praticiens, les contextuels sont donc principalement architectes.
Cependant, les exemples les plus aboutis de ces pratiques que nous offre l'histoire, sont issues d'une conception du pouvoir politique précédant la conception architecturale.
Sixte V a délibérément choisi de relier les édifices marquants situés hors de l'agglomération médiévale de Rome, et, au besoin, de les transformer en fonction des nouvelles perspectives.
Selon le point de vue contextuel, la cité moderne attend de nouveaux Sixte V.
Nous sommes, après une période de reniement des formes urbaines, en devoir de retrouver une continuité dans la conception de l'unité de la ville. Les contextuels d'aujourd'hui cherchent donc à convaincre, par des discours et des projets, comme le firent jadis les artistes de la Renaissance par leurs nombreux plans et perspectives de la cité idéale. On peut affirmer qu'autrefois, de ces dessins aux plans d'embellissement du 18ème siècle, le courant contextuel était général et "naturel" et que le simple fait de le désigner aujourd'hui comme courant particulier ne fait que révéler la rupture que cette pensée a subie.

Nous pouvons emprunter à Aymonino la définition qu'il donne d'une problématique urbaine d'aujourd'hui, pour caractériser le courant contextuel.

"Une ville sera d'autant plus caractérisée, écrit-il, d'autant plus significative, que ses éléments spatiaux et interprétatifs tendront à se superposer, jusqu'à devenir indispensables les uns aux autres. Mais cette condition essentielle ne peut être "efficace" que si l'on réinterprète chaque fois tous les éléments en jeu; et qu'est-ce-que réinterpréter, sinon projeter ? Dans ce cas, le projet du centre ancien doit porter sur sa forme globale, déterminée selon l'idée que l'on a et la forme que l'on veut donner à la ville contemporaine dans son ensemble. Sous cet angle, le problème de l'insertion n'existe pas, pas plus que le problème générique de "l'environnement". Le problème qui se pose c'est d'avoir des complexes architectoniques et des secteurs urbains formellement achevés ou non".(1)

Cette démarche consiste à rechercher une nouvelle identité de la ville en proposant des opérations internes propres à la faire revivre, en la saisissant comme unité et comme totalité.
Elle considère comme "contemporaine" l'ensemble du patrimoine qui nous est donné par la ville, ce qui l'amène d'une part à intervenir dans ou auprès des architectures du passé avec des moyens et une esthétique actuels, d'autre part à adapter ces moyens et cette esthétique au contexte particulier de cette intervention, c'est à dire à la morphologie urbaine, mais aussi au "climat" idéologique.

Elle ne fait en réalité que se réfèrer à une tradition urbaine mais cela lui vaut cependant d'être prise à partie par ceux qui la jugent irrespectueuse des oeuvres du passé aussi bien que par ceux qui la jugent trop passéiste dans son esthétique.
Ainsi Bruno Zevi lui-même ne craint pas d'attaquer l'expérience de Bologne la qualifiant de "Scénographie provinciale pseudo-pittoresque, qui offense l'ancien et mortifie le moderne" (Confrontation de Ferrare, octobre 1978). Cependant, Guiseppe Campos Venuti, l'un des initiateurs de l'expérience bolognaise attaque lui-même les architectes d'une "tendance" qu'il juge trop moderniste.
Ainsi le concours "Roma interrotta" organisé par G.C. Argan,maire de Rome et historien de l'art qui donna lieu à ce qu'il avait lui-même nommé "des exercices de gymnastique aux barres parallèles de la mémoire", est-il considéré par Campos Venuti comme une tentative pour tourner en dérision les valeurs culturelles que représente le centre historique.

1. Aymonino C., L'édificio e l'ambiante, premesse alla progettazione, cours I.U.A.V., Venise 1967, pp. 20-21.

Il soupçonne au contraire Benevolo, initiateur des méthodes typo-morphologiques, d'être enclin à sacraliser le passé.
L'histoire n'intervient-elle pas selon la formule de Tafuri comme "contestation du présent" dans la confrontation idéologique elle-même ?

Alors, pourrait-on dire, cette unité de pensée dont nous parlions existe-t-elle réellement ? Admettons que l'exacerbation des différences sera toujours pour les architectes un moyen d'affirmer leur identité. D'autre part, ces classifications que nous proposons impliquent que se trouvent évidemment sur leurs franges des discours ambigus.
Il apparaît que l'unité de pensée que nous évoquons est présente dans la pratique urbaine et la projétation et, dans une moindre mesure, dans le discours théorique ou interprétatif.

Si c'est bien dans son application à la ville qu'elle trouve son véritable sens, certains projets d'objets isolés, cependant, indépendamment d'un dessein urbain global, peuvent aussi témoigner d'une préoccupation à saisir le contexte urbain et historique. On trouve, dans la recherche d'un nouveau symbolisme propre à de nombreux projets d'aujourd'hui, le désir d'adhérer "aux sollicitations multiples de la réalité urbaine et d'introduire en même temps en elle des fragments ou des évènements architectoniques qui forcent la signification complexe de cette réalité"(1)
Sans doute, dans l'histoire de l'architecture de conversion, ce pourrait être le rôle de la pratique contextuelle de tenter une conciliation en une seule oeuvre des métamorphoses de l'usage et de celles de l'architecture retrouvant là les traces déjà évoquées des démarches humanistes, maniéristes, et baroques (Eglise St Yves de Borromini, retravail du Palais Pitti de Brunelleschi par Ammannati etc...).
Ces projets sont conçus par leurs auteurs comme des laboratoires de projétation urbaine, comme des occasions pour communiquer une démarche plus générale.
En cela ces pratiques rejoignent, en fait, celles de Brunelleschi, d'Alberti (et peut-être rejoindront-elles celles de Borromini) dont Tafuri rend compte :

1. Tafuri, M., Théories et Histoire de l'architecture, p. 183.

"Entre le moment où Brunelleschi institutionnalise un code linguistique, et un système symbolique, fondés sur la comparaison supra-historique avec un grand exemple de l'Antiquité, et celui où Alberti, ne se contentant plus d'un historicisme mythique, explore rationnellement la structure de ce code dans ses valeurs syntaxiques et emblématiques, toute cette période voit flamber la première grande tentative, dans l'histoire moderne, d'actualisation des valeurs historiques"[1] Tafuri compare alors les deux démarches où nous retrouvons la plupart des thèmes développés par les projets et les recherches d'aujourd'hui.
"Pour Brunelleschi, dit-il, la structuration des organismes architecturaux est sciemment liée au thème de l'espace urbain"[2] C'est le thème des analyses typo-morphologiques urbaines actuelles comme des "Trois manières de concevoir l'espace urbain" de Léon Krier. "Une des plus grandes leçons de l'Humanisme de Brunelleschi est sa façon nouvelle de considérer la ville préexistante comme une structure abile et disponible, prête à changer de signification globale, une fois altéré l'équilibre de la "narration continue" romano-gothique, par l'introduction *d'objets* architecturaux compacts".[3]
C'est le thème de l'intégration de l'esthétique moderniste dans la ville existante.
Alberti cependant "veut faire toucher du doigt la victoire de l'unité idéale du langage classique, il ménage donc une place aux éléments gothiques préexistants(...)pour représenter et perpétuer la victoire héroïque de la raison humaniste sur les "barbaries" médiévales ou médiévalisantes. ... son jeu est extrêmement dangereux puisqu'il découvre par lui la séduction qu'exerce par contagion le pluralisme linguistique".(4)
C'est le thème de la citation et aussi du dépassement de l'électisme par le langage unitaire classique retrouvé. (Thème du Concours Roma Interrota, projet de Léon Krier principalement).

Ce thème est perçu comme une caractéristique majeure du travail de projétation des "nouveaux rationalistes". A. Vidler, présentant ce travail comme l'élaboration d'une troisième typologie considère que celle-ci "refuse tout électisme et filtre résolument ses "citations" à travers la lentille d'une esthétique moderniste".[5] Et Delevoy ajoute : "L'articulation polémique de la citation est susceptible d'intensifier la dimension critique de l'ouvrage... (...)

1. Tafuri, M., op.cit. pp. 26-27.

2. op.cit, p. 28.

3. id.

4. Op.cit. p. 30.

5. Vidler A., Architecture rationnelle, p. 27.

L'usage de la citation suppose qu'elle soit fortement maîtrisée; non point dans un cadre d'un électisme (aussi raffiné soit-il), mais dans celui d'une recherche susceptible de donner la parole à des codes différents pour attribuer à une pratique soudain insolite sa légitimité historique".(1) Demandons-nous alors si ce n'est pas l'exemple de Borromini qui marquerait pour nous, l'ultime étape d'une articulation polémique de la citation. Cette étape amènerait sans doute le dépassement de la préoccupation contextuelle, consécutivement à la résolution des principaux problèmes de composition urbaine (on ne réalise plus les grandes percées dans la Rome Baroque du Bernin, on se borne à embellir des espaces déjà constitués). Borromini intéresse donc déjà moins la pratique contextuelle que celle qui se situerait au-delà. Pour lui, l'architecture ne devrait plus "adhérer passivement à un programme imposé par l'extérieur." (Elle devrait) "trouver ses propres raisons dans la représentation de ses propres programmes".(2)

Ce parti-pris d'une logique intrinsèque de la forme est déjà éloigné des projets de "morceaux urbains" que nous pouvons remarquer aujourd'hui et qui se caractérisent en général par une définition d'un programme de relation du bâtiment avec la ville (clôture d'espace urbain, profil à usage extérieur tels que colonnades, passages etc...).
Cependant, comme ils se caractérisent aussi par une recomposition de formes existantes ou déjà historicisées, ils proposent,eux aussi, une expérimentation d'architecture critique.
Nous reviendrons, à propos des principes possibles de conception des métamorphoses architecturales sur les différents modes de cette expérimentation que Tafuri a recensés à travers l'histoire de l'architecture. Dans le domaine particulier des projets de conversion, la pratique contextuelle telle que nous la définissons les regroupe à peu près, puisqu'elle est la seule qui poursuive comme finalité une création esthétique unitaire.
(En effet, les "gardiens du patrimoine" hésitent devant leur propre possibilité de créer, et les "bris-colleurs" n'intègrent pas à priori, une esthétique unitaire dans la finalité du projet).

1. Delevoy R., Architecture rationnelle p. 10.

2. Tafuri M., Théories et histoire de l'architecture p. 34.

Précisons que les préoccupations urbanicistes et historicistes ne sont pas toujours présentes avec la même intensité dans tous les projets, mais ceux-ci rendent toujours compte d'une confrontation entre l'unité de la ville (préoccupation urbaniciste) et celle de l'objet architectural (préoccupation historiciste).

De nombreux projets réinventent des traces historiques, décalent des géométries pour expérimenter l'ambiguité d'espacesrésultants. Il s'agit souvent de jeux d'école.
Les ruines ou citations archéologiques constituent rarement des espaces mais sont le point de départ d'une composition qui recherche, par ce moyen, mémoire et opacité.
Remarquable aussi par l'utilisation d'un léger décalage, le projet de Giorgio Grassi pour la transformation du Castello Visconteo en nouveau palais de la commune, à Abbiategrasso, près de Milan ne pourrait être assimilé à un jeu d'école. Ce projet nous introduit dans un discours qui n'a rien de gratuit. En décalant légèrement l'architecture gothique du cloître existant et le portique moderne, il réalise une interpénètration qui, d'une face à l'autre, nous fait assister à la métamorphose de l'édifice gothique en édifice moderne.
G. Grassi prend position par rapport au thème de la restauration : "L'opération de restauration, dit-il, ne consiste pas seulement en une reprise de l'état initial primitif. Il y a aussi la volonté première de déterminer la reconstruction à travers une étude érudite, l'histoire de l'édifice et ses vicissitudes. L'essentiel, c'est de mettre au clair le fait qu'il n'existe pas de critère absolu pour établir un mode d'intervention sur un édifice antique; la restauration comporte toujours consciemment ou inconsciemment le choix d'un caractère architectonique".(1)
D'emblée, Giorgio Grassi situe toute restauration comme réinterprètation de l'oeuvre à partir d'une "imprégnation" et valorise le choix architectural contenu dans cette nouvelle intervention. Son avis apporte une réponse à certains gardiens du patrimoine qui admettent qu'il ne peut y avoir de technique neutre et qui recherchent une lecture transparente de la durée en affirmant la différence entre parties restaurées.

1. Voir: Il progetto di intervento sul Castello di Abbiategrasso e la questione del restauro, G. Grassi, in: L'intervento publico nei centri storici, pp.57-66.

Le risque de création pris dans son projet serait-il cependant admis par des architectes des monuments historiques ?

Dans le projet de J. Stirling pour l'université de Saint-Andrews, en Ecosse -aussi bien que dans celui de Pilgrimstein- apparaît la recherche d'une composition d'un espace extérieur dont la géométrie réuni deux vocabulaires contrastés : la maçonnerie opaque de l'architecture du passé, la transparence de l'architecture moderne.
C'est par la composition en une forme unitaire qu'il y a dans ces projets réactualisation des signes anciens.
Certains projets tentent de réaliser cette unité de composition de deux vocabulaires dans la définition d'un profil ou d'un ordonnancement urbain tels le projet du marché St-Germain et ses variantes ou l'école de Musique d'Angoulême d'ACT Architecture; l'histoire de la polémique du Marché St-Germain illustre aussi les difficultés à faire admettre la composition d'un vocabulaire ancien et d'un vocabulaire contemporain.

La réinterprétation de l'objet figure toujours dans les projets de la pratique contextuelle. Elle reste, y compris dans les opérations des nouveaux promoteurs, l'illustration d'un projet urbain.
C'est le cas du projet de l'usine Le Blan par Robert et Reichen. Il y a dans ce cas, complémentarité des deux pratiques. La pratique contextuelle apportant le supplément de valeur recherchée par le promoteur, tandis que l'opération immobilière offre une occasion d'expérimentation.
La réinterprétation peut aussi amener à conserver l'aspect extérieur de l'édifice et ses espaces principaux. Les "évènements architectoniques qui forcent cette réalité" se concentrent alors à l'intérieur pour justifier la valeur monumentale de l'édifice.
La restauration du Castello di Montebello à Bellinzona par Mario Campi, propose une réinterprétation brutaliste de l'architecture médiévale en introduisant béton et acier laqué dans une forteresse de pierre.
Le projet de la Halle de Sancerre de Christian et Marina Devillers, ou celui de la Halle de Blois d'ACT architecture sont également représentatifs d'un principe de valorisation monumentale.

Dans l'un et l'autre cas,la réunion du nouvel usage et de l'ancien espace nous oriente vers une nouvelle symbolique du lieu. Celle de l'escalier de la connaissance, évoquant "le philosophe" de Rembrandt,situé au centre du village de Sancerre, celle des origines du théâtre élizabéthain dans la relation établie entre lieu du marché et lieu du théâtre dans la Halle de Blois.

La recherche d'un symbolisme particulier au projet de réutilisation est un point commun à de nombreux exemples illustrant la pratique contextuelle.
Le travail d'Aldo Rossi est particulièrement significatif à cet égard. La petite fontaine triangulaire de la cour de l'école de Broni nous interpelle sans relâche. La notion d'ouverture symbolique prend son sens dans la sobriété de ces quelques signes.
On y voit l'école comme lieu de reproduction d'un savoir, le savoir comme domination virile etc...
rien ici ne pourrait être laissé au hasard du collage.
Enfin dans son projet pour l'Hôtel de Ville de Trieste,Aldo Rossi réalise,non pas une réutilisation,mais la métamorphose complète d'un type en proposant celui de la prison de la fin du 18ème siècle;
il expérimente en projet un recyclage, indépendamment de l'opportunité que proposerait la ville.
Pour lui, la recherche d'une valeur symbolique ne peut rien laisser au hasard.
Une telle exigence de rationalité est-elle compatible avec un projet de recyclage global de la ville, où tout ne pourrait être réduit avec une égale précision ?
Nous reviendrons sur cette question.

Les expériences globales sur la ville où la pratique contextuelle pourrait prendre sa véritable dimension sont rares aujourd'hui :
En France, Rochefort, mais aussi le quartier du Panier à Marseille (ou encore des démarches de projet sur diverses villes et villages telles qu'opérations-villages, schémas de secteurs, plans de références, restructuration d'ilôts), en Belgique les projets de l'A.R.A.U. et de l'Ecole d'Architecture de la Cambre, en Italie,Pavie et surtout Bologne. Cette dernière expérience reste, par la globalité de la stratégie mise en oeuvre, la plus significative pour l'illustration de notre propos.
Nous la résumons en mettant en évidence ce qui la caractérise principalement.

Les finalités poursuivies par l'équipe municipale de Bologne étaient de limiter l'expansion territoriale de la ville (donc en définir les contours, l'unité) en revitalisant le centre dégradé et en y maintenant les populations défavorisées, ainsi que l'université.
La finalité sociale est donc rigoureusement inverse de celle de nombreuses municipalités qui ont permis la spéculation dans leur centre-ville, ce qui a expulsé les populations défavorisées et les universités vers les zones périphériques. Cette finalité sociale se complétait d'une finalité financière : ne pas gaspiller l'investissement public même s'il était ancien, donc remettre en valeur le bien public que représentait le centre, contrecarrer la spéculation foncière privée.
Les moyens utilisés sont de plusieurs natures :

- Moyens juridiques et financiers impliquant les propriétaires,
- Moyens politiques caractérisés par une implication réelle de la population (représentée par des comités de quartier du début à la fin des opérations) et par le fait que plusieurs responsables politiques soient architectes (Cervellati, De Angelis, Scamavini),
- Moyens techniques et méthodologiques enfin, adaptés à l'ampleur du projet.

Sa mise en oeuvre passe par le choix d'un découpage en unités administratives complexes et pluri-fonctionnelles et par une analyse typologique du tissu.
Celle-ci s'est effectuée selon deux catégories principales auxquelles étaient à priori attribuées un type d'utilisation : les ouvrages marquants tels que palais, couvents, églises étaient affectés aux usages publics tandis que le tissu conjonctif était affecté aux usages privés, aux logements, aux ateliers, aux bureaux. Pas de remise en cause d'une hiérarchie déjà lisible ni de tracés ou d'embellissement contemporains.
L'élaboration du projet global sur la ville comporte plusieurs types d'interventions : reconstitutions d'ilôts par des constructions neuves, réhabilitations, restaurations, conversions.
La critique habituellement faite du point de vue architectural est que ces opérations n'ont pas donné lieu à de véritables créations. On voit dans ce fait la conséquence d'une instrumentalisation, pour le projet, de l'analyse typologique (dont le but devrait rester celui d'une information en vue du projet) et d'une confusion entre type et modèle (se reporter aux définitions de Quatremère de Quincy) qui amène à adopter les types repérés comme modèles de projets.

Cependant, à propos des conversions, l'effort méthodologique dont a fait preuve l'équipe de Bologne vaut d'être souligné :
analyse de l'environnement historique et urbain du bâtiment, analyse historico-structurale de l'environnement immédiat, analyse du composant architectonique, analyse typologique de la structure statique et repérage des "erreurs historiques (ici apparaît un choix idéologique en vue du projet, l'histoire commet-elle des erreurs ? , il s'agit plutôt des erreurs commises, par rapport à la structure générale de l'édifice, par les architectes qui sont déjà intervenus sur les bâtiments).
Puis, hypothèse de réutilisation : si ce travail, aboutissant à une proposition d'usage, ne donne pas lieu à une invention d'usage à priori, l'intervention des comités de quartier permet d'apporter de nombreuses variations dans la typologie des programmes. Les programmes de centres civiques de Bologne en offrent un exemple.
Le choix de réutilisation est fait à partir du travail de la commission de quartier en fonction du bâtiment (typologie fonctionnelle) et des usages du quartier. On passe par une confrontation du bâtiment à plusieurs usages, on analyse les compatibilités et incompatibilités entre bâtiment et usage.
Pour donner autant de flexibilité que possible à la typologie fonctionnelle du bâtiment, celui-ci est considéré comme un agrégat de noyaux fonctionnels indépendants qui entretiennent des relations distributives.
Les exemples d'école implantées dans des bâtiments agricoles illustrent assez bien l'intérêt de cette méthode. La qualité architecturale propre au bâtiment permet une réinterprètation intéressante.
Nous pouvons voir là comment certaines architectures par leur consistance morphologique se prêtent mieux que d'autres à une réinterprétation créative.
Le plus souvent, cependant, le choix du nouvel usage est guidé par le concept d'analogie, en plus de celui de typologie fonctionnelle.
On évite une incongruité entre l'ancien et le nouvel usage. Nous avons déjà remarqué ces deux approches de la transformation d'usages, à propos du débat sur le recyclage chez les gardiens du patrimoine. L'analogie est un principe très ouvert.
Elle peut être fondée sur une certaine hiérarchie des usages (transformation de l'édifice actuel en édifice culturel), sur une fonction sociale de

l'usage (bâtiments conventuels en écoles) ou sur un contenu symbolique (Salines-de-Chaux en Fondation pour la Recherche sur le Futur).
Par l'analogie, on cherche à donner une signification à la conversion. Tous les édifices ayant déjà acquis une forte image se prêtent donc très bien à cette démarche (c'est le cas des églises).
Mais on peut voir aussi, dans la recherche d'une contradiction intentionnelle, une démarche proche de la démarche analogique et utilisant encore plus qu'elle la possibilité de rendre signifiante la conversion du bâtiment (exemple d'église transformée en musée de l'Athéisme en URSS).
Les analyses fondées sur la typologie fonctionnelle et sur l'analogie sont en fait des démarches instrumentales contenant le principe du projet.
L'une recherche une différence fonctionnelle minimum (correspondance entre espaces disponibles et besoins d'espaces liés à l'activité nouvelle), l'autre recherche une différence d'image minimum.
Nous pouvons nous demander si cette recherche de différences minimum contient une réticence sur le principe de recyclage ou révèle une sagesse économique et politique.

Dans le cas de Bologne, la démarche contextuelle n'a pas donné lieu à de véritables créations architecturales.
Peut-être était-il trop tôt ?
Les nombreux architectes qui peuvent être aujourd'hui rassemblés sous l'étiquette "contextuels" élaborent une démarche de création architecturale à partir d'une problématique semblable, souvent sans parvenir à sa concrétisation au-delà du projet ou du discours.
Ce discours contextuel, comment, au-delà de l'exposé des problématiques, le situer idéologiquement ?
Ses sources sont nombreuses et assez largement réparties entre historiens, enseignants, architectes.
Le recueil publié par A.A.M.[1] rassemble plusieurs textes de "nouveaux rationalistes" qui permettent de voir sur quelle conscience historique se fonde la légitimité de cette pratique.
Leurs thèses se situent par rapport au mouvement moderne, elles en prennent le contrepied tout en restant attachées au principe de rationalité.

1. Architecture rationnelle, la reconstruction de la ville européenne, Bruxelles 1978, éditions A.A.M.

Ainsi, au discours de Le Corbusier qui tenait par-dessus tout à être de son époque :

"Des mots, on fait des choses à sens et à forme arbitrairement fixés et immobilisés, un glossaire de termes en appelant aux notions les plus permanentes mais que l'on fige en des attitudes immuables : toit, village, clocher, maison, etc... pierre, bois et terre; mains, coeur et âme; patrie, foyer. Moyennant quoi le monde moderne ne passera pas"(1), peut-on opposer le discours sur la permanence des formes repris aujourd'hui par la nouvelle démarche rationaliste :

"Par delà la ville technocratique, par delà la ville déculturalisée, par delà les cauchemars architecturaux, les nouveaux rationalistes tentent de retrouver les types fondamentaux de l'habitat : la rue, l'arcade, la place, la cour, le quartier, la colonnade, l'avenue, le boulevard; le centre, le noyau, la couronne, le rayon, le noeud... Pour que la ville puisse à nouveau être marchée... la porte, la fenêtre, le châssis, le chambranle, la moulure, le mur, la colonne, la charpente, la corniche, le toit : le toit accessible à nouveau à mon regard-de-sol, à la contre-plongée de ma visée.

"Serait-ce donc cela, l'avenir à reculons ? Il faut l'espérer. Et oser le penser. Pour reculer seulement le spectre de l'apocalypse. Freiner le déséquilibre écologique. Et l'idéal progressiste ? Un mythe".(2)

Ce texte de Robert Delevoy met bien en évidence certaines des questions théoriques soulevées par la métamorphose architecturale : le rapport au passé, la permanence ou la mutation des formes symboliques.

En souhaitant le rétablissement d'une continuité interrompue il pose le problème de la permanence et du classicisme dans un retravail global de la ville utilisant les éléments qu'elle contient, de la place à la moulure. Il revèle bien comment s'est opérée, sur les thèmes idéologiques, le renversement de la conscience historique d'avant-garde : "l'avenir à reculons", c'est le contraire du paquebot lâchant ses amarres vers le futur, c'est le poids du passé assimilé par la conscience et c'est l'ignorance acceptée de ce que sera demain.

Cette volte-face est justifiée par la peur : "spectre de l'apocalypse", "déséquilibre écologique"

1. Le Corbusier, Manière de penser l'urbanisme p. 18.

2. Delevoy R, Architecture Rationnelle p. 11.

certaines sont

Antony Vilder note également la nouvelle rupture historique qui, selon lui, doit donner lieu à l'apparition d'une "troisième typologie" devant opérer la rupture du couple forme-fonction.
Cela revient à dire, que, d'une part, le travail en cours aboutit à un dépassement des typologies précédentes et qu'il a donc saisi l'histoire des formes architecturales comme une métamorphose des types et que, d'autre part, il a mis en évidence une contradiction entre la forme et la fonction qui permet à chacune de suivre son histoire autonome mais qui les met aussi en mesure d'instaurer une relation dialectique.
Il note alors le déplacement du concept de nature dû à cette évolution. "Dans les deux premières typologies, l'architecture, création de l'homme, était comparée et légitimée par une autre "nature" extérieure à l'architecture. Dans la troisième typologie, par contre, (...) on ne discerne aucune tentative de validation de ce genre (...) Il est évident que la nature à laquelle ces conceptions récentes (...) se réfèrent, n'est rien de plus et rien de moins que la nature de la cité même (1).
Nous retrouvons bien là le thème de l'involution en une mère-nature dont notre projection assure la métamorphose. La ville est redevenue "mère" et "enceinte" comme pour les artistes de la Renaissance, réceptacle de l'imaginaire.
Pour Delevoy, c'est dans une pensée simultanément "mémoriale et anticipatrice" que se fonde une démarche "qui tend à situer l'opération architecturale dans l'épaisseur culturelle (dont elle n'aurait jamais dû s'évader), dans la dynamique de l'imaginaire (dont la mécanique fonctionaliste l'a frustrée)...dans une économie susceptible de lui apporter la dimension refoulée par l'économie capitaliste, celle qui repose (...) sur l'économie libidinale"(2). C'est en ces termes qu'il pose le problème du rapport entre culture et nature, entre raison et imaginaire. Et la cité apparaît alors comme le lieu de ce rapport. Elle n'est invoquée comme nature que dans la mesure où elle passe par la médiation de l'imaginaire, où elle se donne comme notre nature. Pour Delevoy, la nature retrouvée est celle de notre économie libidinale. C'est pour elle, que cette idéologie s'inscrit profondément dans le mouvement d'aujourd'hui marquée par les idéologies de la nature.

1. Vidler A., in Architecture rationnelle p.26

2. Delevoy R.L., in : " " p.9.

Mais pourquoi désigner cette tendance comme "nouveau rationalisme" alors qu'il y apparaît bien autre chose qu'une filiation avec les rationalistes du 19ème siècle et Durand en particulier ? Paradoxalement, la réinstauration de l'imaginaire passe par un retour à la raison et à l'épaisseur culturelle.
Faut-il considérer que si nous voyons dans le fonctionnalisme une rationalité fondée sur une poétique du futur, la réinstauration de l'imaginaire passe par une nouvelle rationalité ?
Ce qui se retrouve fondamentalement dans cette pensée ne serait donc pas le rejet du mythe progressiste mais plutôt le retour au mythe humaniste de la Renaissance dans un équilibre retrouvé entre raison et imagination. La transgresion du mythe du progrès technique passe donc par le progrès épistémologique.

Dans quel système de valeur s'inscrit donc cette idéologie par rapport aux autres ?
Idéologie de continuité d'équilibre, elle se veut clairvoyante, à l'avant-garde. De fait, son approche rationaliste de l'histoire la rend fondamentalement diachronique. A ce titre,elle trouve, comme la plupart des réflexions actuelles, ses arguments dans un marxisme réadapté.
Elle ne se risque pas dans la pure utopie de la valeur d'usageetla raison n'y semble pas invoquée pour qu'on se soumette au totalitarisme des signes mais pour le transgresser.
Son lieu se situerait-il donc en équilibre sur cette barre inconfortable entre les valeurs,d'où l'on veille à leur dialectique ?

3. Clivages et création architecturale

3.1. Les clivages.

Nous venons de mettre en évidence les principales idéologies que nous fit apparaître l'étude des exemples collectés. Sans doute est-il possible d'introduire encore d'autres catégories plus fines qui montreraient comment la conscience de chaque groupe d'individus est déterminée par son existence et sa situation.
Ainsi nous pourrions encore examiner l'opinion de certaines associations, de groupes d'élus, de personnels administratifs etc...
Nous avons simplement présenté les pratiques les plus évidentes aujourd'hui que de multiples idéologies contribuent à produire. Entre ces idéologies apparaissent des oppositions.
Elles participent d'ailleurs du principe générateur des idéologies comme le constate Fernand Dumont : "Dans tous les cas, le discours idéologique s'oppose à un autre discours qu'il empêche de se constituer selon les prétentions d'un consensus universel"(1).
Chaque groupe légitime a ses finalités contradictoires avec les autres groupes. Ce qu'il nous faut découvrir, c'est comment une réalité émerge de cette concurrence. Cette réalité sera celle du processus historique en cours. On peut espérer que sur cette réalité se constitue une autre idéologie recherchant elle aussi un consensus en se situant en dehors des idéologies existantes.
Chaque idéologie suit son propre cheminement historique, et se situe par rapport à une histoire plus générale. Dans la relation qui s'instaure entre pratique et discours, chaque idéologie se situe aujourd'hui dans un moment donné.
Ainsi la pratique précède le discours chez les "nouveaux promoteurs", elle le suit chez les "contextuels", elle se maintient au discours antérieur chez les "gardiens du patrimoine", elle ignore le discours chez les "bricoleurs", elle le suit chez les "briscolleurs".
L'attitude des différents groupes par rapport à l'histoire en cours est donc soit anachronique quand le discours retarde sur la pratique, synchronique quand la pratique suit l'instant présent, diachronique quand le discours tente d'intégrer l'histoire en cours et précède la pratique.

(1) Dumont F., Les Idéologies, p.129.

A cette division selon l'histoire, s'ajoute une division selon les systèmes de valeur. Valorisation d'usage contre valorisation d'échange et d'échange/signe, valorisation de l'échange symbolique contre les valorisations totalitaires, du signe ou de l'échange économique, refus de toute valorisation ou alors recherche d'un équilibre entre tous les systèmes de valeurs. Rarement dans une pratique tous les systèmes de valeur sont éliminés au profit d'un seul.
On observe plus souvent l'établissement d'une hiérarchie entre les valeurs d'une orientation de l'idéologie. Les faits constitutifs du phénomène sont également classés par les diverses idéologies dans un ordre d'importance relative, selon chaque groupe (certains privilégient l'architecture alors que d'autres privilégient le contexte etc...).
Enfin quelques mots ont un rôle particulier dans la justification de chaque pratique.
C'est le cas, nous l'avons vu de patrimoine, respect, légitimité, authenticité pour les gardiens du patrimoine.
Pour simplifier les oppositions de valeurs, nous pouvons admettre qu'un plan de clivage sépare les idéologies selon leur position par rapport à l'idéologie dominante.
D'une part les "institutionnels", d'autre part les "insurrectionnels".
L'accord ou l'opposition à cette idéologie que nous considérons dominée par les valeurs d'échange et d'échange/signe, peut être explicite ou implicite.
Les "bricoleurs" et les "intégristes" sont en fait en opposition implicite, tandis que les "utopistes révolutionnaires" sont en opposition explicite.
Les "gardiens du patrimoine" et les "nouveaux promoteurs" sont "institutionnels".
Les "nouveaux promoteurs" garantissent l'efficacité de leur action par un parfait accord avec le système.
L'accord des "gardiens du patrimoine" est limité parce qu'ils privilégient l'oeuvre.
Cependant sont-ils à ce titre proches des "utopistes révolutionnaires", de certains "contextuels", ou des "bris-colleurs", qui cheminent également dans les marges de l'échange symbolique ?
Non, ce qui les sépare, c'est l'écart existant entre conservation des oeuvres et création d'oeuvres nouvelles. C'est aussi la finalité attribuée à la poétique par chacune des idéologies.

On pourrait parler d'antinomie lorsque deux groupes s'opposent à la fois par leur attitude par rapport à l'histoire et par rapport à l'idéologie dominante.
Il y avait antinomie entre les "intégristes" et les "contextuels", entre "gardiens du patrimoine" et "utopistes révolutionnaires".
Entre les différentes catégories "institutionnelles" existe une aire de médiation qui crée le lien entre les groupes anachroniques, synchroniques et diachroniques. Cette aire est plus ou moins bien occupée par les idéologies des administrations. Elle est le lieu de convergence entre les 3 groupes dominant les pratiques de reconversion : les "gardiens du patrimoine", les "nouveaux promoteurs" et les "contextuels"

3.2. Géographie du phénomène.

Les conditions structurelles et superstructurelles orientent dans chaque pays le processus d'évolution propre à l'histoire de l'architecture et de l'urbanisme. Il en résulte une tendance dominante attirant à elle les autres et polarisant l'ensemble du phénomène.

France.

Le phénomène peu abondant existe historiquement comme processus naturel sur des bâtiments considérés comme mineurs (habitations, commerces, échoppes, ateliers)

L'évènement historique majeur, la révolution française de 1789, crée "un phénomène de reconversion" sur certains types de bâtiments : ensembles de bâtiments religieux, et demeures aristocratiques.

Très récemment, dispersé sur l'ensemble du territoire, apparaissent un certain nombre de réalisations, souvent encore projets. Pour beaucoup, ils sont directement issus "des actions" des contrats ville-moyenne.

Plusieurs facteurs sont favorables à la "conversion" :

- un mouvement de reflux

La reconnaissance de l'échec de la politique des villes nouvelles, et des grands ensembles, milite en faveur d'opérations de petites dimensions, et d'opérations intégrées au tissu urbain existant.

Les pré-études d'urbanisme, type contrat ville-moyenne, plan de référence, schéma de secteur, ont permis de prendre du recul vis-à-vis de la gestion du patrimoine urbain et d'envisager des actions type ré-utilisation.

Il existe de la part des responsables des administrations centrales, une volonté de rationaliser des choix dans des situations d'urgence.

La Caisse Nationale des Monuments Historiques est à la recherche de sa politique. De nouveaux courants, favorables à la"ré-utilisation" des monuments historiques, se manifestent.

La notion restrictive de patrimoine est un facteur défavorable.

La tendance dominante est celle des "gardiens du patrimoine", tendance que les idéologies administratives font évoluer vers les "contextuels".

Suisse.

La situation est très semblable à celle de la France, aussi bien du point de vue quantitatif (densité,...) que du point de vue institutionnel (notion de patrimoine, présence d'une administration type Monuments Historiques...)

Néanmoins, on peut relever quelques points particuliers:

- la politique de l'Instruction Publique de la ville de Genève :
  Cette administration recense systématiquement les bâtiments vacants et gère l'ensemble de son patrimoine en opérant des ventilations et des transferts des populations scolaires.

- situation préoccupante de certaines villes (ex : La Chaux-de-Fonds)

Cette ville possède un très grand nombre de bâtiments vacants, conséquence du déclin économique.

Grande-Bretagne.

Le phénomène , peu abondant, est dispersé sur l'ensemble du territoire. On ne peut saisir actuellement l'existence d'un "phénomène en soi", mais simplement un ensemble de cas isolés.

Seule, Londres - la capitale - présente une concentration d'expériences récentes, certaines présentant des caractères communs :

- proximité d'implantation

- identité des nouveaux programmes.

Le climat idéologique est favorable.
Il existe, comme en Europe et aux U.S.A, un mouvement de prise de conscience générale (concernant l'appauvrissement des ressources naturelles et culturelles) militant pour la conservation de l'environnement existant.

La notion de patrimoine ne recouvre pas l'ensemble du bâti, mais seulement les bâtiments majeurs (églises, châteaux...)
Cette distinction est toutefois moins forte qu'en France; par exemple la propension à inclure dans le "patrimoine" des bâtiments industriels du 19ème siècle est beaucoup plus forte en Grande-Bretagne; ces bâtiments étant toutefois situés au plus bas de la hiérarchie sur les listes - listed grade n° X -

D'un point de vue institutionnel il existe plusieurs facteurs favorables :

- une décentralisation régionale effective
- une vie associative traditionnelle et active
- un début de politique d'incitation par le biais des "housing associations", associations à but non lucratif, permettant à des personnes privées de se grouper pour se loger, et de bénéficier d'emprunts à des taux aussi avantageux que des organisations officielles ayant la mission de construire des logements.

D'autre part il existe une pratique traditionnelle de financement de "projet" par recours à une collecte de fonds privés auprès du public.
Cette pratique, très répandue, permet de faire aboutir un grand nombre d'initiatives privées.

Enfin, il existe un patrimoine très important de bâtiments industriels du 18ème siècle et 19ème siècle (entrepôts, malteries, brasseries, moulins, greniers à grains, etc...) les activités qu'ils abritaient sont aujourd'hui en déclin. Ils présentent donc une potentialité de vacance.

Cependant l'obligation de déposer une demande de "permis de changement d'usage", préalablement au dépôt de permis de construire, n'est peut-être pas une formalité administrative incitatrice.

La tendance dominante est médiane entre celle des "nouveaux promoteurs" (opérations de type StCatherine's Docks) et celle des "gardiens du patrimoine" (opérations de type Trinity Church à Londres).

Italie

La conversion de bâtiments à de nouveaux usages y est caractérisée par une procédure largement répandue sur l'ensemble du territoire. La conversion de bâtiments existants à d'autres usages paraît bénéficier d'une continuité historique beaucoup plus grande que chez ses voisins européens. C'est, à la limite, un "phénomène naturel" qui ne présente pas un caractère de nouveauté.

Elle n'est pas une pratique qui se singularise en tant que telle à un moment historique donné. La conversion s'inscrit en effet dans le cadre plus général des politiques urbaines menées par les équipes municipales, et visant à fournir aux habitants les services qui ont été évalués comme manquant à la collectivité, soit au niveau du quartier, soit au niveau de la ville.
Dans ce cas, une nouvelle activité (scolaire, administrative, sociale, culturelle) est fréquemment investie dans un bâtiment existant disponible (par exemple, un bâtiment religieux).

Il semble que l'on puisse déceler comme facteurs explicatifs :

- la présence d'une masse très importante de bâtiments anciens, en particulier religieux, pour la plupart non isolés : ils font en général partie d'ensembles urbains denses et cohérents - même si parfois cette cohérence est davantage due à la soudure de bâtiments qui se sont amalgamés au cours des siècles, qu'à une unité historique -
  Ces ensembles (tous les "centri storici") constituent un patrimoine extrêmement riche quantitativement, et plus ancien que celui de la Grande-Bretagne ou de la France. Cette richesse et cette ancienneté le valorisent, donc lui assurent une certaine protection auprès du public, notamment à l'étranger.

- ce patrimoine a été relativement peu atteint par les effets du processus industrialisation/urbanisation caractérisant l'évolution des sociétés modernes européennes lors de la Révolution Industrielle, qui a commencé plus tard en Italie, et a été très localisée géographiquement.

- le fait que ce patrimoine a toujours été vécu quotidiennement par les habitants de ces villes : il fait partie de la sensibilité et de la culture dans toutes les classes sociales et n'est pas perçu comme l'apanage d'une élite.

La tendance dominante serait plus proche des "contextuels" que des "gardiens du patrimoine" sans qu'il y ait eu comme en France une rupture de principe avec le "bricolage" d'autrefois.

Etats-Unis.

Aux Etats-Unis, le phénomène de la ré-utilisation des bâtiments existants présente les caractères suivants :

Il est très largement répandu géographiquement sur l'ensemble du pays. On observe cependant une densité plus grande des conversions dans le Nord-Est des Etats-Unis, zone où l'on trouve une quantité très importante de bâtiments pré-industriels et industriels du siècle dernier et du début du siècle, devenus vacants par suite du déclin et ou de la transformation de certaines activités (textiles, métallurgiques, artisanales).

Ce phénomène concerne également un grand nombre de bâtiments d'utilisation collective affectés par la baisse du taux d'occupation de locaux devenus en surnombre par rapport aux besoins quantitatifs (bureaux, écoles, lieux de culte).

Enfin, on le retrouve aussi bien dans des petites villes que dans des collectivités très importantes.

Il est récent dans son ampleur et sa généralisation
S'il existe, comme dans beaucoup de pays, une habitude traditionnelle à changer l'utilisation de tel ou tel local en fonction de divers besoins particuliers - souvent de nature économique - les dimensions actuelles du processus sont significatives d'un changement qualitatif : il est devenu phénomène social au cours des années 70.

Plusieurs facteurs sont favorables à l'émergence de ce phénomène :

- Il coexiste avec un mouvement de prise de conscience générale concernant l'appauvrissement des ressources naturelles, puis culturelles (en tant que liées à l'histoire de la nation américaine)

En effet, ces dernières années, à l'occasion notamment de la préparation des manifestations du Bicentenaire, ont vu la formalisation :

- dans un objectif plus opérationnel que théorique - d'une réflexion sur le patrimoine
- avec d'une part, la définition de la notion de patrimoine
  . comme bien public, c'est-à-dire concernant et appartenant à l'ensemble de la population américaine
  . comme constitué de tout élément construit par l'homme et significatif de son implantation sur le sol américain

Ainsi, palissades de fermes, demeure coloniale, pierre tombale, moulin, station de pompage, filature,... sont considérés comme faisant partie de "l'héritage" américain, comme les témoins irremplaçables sur lesquels prend appui l'identité culturelle américaine.

- avec d'autre part, l'organisation d'une véritable croisade,
  (réminiscence de l'esprit de la "frontier" ?) associant tous les américains à la lutte contre la destruction de ce patrimoine très diversifié, et dont une partie a déjà rapidement disparu sous l'effet des pressions économiques, d'une urbanisation massive conduisant à la banalisation de l'environnement...

L'urgence du problème exigeait des solutions immédiates, parmi lesquelles l'affectation d'un usage aux bâtiments vacants paraissait être la plus efficace sur le plan de la préservation, et la plus justifiable vis-à-vis de la collectivité, parce qu'on les réinsérait ainsi dans la vie économique et sociale.

Cette lutte, dont les initiateurs institutionnels ont été à l'échelle du pays, des organismes fédéraux (notamment le National Trust for Historic Preservation) créé par la loi de 1966 dite "National Preservation Act" a bénéficié de l'effet multiplicateur des médias, en particulier la presse écrite (magazines, presses locales, publications...)

Elle a rencontré localement un terrain déjà favorable, et parfois déjà actif en ce domaine :

- parmi la population, surtout dans le cadre d'associations historico-culturelles...
- parmi les responsables locaux désireux de trouver une solution à la dévitalisation des centre-villes, et qui ont vu dans le ré-investissement des locaux vacants par des activités diverses (commerces, logements, activités socio-culturelles) le moyen de leur redonner vie.

Les pouvoirs publics ont créé des incitations aux conversions :

- création d'institutions fédérales ayant des possibilités financières importantes (réalisent des études, financent des programmes, organisent des campagnes publiques : National Trust for Historic Preservation, National Endowment for the Arts)
- incitations financières : prêts ou subventions dans le cadre de programmes fédéraux (Department of Agriculture, Department of Commerce, Department of Housing and Urban Development...) et au niveau local, prêts à des taux d'intérêt peu élevés, dégrèvements sur certains impôts (Tax Reform Act).

Enfin, et c'est un des points clés du phénomène de reconversion aux Etats-Unis, l'intervention du secteur privé joue un rôle très important dans l'extension matérielle de ce phénomène.

Trois points doivent être soulignés :

- les investisseurs privés ont été rapidement associés à ce mouvement (voir : mesures incitatives ci-dessus, en plus de la facilité d'interaction politico-économique entre secteur privé/secteur public) dans la mesure où, sans sa participation, il était inconcevable de matérialiser la plupart de ces projets. D'où la production, par les initiateurs institutionnels (fonctionnaires fédéraux, responsables et techniciens locaux) d'un discours fortement articulé sur une argumentation économique des avantages de la conversion de bâtiments existants par opposition à la construction neuve :
  - il est devenu plus coûteux de construire (du fait de l'augmentation du coût des matériaux utilisés dans les constructions modernes) que de ré-utiliser un bâtiment déjà construit.

. le prix des terrains libres augmente de plus en plus.

. la démolition de bâtiments existants grève lourdement le prix de la construction nouvelle, qui s'édifiera à sa place.

. la ré-utilisation d'une structure existante permet un gain de temps appréciable - donc, un gain financier - en moyenne, les travaux durent une année, et le bâtiment est souvent habitable avant la fin des travaux. Les travaux, ayant lieu pour une grande part à l'intérieur, ne sont pas retardés par les intempéries.

. le coût d'acquisition d'un bâtiment vacant existant est souvent relativement peu élevé.

. les bâtiments anciens présentent souvent des avantages concernant la consommation d'énergie (ventilation naturelle, bon éclairage naturel, conservation de la chaleur par l'épaisseur des murs) ce qui évite l'installation de systèmes compliqués et coûteux.

. la conservation/ré-utilisation des bâtiments existants permet d'obtenir des avantages financiers et fiscaux.

. la qualité des constructions anciennes permet d'offrir de meilleures prestations (les mêmes prestations grèveraient le coût d'une construction neuve)

. la demande vis-à-vis de l'ancien est de plus en plus forte : le marché potentiel s'accroît.

. l'installation d'une société dans un bâtiment ancien agit favorablement sur son image de marque, etc...

- Les promoteurs de telles opérations présentent aux Etats-Unis des caractéristiques spécifiques. Ce ne sont pas seulement des "rassembleurs de fonds", ce sont surtout des initiateurs d'idées qui, à la fois, imaginent, mettent au point un programme, et coordonnent activement tous les éléments (administratifs, techniques, financiers) concourant à sa réalisation.

- Les investisseurs privés sont de plus en plus nombreux à s'intéresser au secteur de la "ré-utilisation" dans la mesure où il s'est effectivement démontré qu'il était générateur de plus-values, et que le marché était largement ouvert :

  . dans le domaine de l'introduction d'activités à caractère commercial (ex. Faneuil Market Hall, à Boston, Ghirardellis'Square, ou the Cannery à San Francisco, Olla Podrida à Dallas, etc...)

  . dans le domaine du logement non ou peu aidé. (ex : The Tannery Apartments à Peabody, Mass.)

Ainsi, une étude américaine indique que le marché de la ré-utilisation devait atteindre en 1975 une somme d'environ 10 milliard de dollars.

De toute évidence, c'est la tendance type "nouveaux promoteurs" qui domine l'ensemble du phénomène aux Etats-Unis.

Union Soviétique.

La Révolution d'octobre a créé les conditions historiques pour une généralisation de la réutilisation.

Le choix de relation entre les nouveaux usages et les anciens bâtiments portait une signification particulière :

- clubs ouvriers dans les résidences aristocratiques, église transformée en piscine à Leningrad, Cathédrale St Isaac également de Leningrad transformée en musée de l'athéisme, etc...

Aujourd'hui la production architecturale est encore marquée par un phénomène d'expansion économique et la domination de la quantité sur la qualité.
De l'avis des architectes, seuls garants de la qualité des projets, la gratuité du logement a servi d'alibi à la médiocrité des constructions neuves.
On décèle une attitude de non-satisfaction vis-à-vis des nouveaux quartiers
Le processus de réponse à la demande est cependant lourd et lent, les conséquences de l'évolution des mentalités sur l'espace risquent donc de ne pas apparaître immédiatement.

Les architectes soviétiques sont encore très attachés à la charte d'Athènes et au fonctionnalisme, et comptent d'avantage sur une évolution de la doctrine que sur sa remise en cause.

La politique de conservation a évolué en URSS comme en France :

- extension de la notion de patrimoine du monument

- témoignage historique d'un style pur au quartier, à la ville entière aux architectures vernaculaires en bois

- intégrations également, au delà de la période limite de Pierre-le-Grand, d'architectures du 19ème et du 20ème siècle.

Comme en France, il y a une tendance "intégriste" parmi des architectes éminents, alors que le gouvernement admet l'évolution de la notion de patrimoine. Lorsque l'on réutilise un bâtiment, on est aujourd'hui encore attentif à la signification, contenue dans les changements d'usages (ex. d'usines comme symboles de la révolution technique, transformées en maisons de la culture).

Parmi les jeunes architectes existe une tendance contextuelle favorable à une prise en compte de l'identité urbaine, et à une intégration d'architectures nouvelles dans des architectures anciennes, à un travail "d'innovation sociale" comparable à celui de Bologne.
La diversité des situations est grande sur l'étendue du territoire soviétique. Dans une ville comme Boukhara par exemple, les formes de l'architecture islamique (Medressehs, mosquées, bazars) intègrent naturellement l'évolution des usages (bibliothèques, ateliers etc...).

Cependant, la tendance dominante est bien celle des "gardiens du patrimoine" avec une importante influence intégriste.

3.3 Crypto-architecture ou création architecturale.

Quelle histoire de l'architecture en train de s'élaborer nous révèle cette description ?
Quelles réponses émergeront des contradictions idéologiques dont l'environnement est l'enjeu ?
L'ébranlement des formes admises par le mouvement moderne a permis la multiplication des codes.
Chaque groupe revendique une vérité mais est profondément insatisfait, hésitant, instable sur ses propres positions et s'y raccroche désespérément.
L'idéologie du besoin, l'éthique moderniste, créaient les conditions d'un consensus.
Aujourd'hui le consensus semble inaccessible.
Pour certains la recherche du consensus ne peut passer que par le retour à quelques valeurs permanentes, quelques lois éternelles favorisant un nouvel enracinement. Mais sont-elles déjà les mêmes pour tous ceux qui en sont convaincus ? Entre certains intégristes et certains contextuels quelles divergences de conception se dissimulent derrière l'idée d'une permanence de formes ? Ce qui est permanent, est-ce le mouvement des choses ou leur fixité ?
Cet inconfort moral est ressenti par tous. Il incite chaque groupe à démontrer la légitimité de ses finalités. La légitimité est par excellence la notion-alibi, la garantie du discours. A défaut de légitimité historique ou esthétique, on recherche à l'occasion de certains projets une légitimité politique en simulant l'implication de la population.
C'est une notion qui protège le groupe, l'idée, l'action. Son emploi par les "gardiens du patrimoine" le montre :
"légitimité d'une possession"... "légitimité historique et illégitimité du changement".
Mais la légitimité peut-être implicite également.
Dans ce cas elle n'est pas exprimée a posteriori pour justifier une idée mais existe a-priori dans l'hypothèse d'un consensus.
Ainsi, le "bricoleur" estime de son bon droit naturel, d'adapter telle maison de style Renaissance à son usage en élargissant les baies, et s'étonne de constater que ce droit n'est pas admis par tous.
Dans ces conditions de diversité des projets sur l'espace, d'hésitation sur les choix d'investissement, que représente le recyclage ?
On pourrait supposer qu'il représente un refuge au même titre que le sous-sol, qu'il participe d'un mouvement général de crypto-architecture, d'architecture dissimulée. La tendance crypto - architecturale est manifeste aujourd'hui à Paris, elle réserve parfois

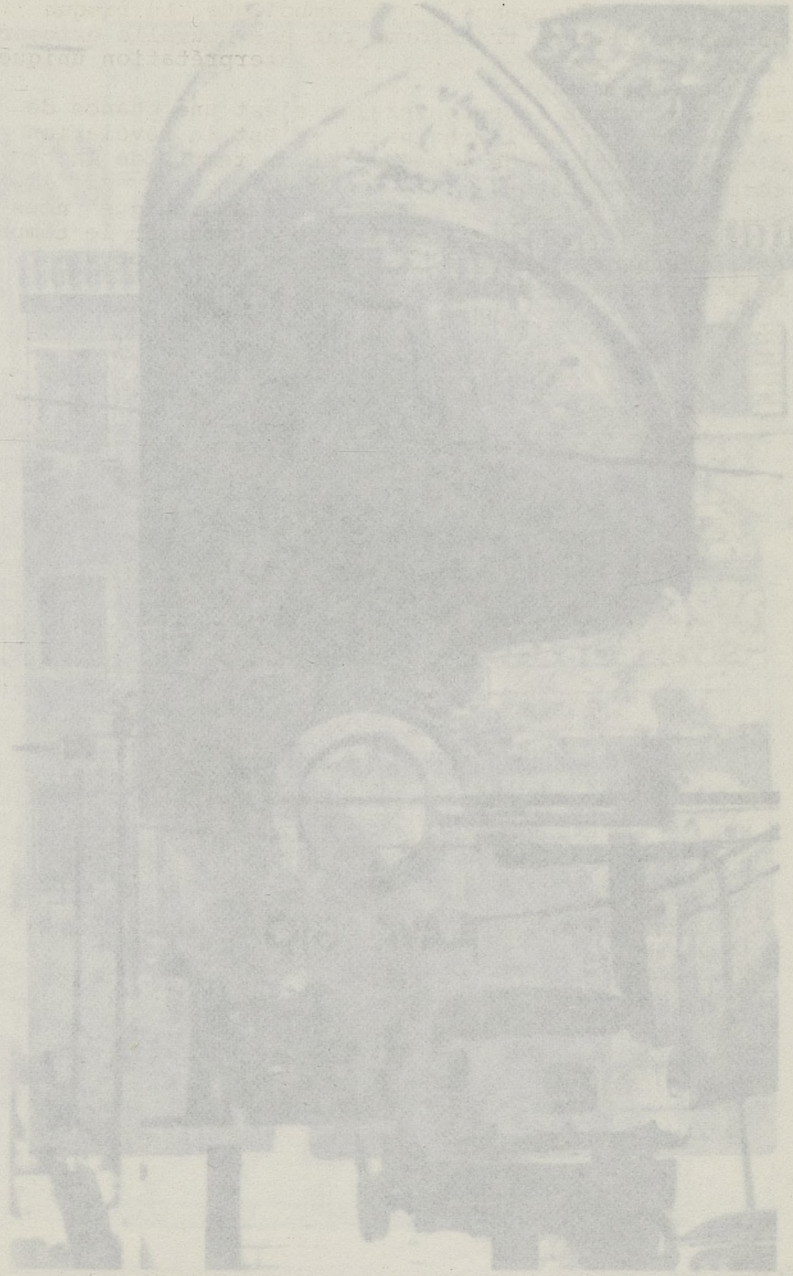
d'ironiques surprises sous formes d'émergences intempestives de la terre. La mise en valeur de l'espace souterrain et de "l'énergie fossile" ne sont-elles pas l'une et l'autre destinées à contourner un problématique aménagement au grand jour. On peut invoquer la différenciation pour justifier les formes nouvelles où s'investit le pouvoir. L'érection des tours ne pouvait se prolonger, elle ne pouvait aboutir qu'à son explosion ou son involution.
Laissons aux soins d'une autre recherche la poétique des catacombes d'aujourd'hui et contentons-nous de poser le problème d'un devenir de la création propre au phénomène de métamorphose architecturale.
Tout l'imaginaire des restes nous vient-il du refoulement ?
Si pour faire créativement, il faut d'abord être soi, alors ces objets qui constituent notre mémoire offrent un lieu d'enracinement d'où l'identité resurgit.
L'existence ou non de créations architecturales résultant du phénomène de recyclage n'est pas explicitée par les différentes idéologies..
Faire d'un simple objet une oeuvre est souhaité, mais faire d'une oeuvre existante une autre oeuvre suscite la crainte.
Permettrons-nous que l'on retouche le baptistère de Florence, le Panthéon de Rome ?
Bonnard retouchait ses oeuvres mais il restait Bonnard.
Mais faut-il retoucher pour créer ?
Certaines oeuvres ne restent-elles pas indifférentes aux changements d'usages en raison de leur vocation d'éternité, de leur qualité de support d'une riche histoire. N'est-ce-pas le paradoxe d'oeuvres classiques que d'atteindre par la fermeture de la composition une ouverture à la diversité d'usages et d'interprètations.
Selon certains, le retour dans les architectures du passé, est une étape pour donner le temps de la réflexion. Mais la réutilisation des restes ne recèle t-elle pas en elle-même une fissure esthétique qui transgresserait le clivage idéologique ?

3.4 L'occasion d'une nouvelle vérité.

La barre de forme/fonction peut être comme la barre de signifiant/signifié un lieu d'émergence du refoulé face au pouvoir totalitaire du signe. Cette faille est précieuse.

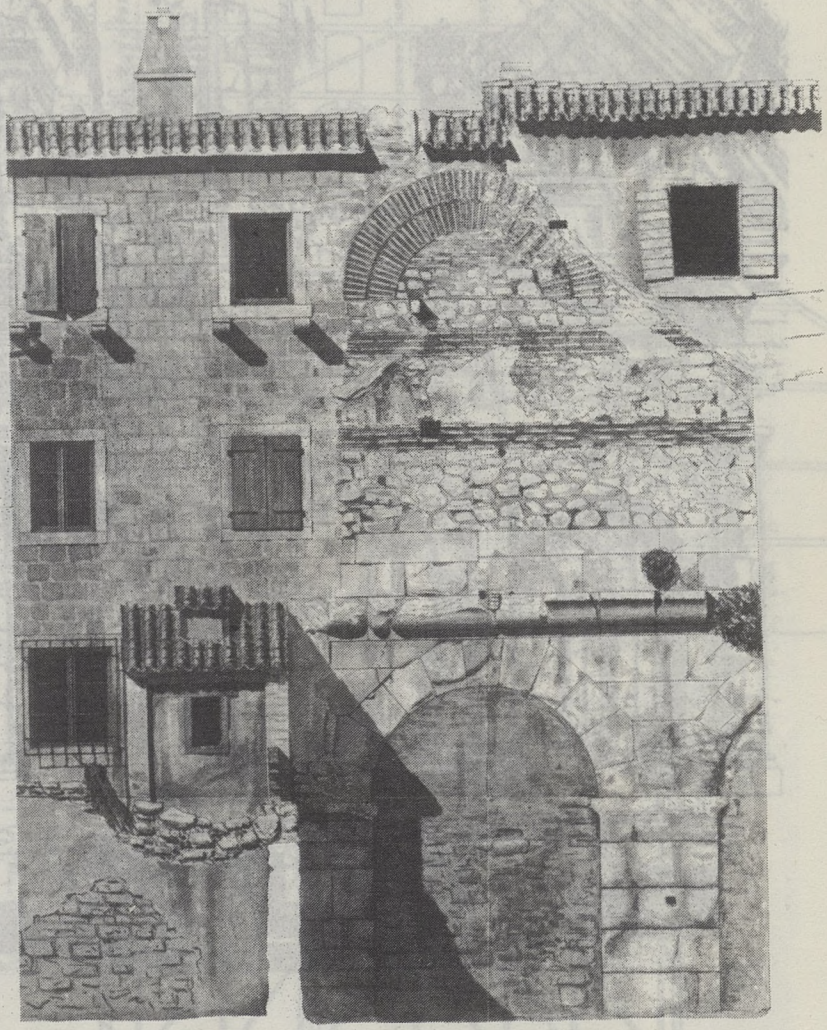
Nous avons vu que le décalage entre forme et fonction favorisait l'émergence d'une symbolique. Le risque serait qu'elle se transforme par une nouvelle exigence totalitaire qui en fixerait une interprétation unique, en une emblèmatique.
Ce que contient la reconversion c'est une chance de réinstauration de l'imaginaire, c'est la révélation d'une dialectique de l'oeuvre et du temps, de la forme et de l'usage.
Sur le thème d'une "architecture métamorphique" nous allons voir quelles relations les oeuvres et le temps entretiennent et en quelle unité de lieu l'oeuvre métamorphique se déroule.

Parfois, valorisation imagée par restes activités passées (ex ind elles)

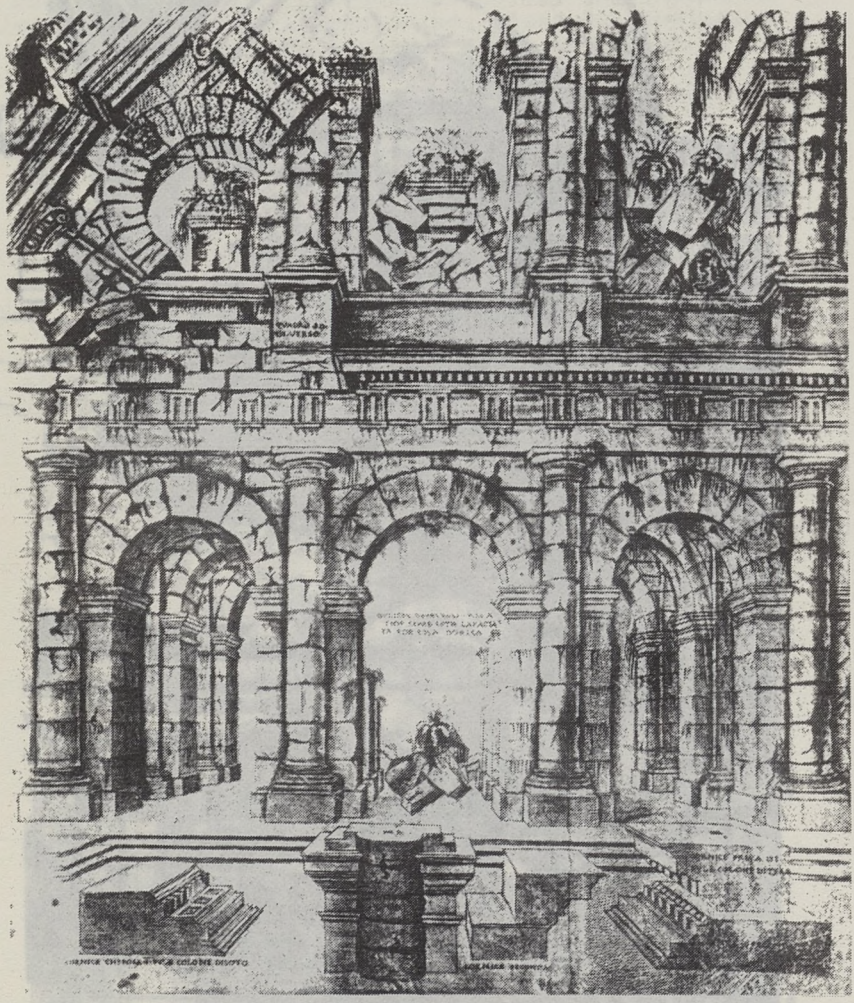


Palais de Dioclétien - mur Nord-Ouest -
"La Chapelle" - Entrée St Michel

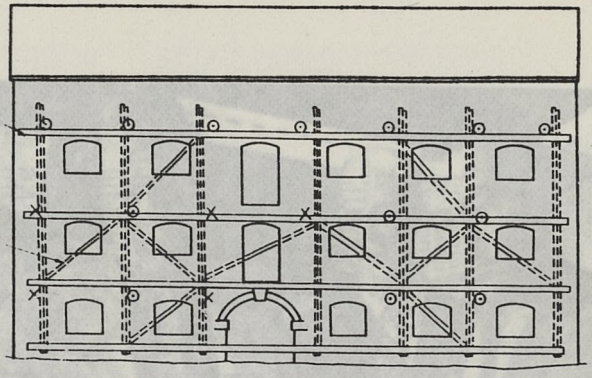
Ferrare - Eglise St Michele.

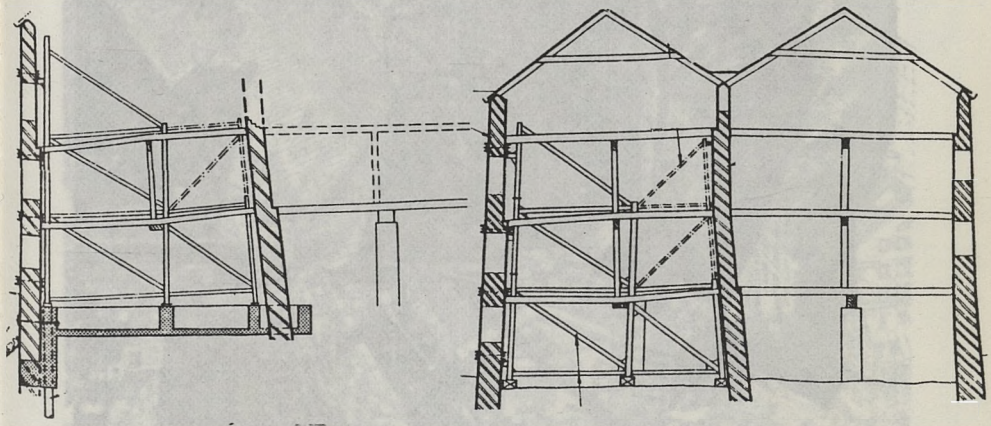


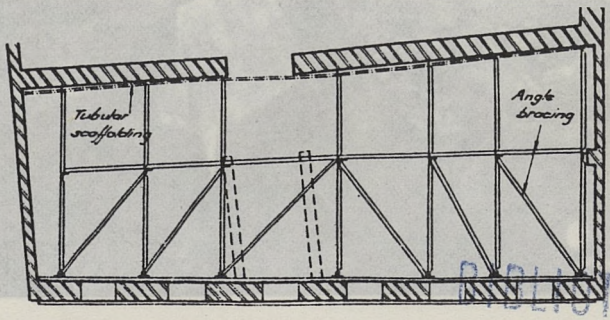
Palais de Dioclétien - mur Nord-Ouest -
"La transparence de la durée".



Le goût des ruines. Dessin de Giuliano da Sangallo.



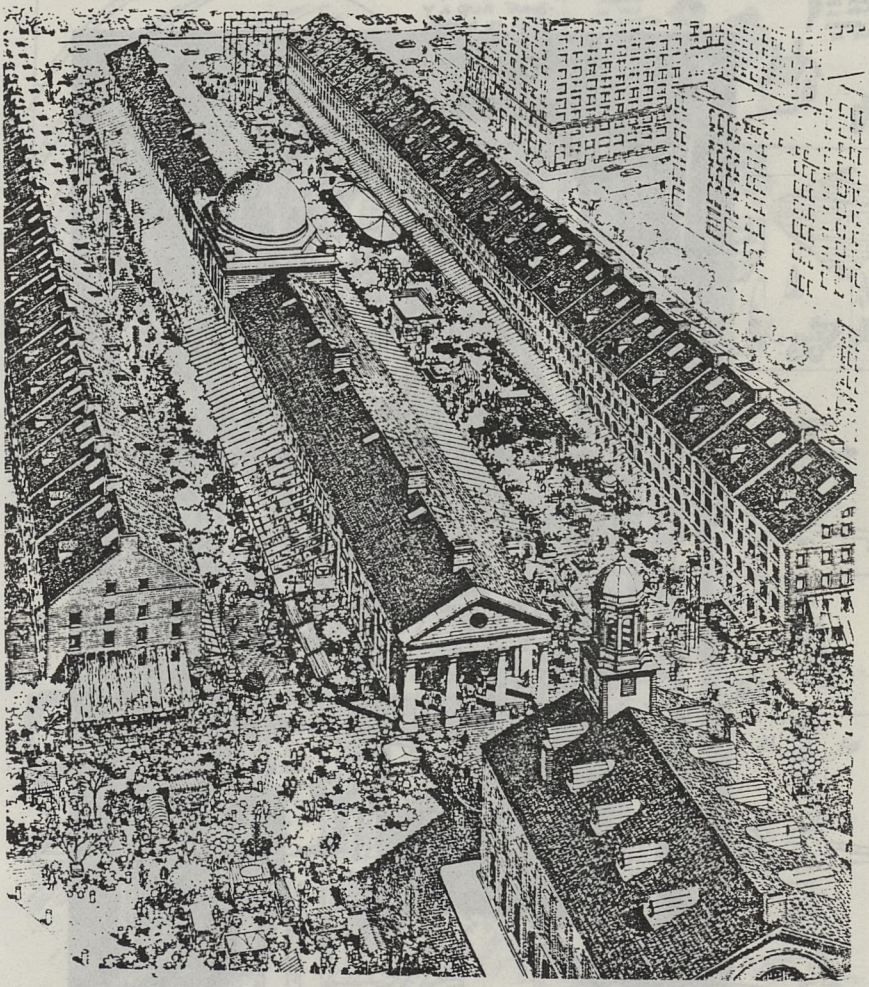




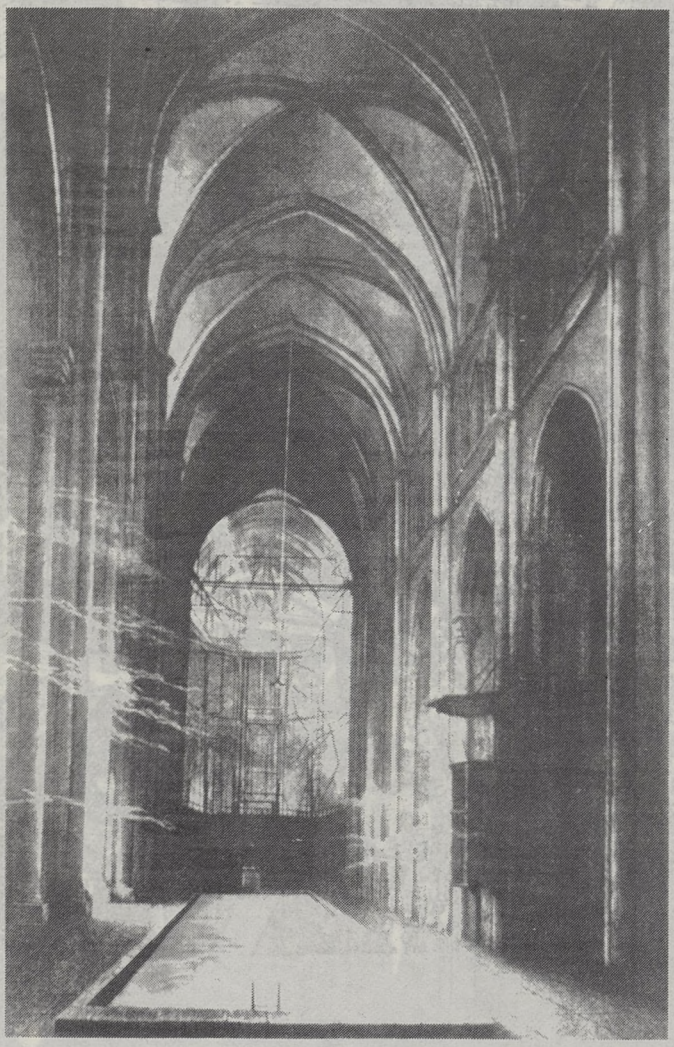
BIBLIOTHÈQUE
U.P. 3

Northgate . G B . Etude structure . Arup Ingénieurs.

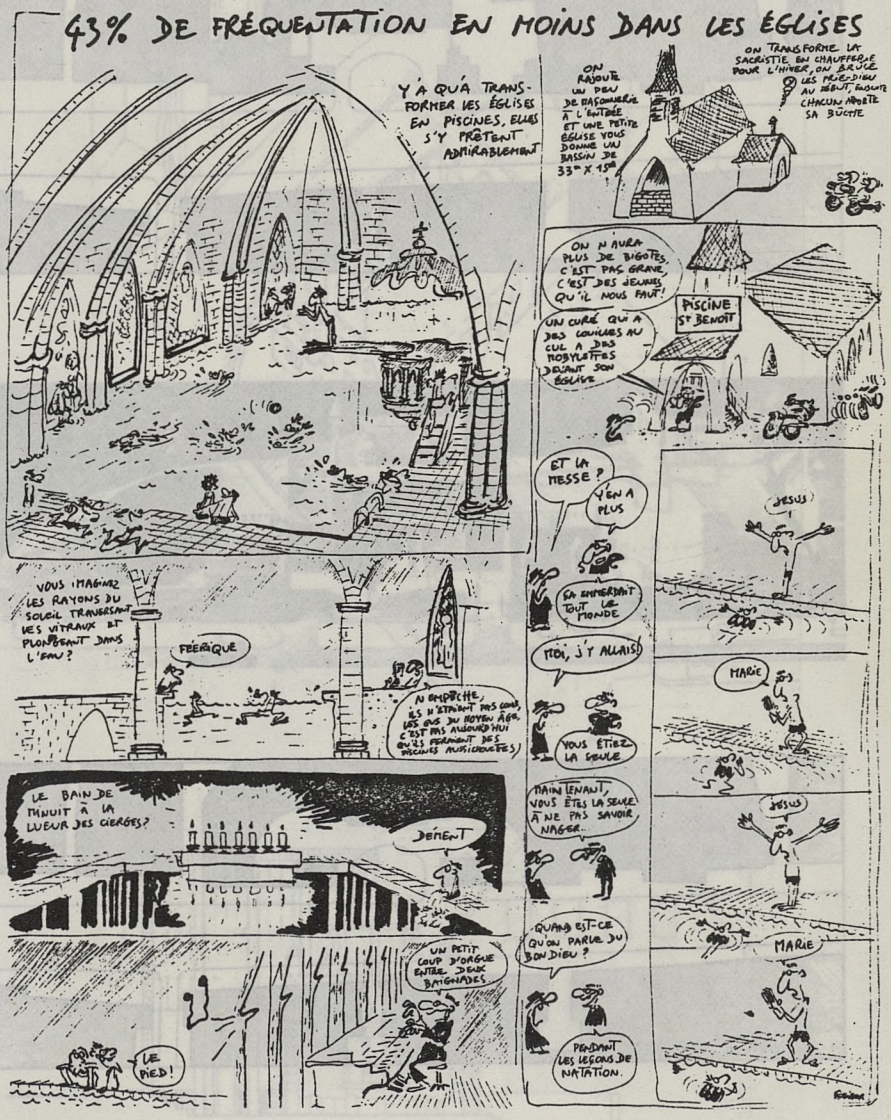
"Un coup de poker à l'américaine" Faneuil Hall Market, Boston.



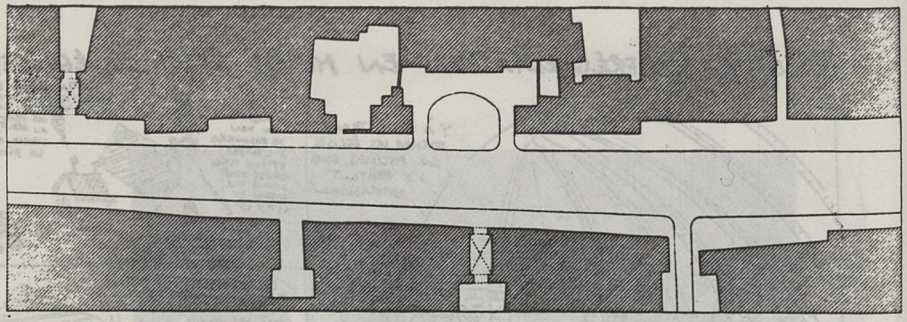
Faneuil Hall Market. Boston. 1er succès de centre commercial en bâtiment ancien du tandem Benjamin Thompson, architecte et Rouse Company developer.

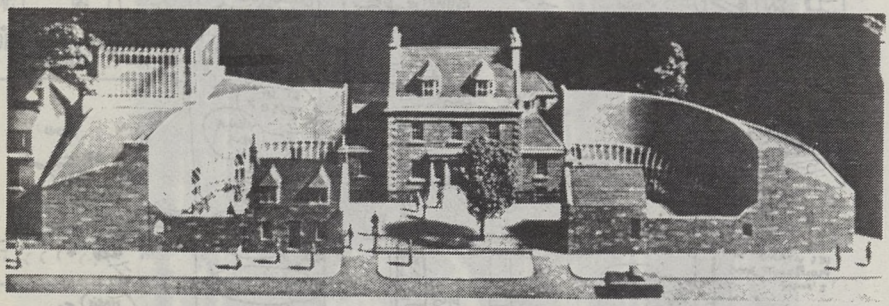


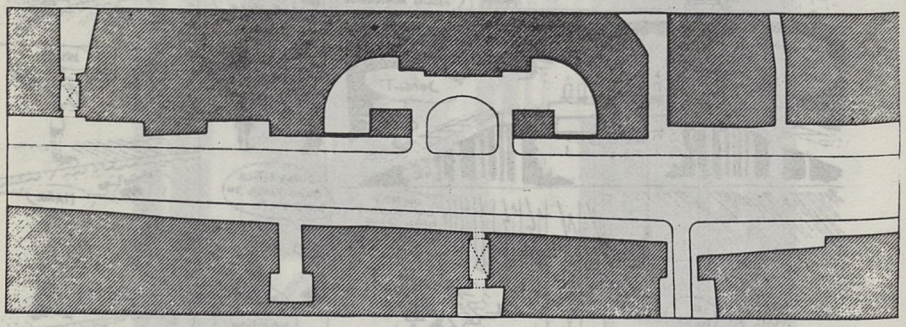
Piscine dans l'église - Un tableau de Roland Cat.



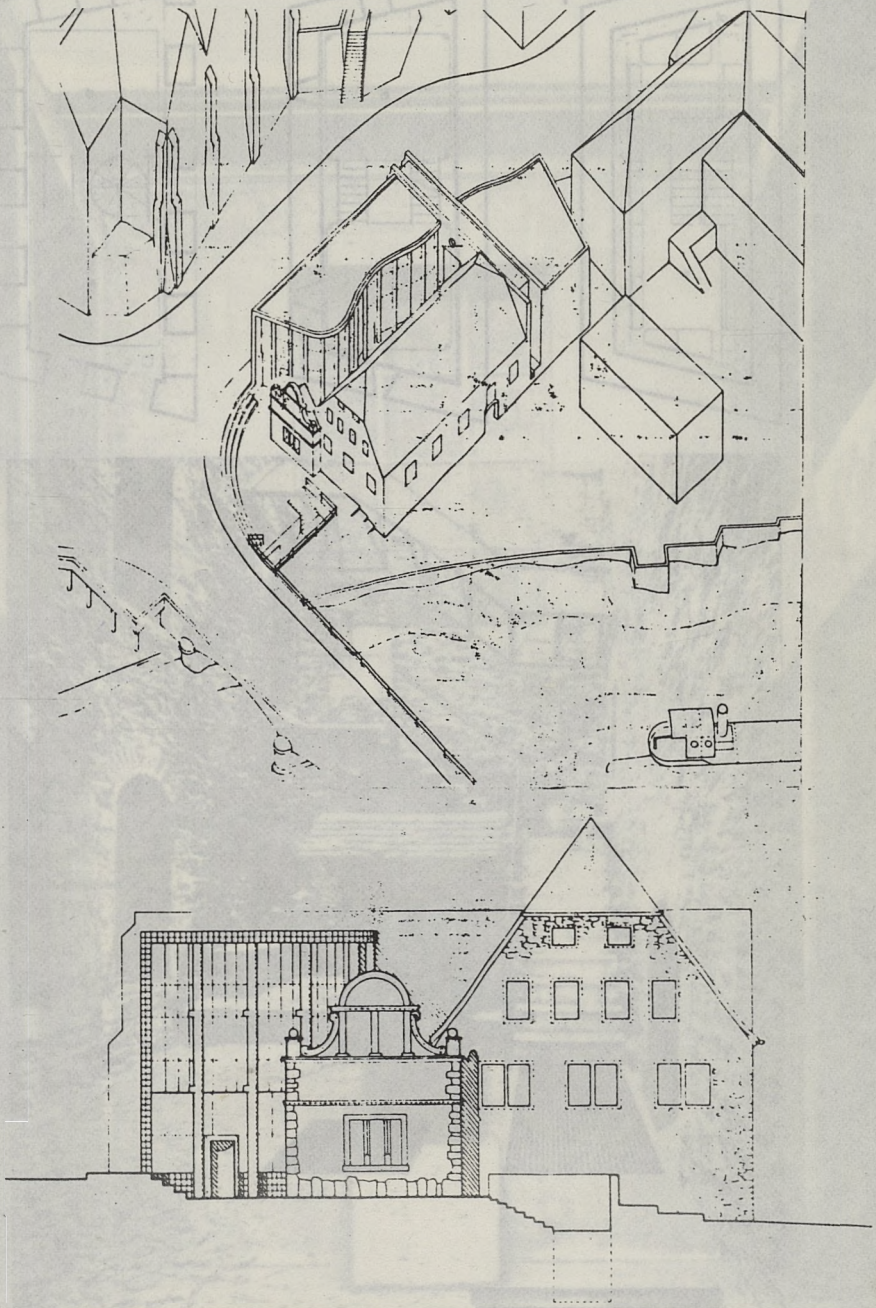
Piscine dans l'église - Une théorie de Reiser.



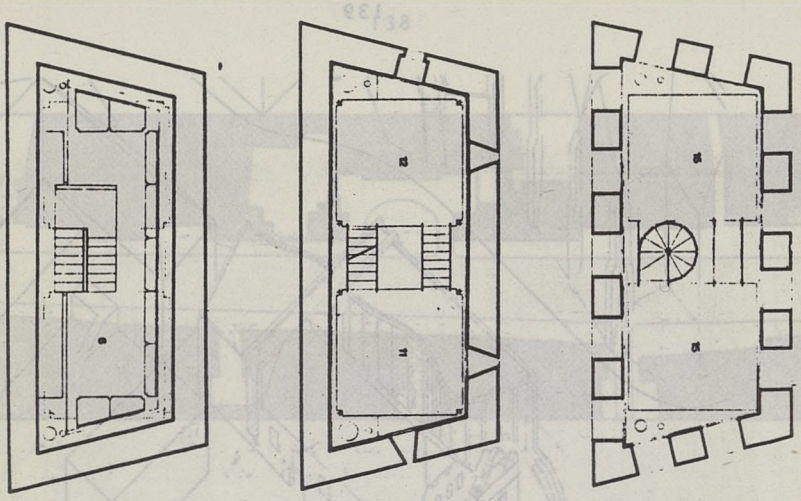


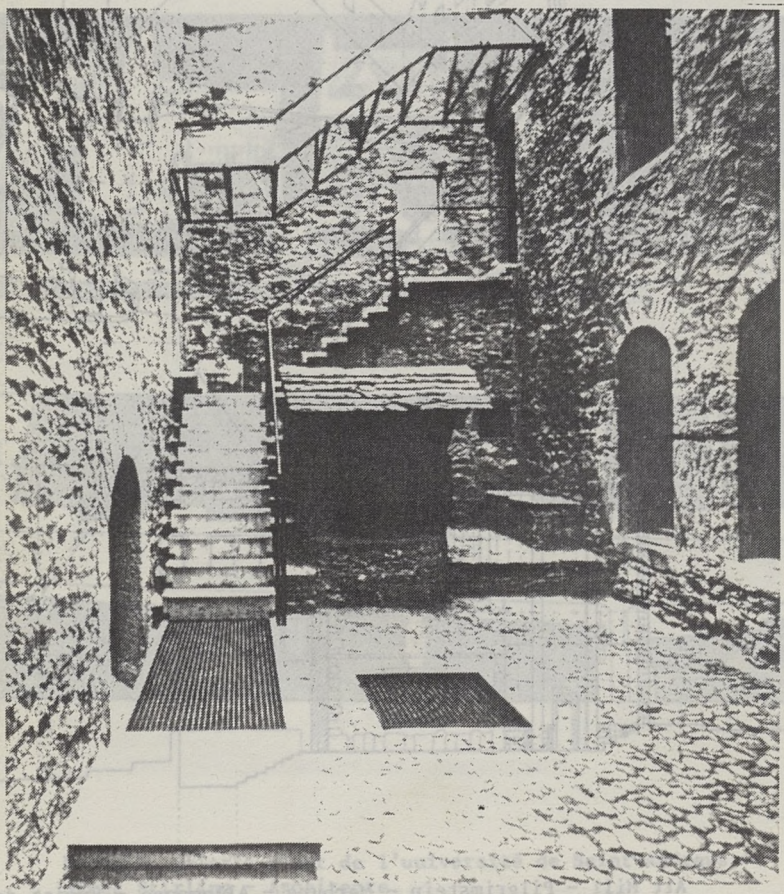


Nouvelle galerie d'Art de l'université de Saint-Andrews - James Stirling - Architecte.

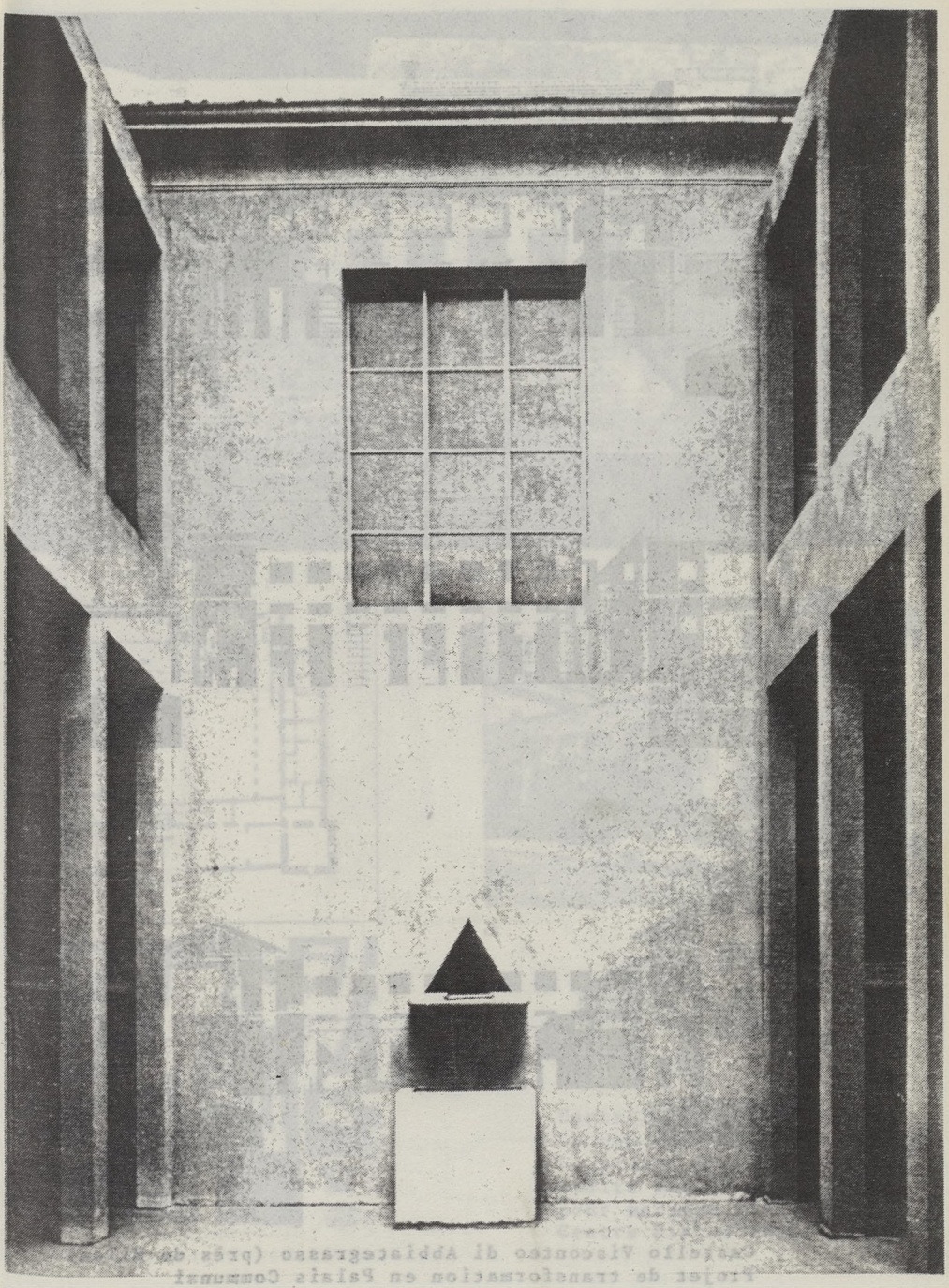


Alt Mill - Pilgrimstein - Marburg - Allemagne - Projet de James Stirling pour une conversion en édifice public.

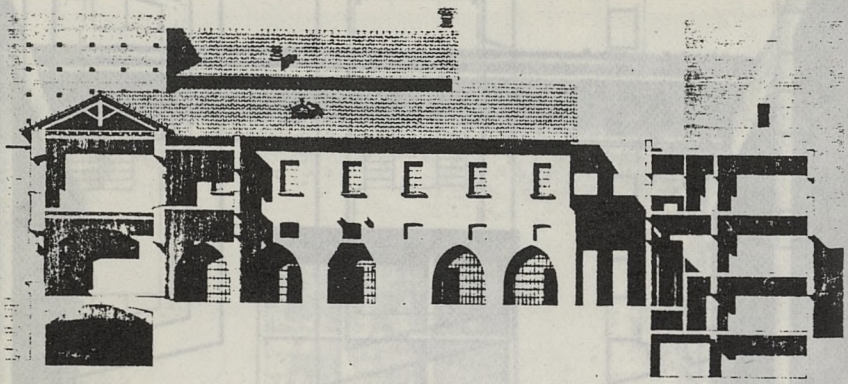


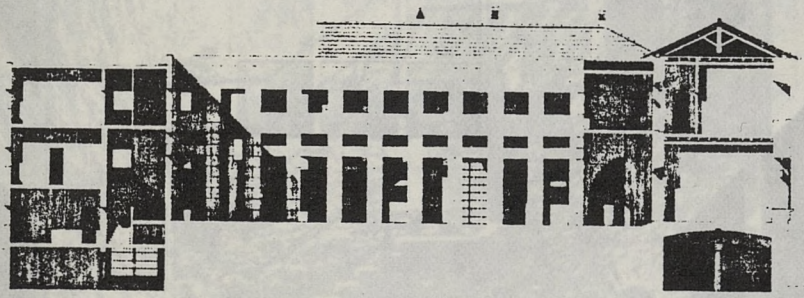


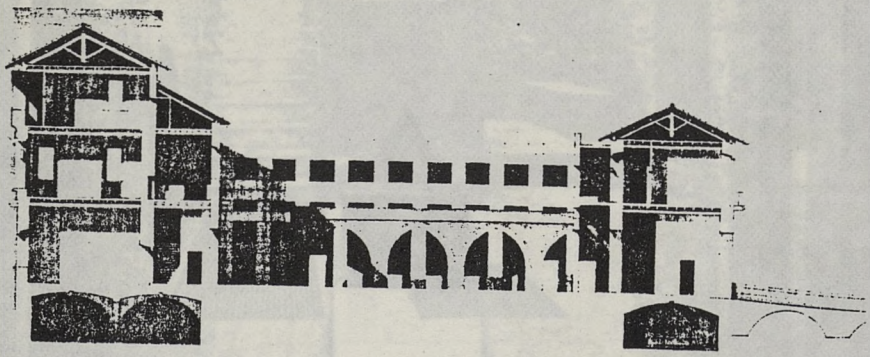
Castello di Montebello (Bellinzona, Tessin) converti en musée archéologique - Mario Campi, Franco Pessina, Niki Piazzoli, architectes.



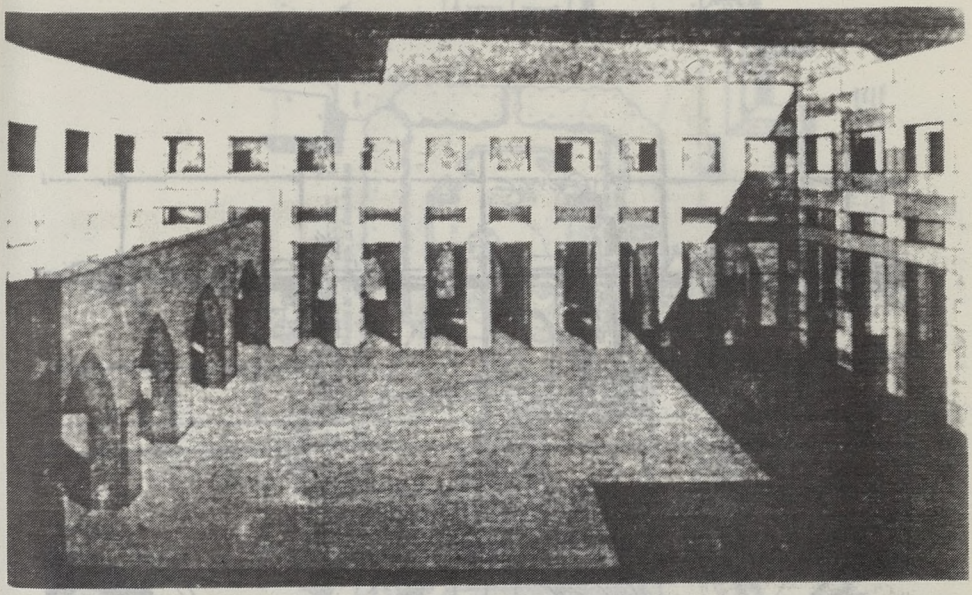
Ecole de Broni - Fontaine dans la cour - Aldo Rossi, architecte.

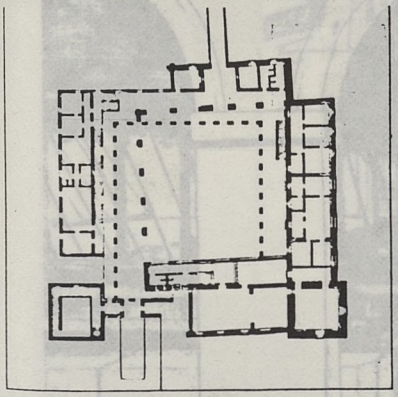


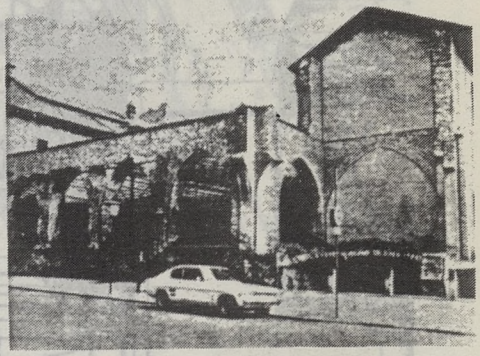




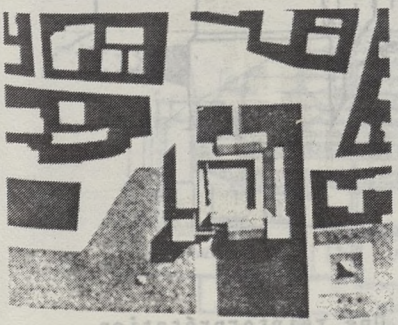
Castello Visconteo di Abbiategrasso (près de Milan)
Projet de transformation en Palais Communal
Giorgio Grassi, architecte.
L'interpénétration des deux ordres décrit la transformation du bâtiment.



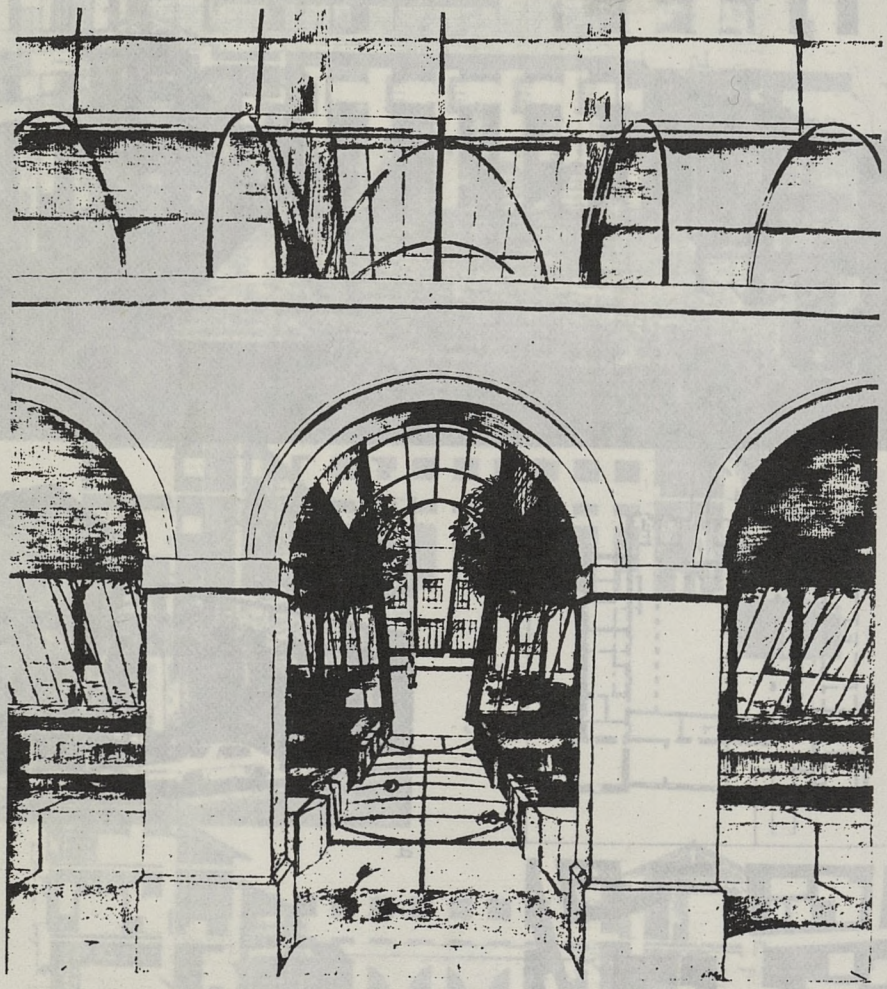




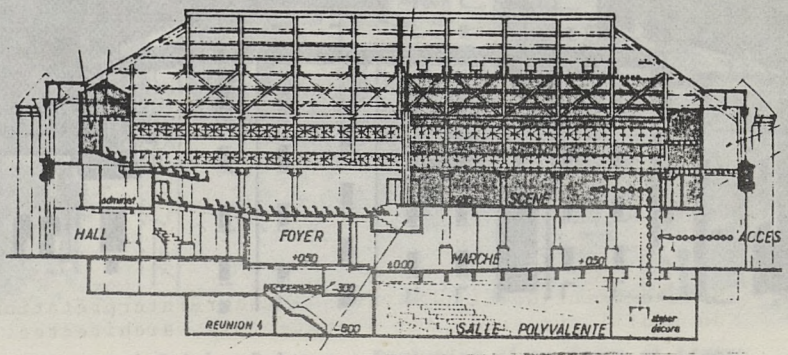
a



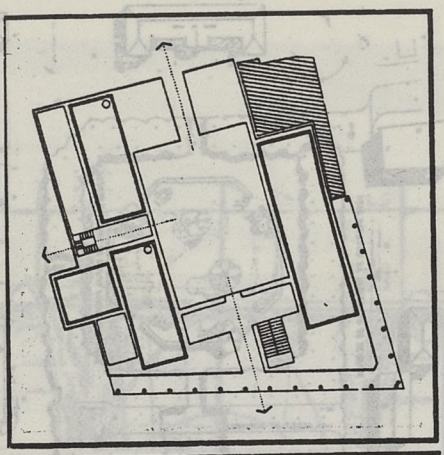
Castello di Abbiategrasso
La vue de l'état existant (a)
Le projet modifie l'espace public autour du bâtiment pour marquer l'entrée du Centre historique.

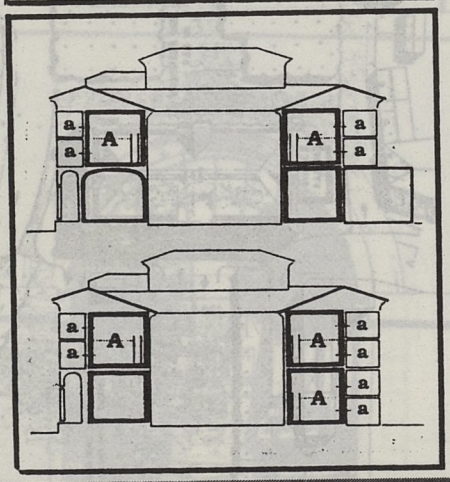


Marché Saint-Germain - Paris - Une réinterprétation du profil sur rue - ACT Architecture, architectes.

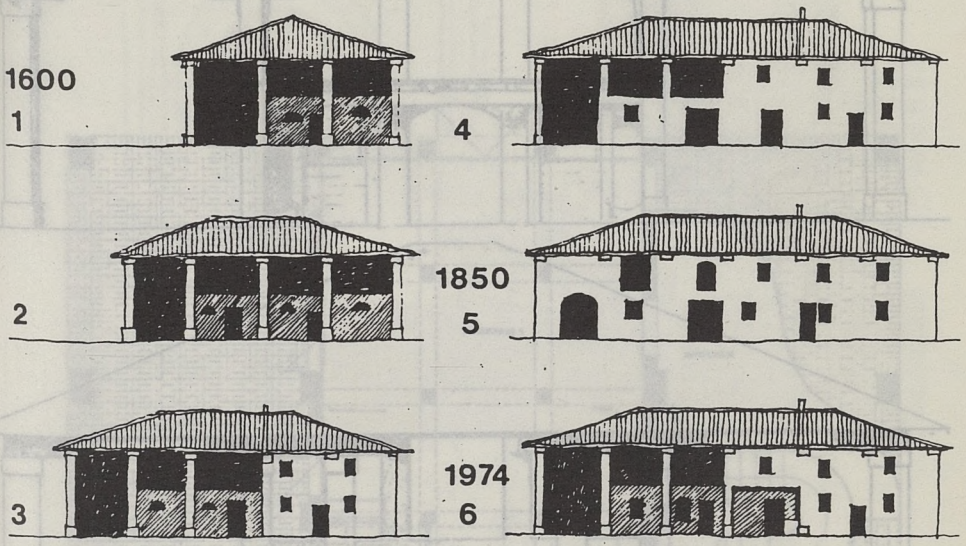


Halle de Mois - France - Projet pour l'utilisation de la Halle en Centre Culturel (Théâtre de 900 places) ACT Architecture, architectes.

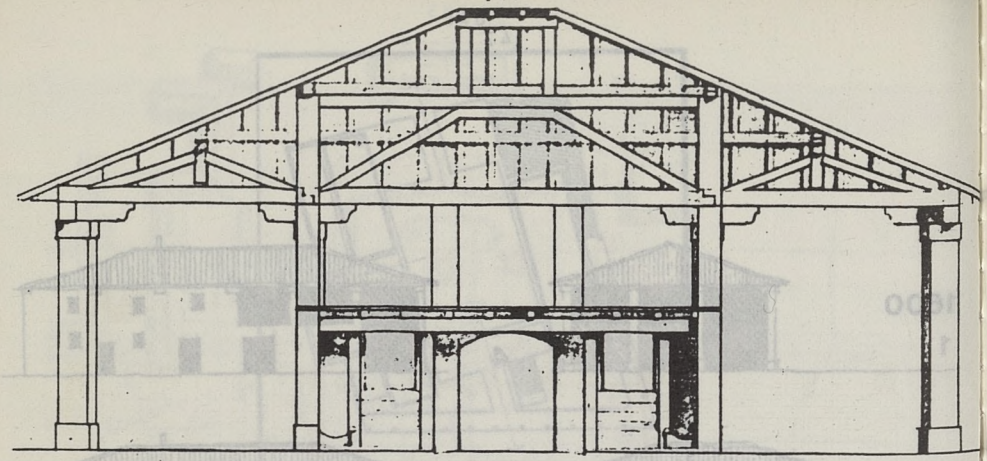


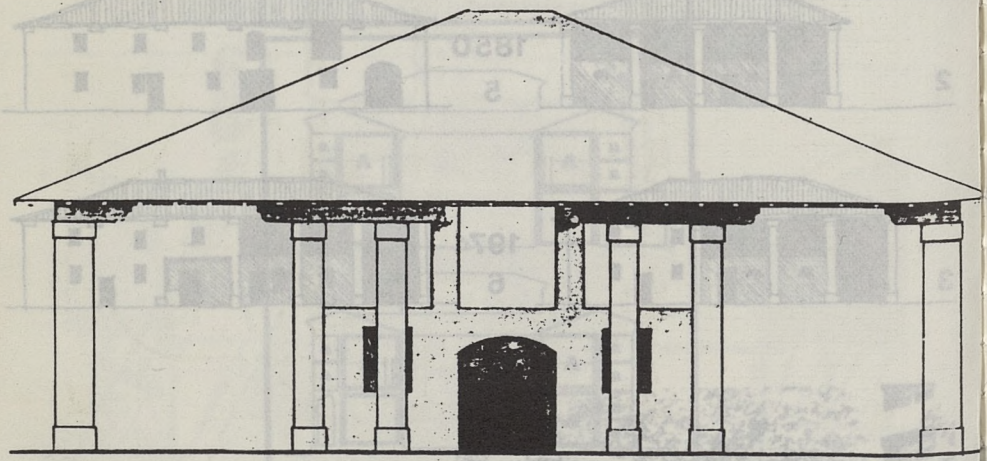


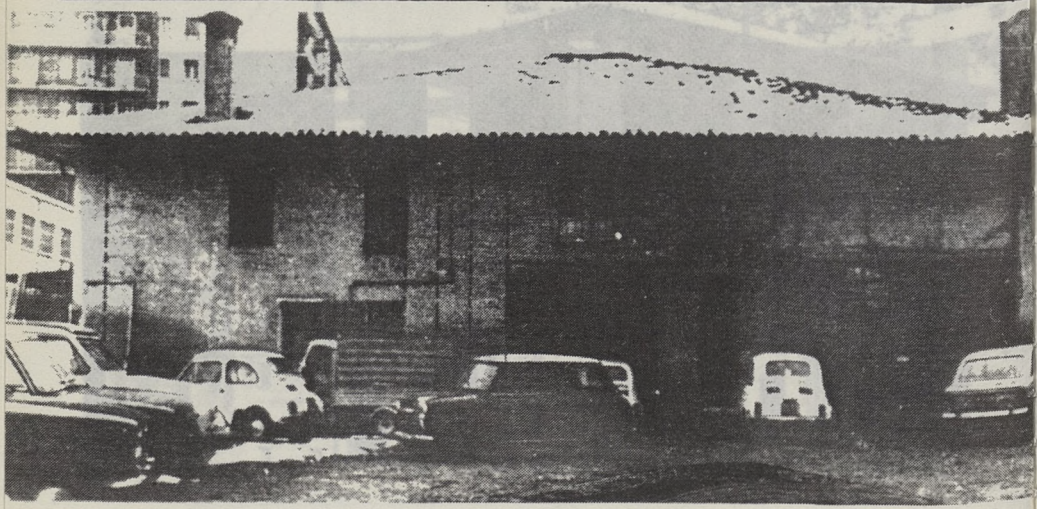
Bologne, collegio San Luigi - Le découpage en unités fonctionnelles.



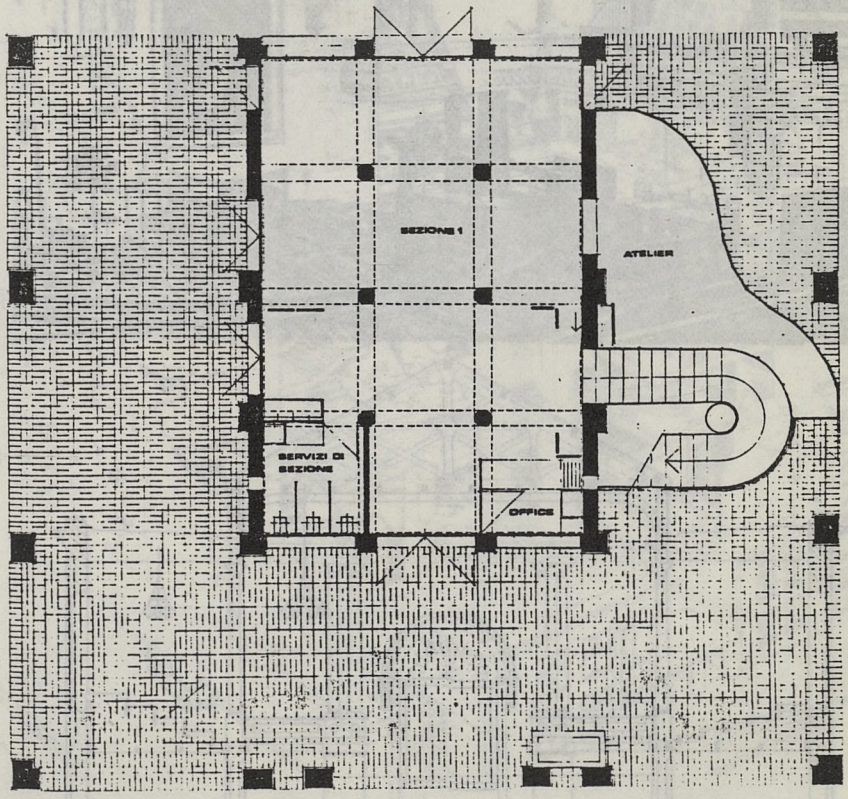
Parco Dei Cedri - Bologne - Evolution d'une ferme et transformation en école - R. Merlo architecte.



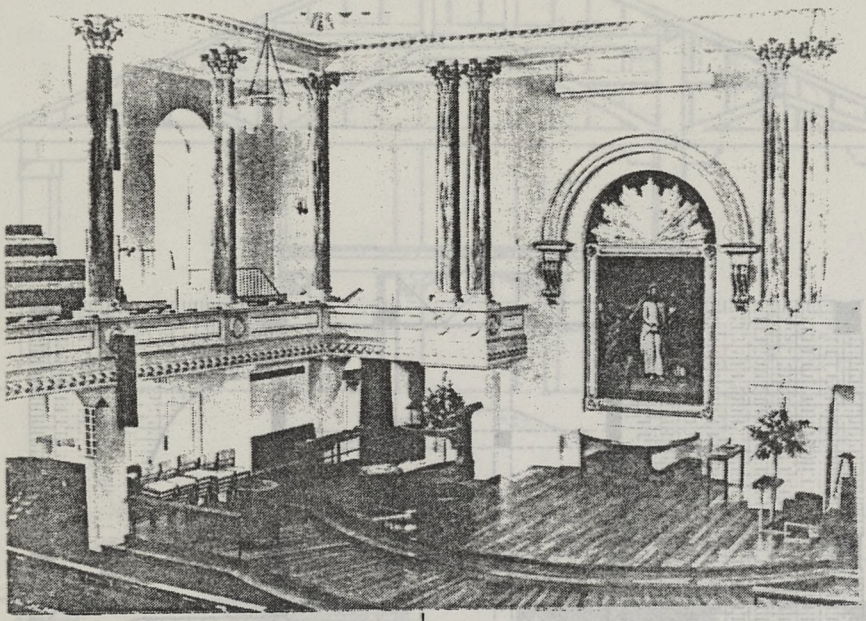


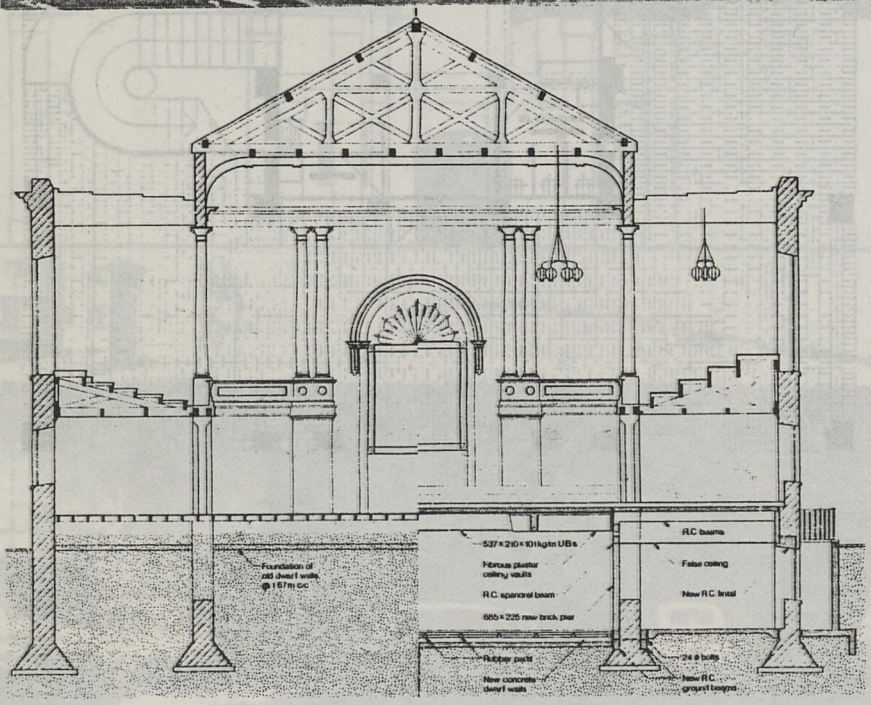


Arco Guidi - Bologne - Transformation d'une ferme en école maternelle - Carlo Francesco Dotti, architecte - 1-2. Coupe et façade projetées - 3. état existant.

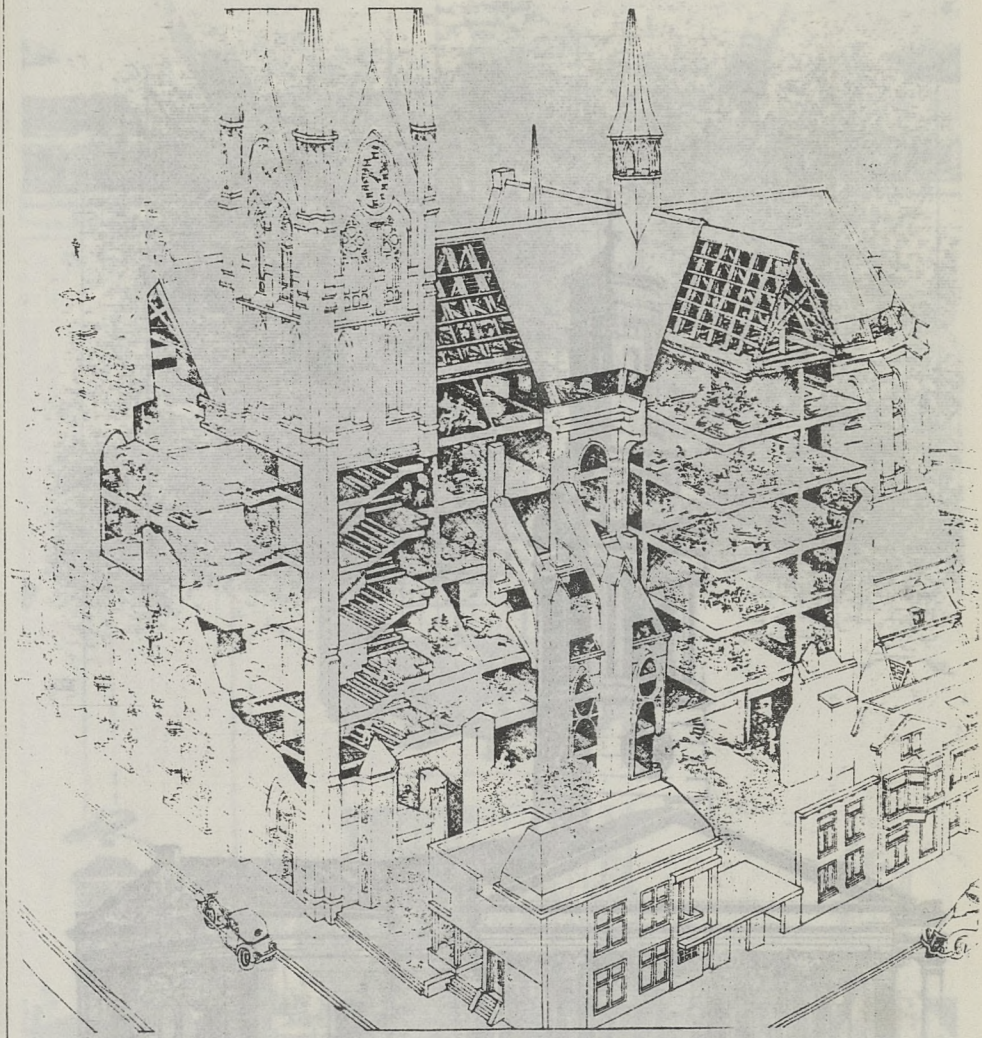


Arco Guidi - Bologne - Plan.





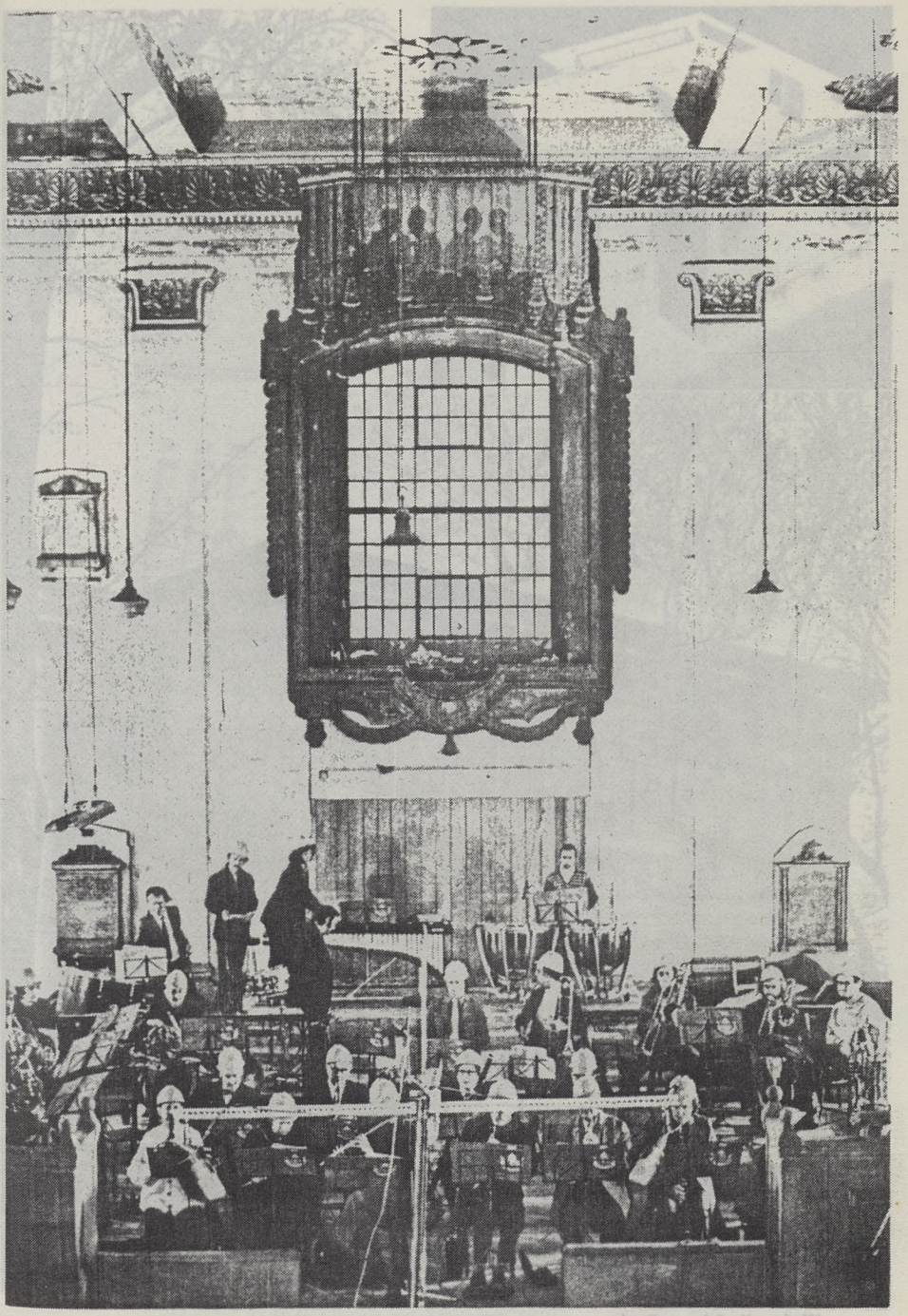
All Souls Church - Londres -



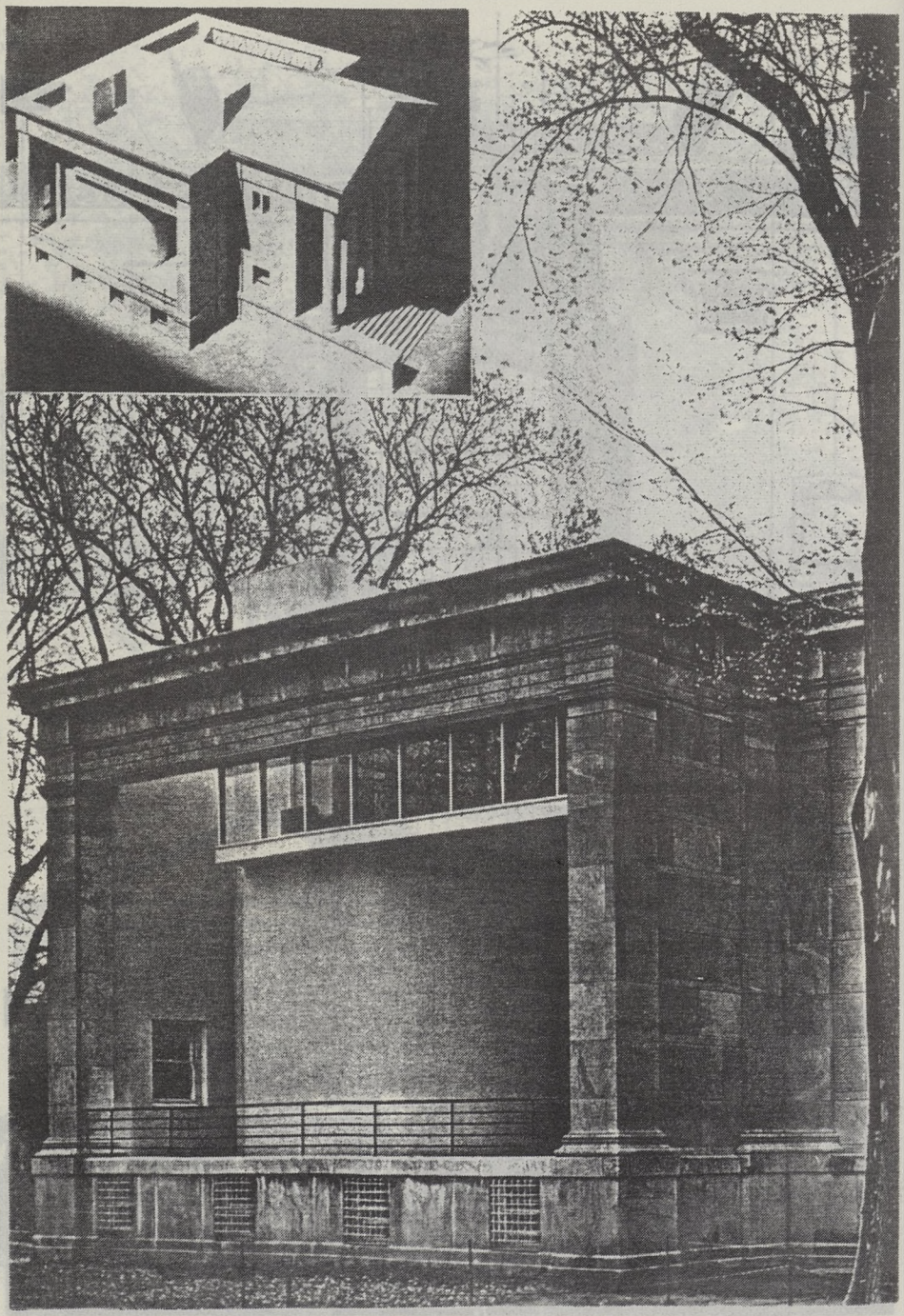
La "Spaarne Kerk", Pays-Bas - Transformation d'une église néo-gothique en logements à la suite d'une action pour sauver l'édifice de la destruction.

Trinity church - Southwark - Londres.

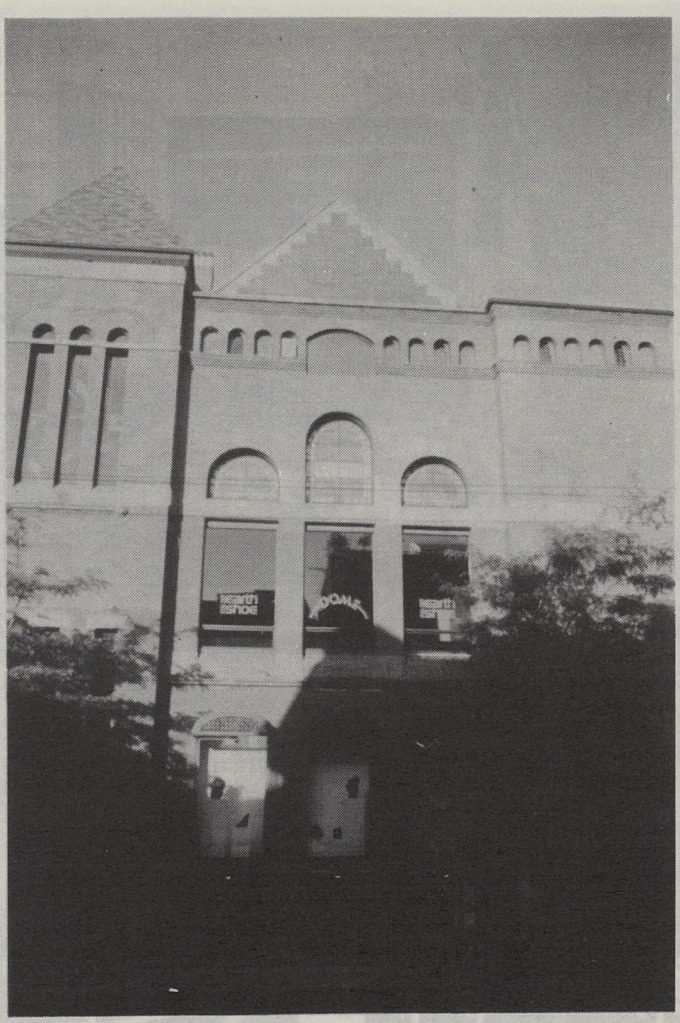
Eglise transformée en salle de répétitions et d'enregistrement pour le London Symphonic Orchestra - Arup associates. Architectes et ingénieurs.



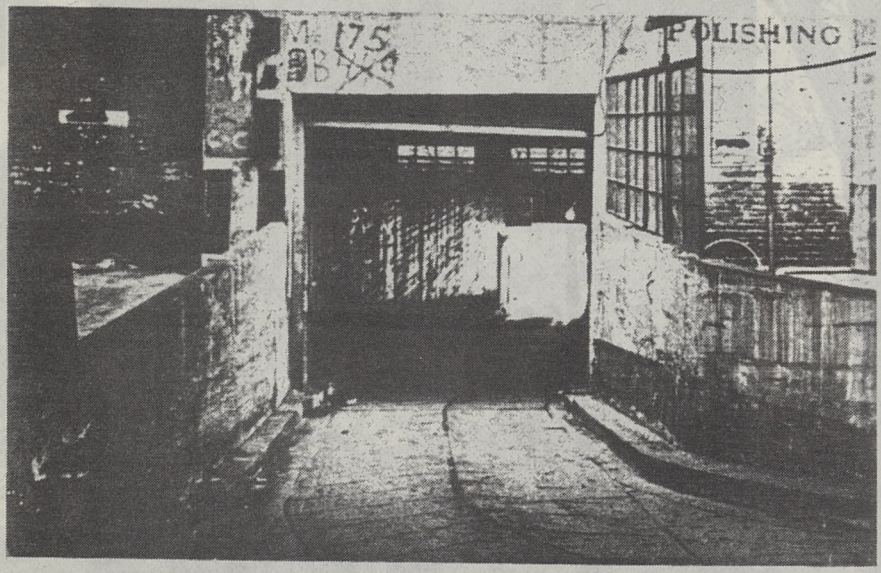
Trinity Church. Tests acoustiques de la salle préalablement au choix.



Whig Hall - Princeton - New-Jersey -
La réinterprétation d'un petit temple néoclassique selon le principe de la maison Dom-ino de Le Corbusier: Médiathèque, salie de projection... - Gwathmey et

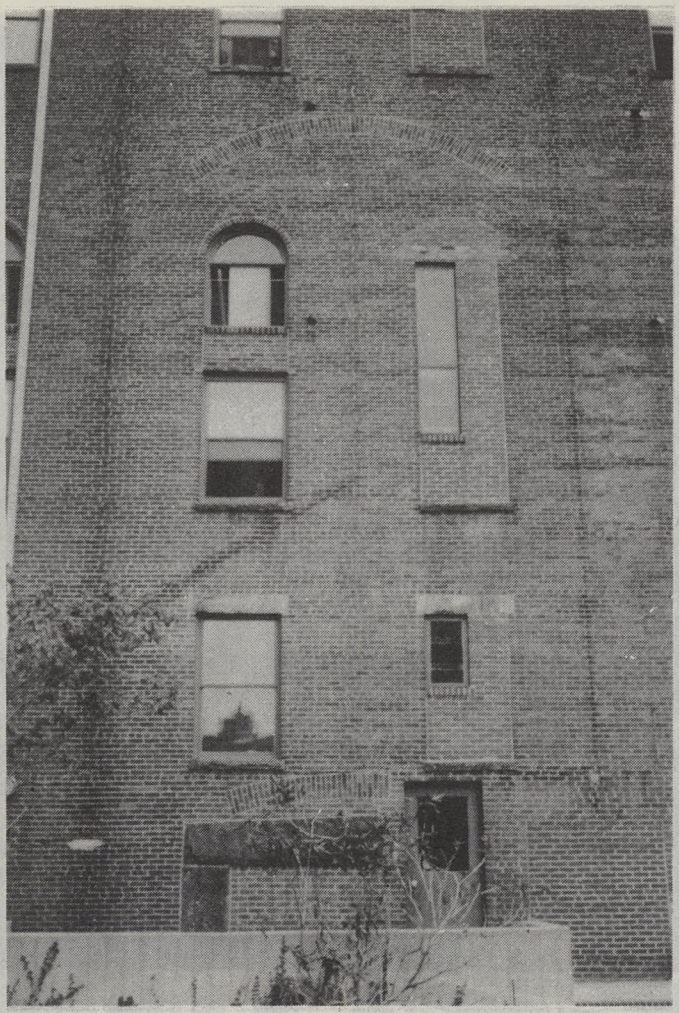


Toronto - Quartier de Yorkville - Eglise transformée en centre culturel et galeries d'art.



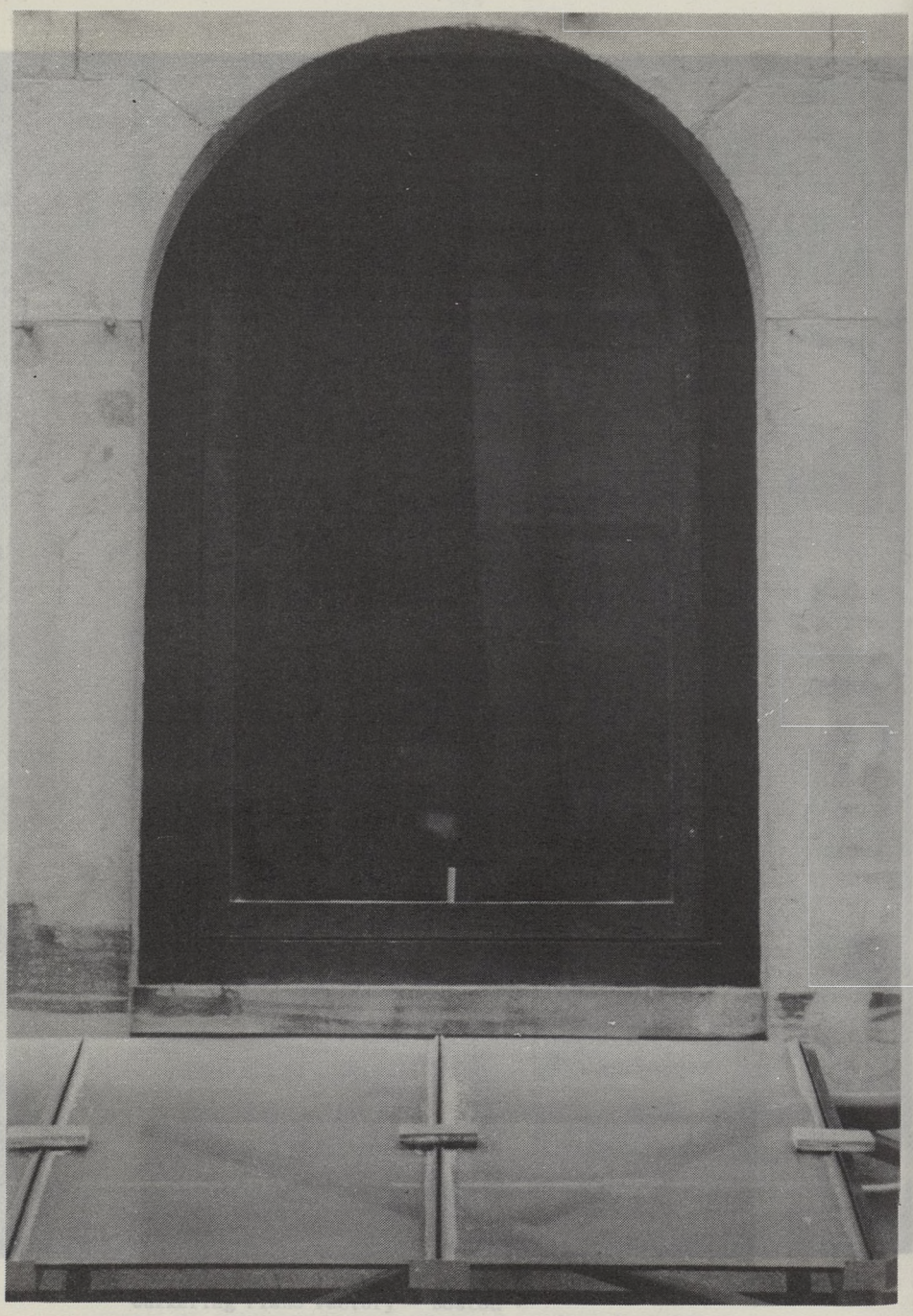
The garage - Harvard Square - Cambridge - Mass -
garage réutilisé en bazar, restaurant et night club.

The Tannery - Peabody - Mass. (Tannerie transformée en logements) - Valorisation de l'image par les restes de l'activité industrielle.



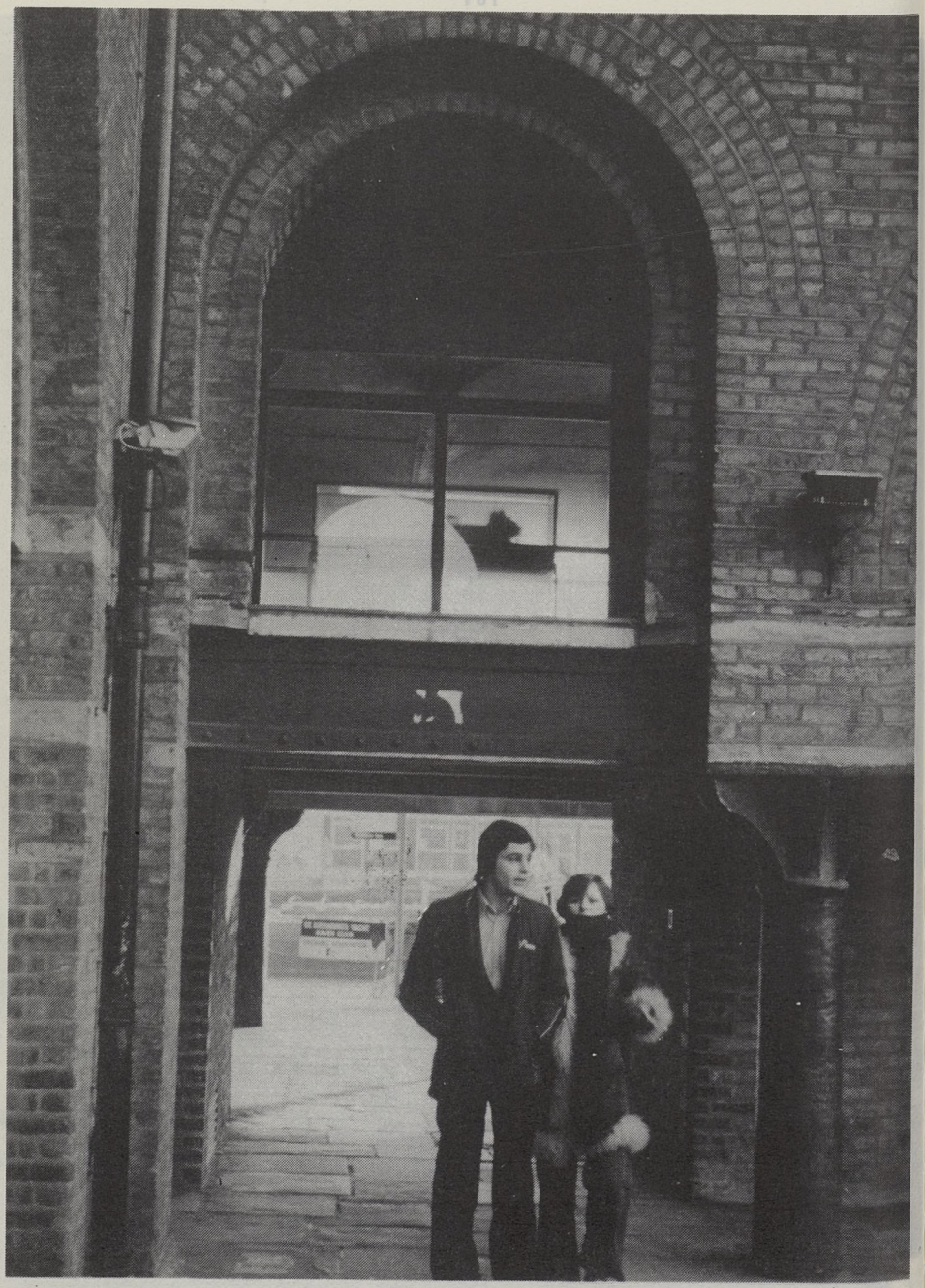
Chikering Piano Factory - Boston -
Fabrique de pianos transformée en logements et ateliers pour artistes et artisans- façade intérieure. Une technique de "rapiéçage".

Chickering Piano Factory- Boston- L'entrée.



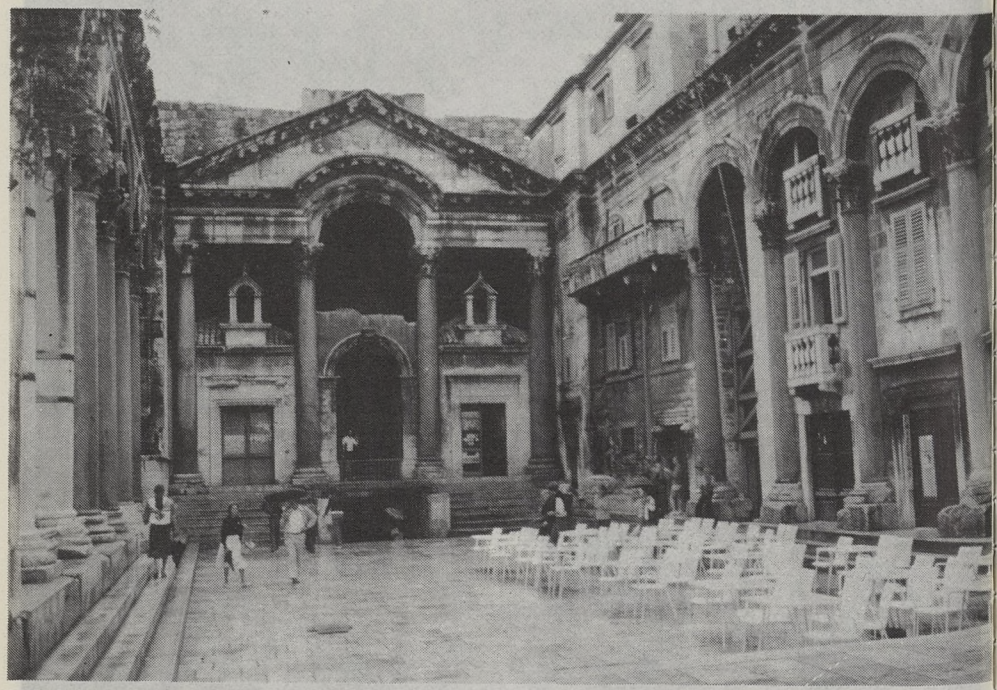
Faneuil Hall Market - Boston -

The Tannery - Peabody - Une baie.

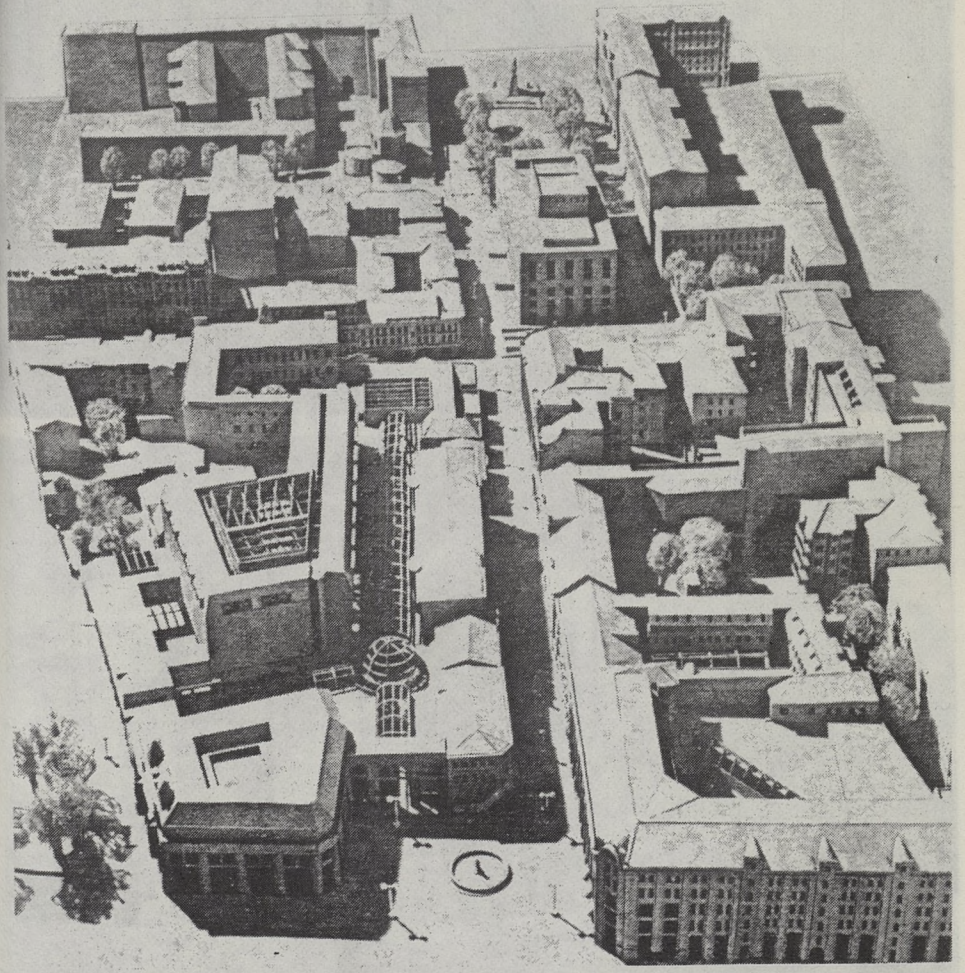


St Katherine's Docks - Londres - Docks transformés en logements, commerces.

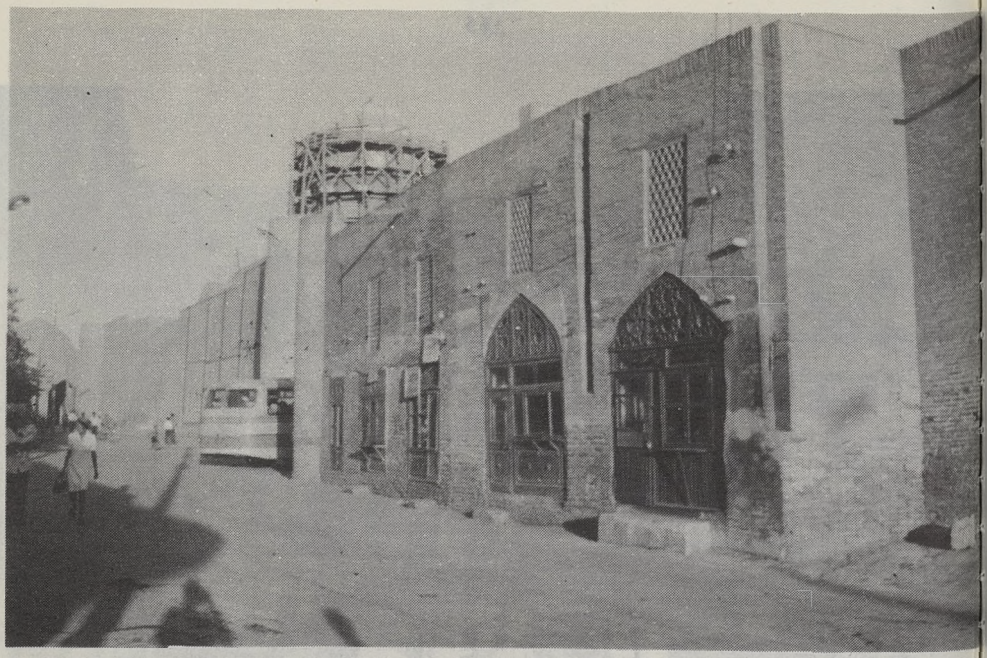
Split - Le durable et l'éphémère.



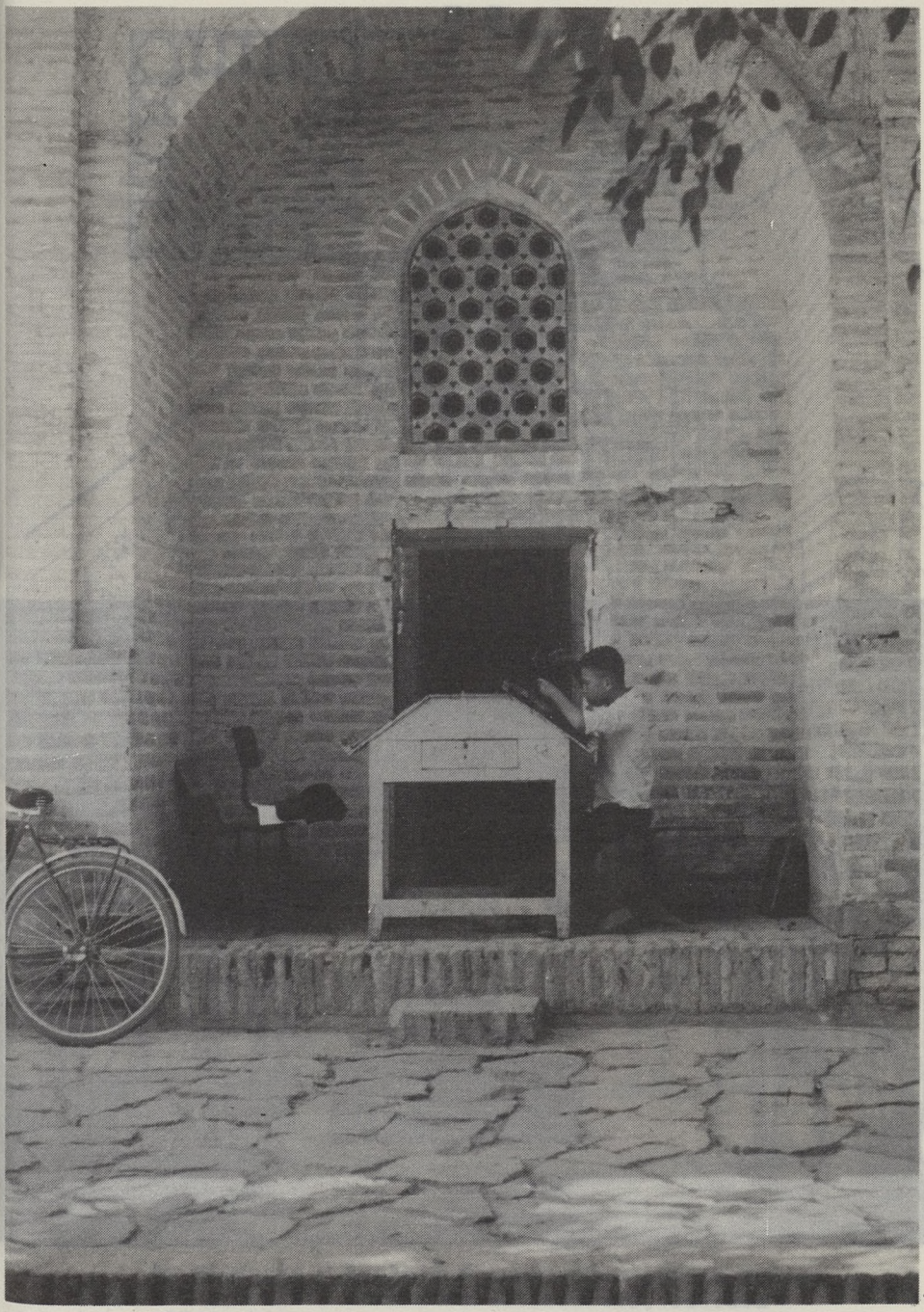
Split - La grande voie principale du Palais de Dioclétien aujourd'hui.



Quartier Stoletnikov - Moscou - Alexei Goutnov, A. Skokan, Z. Raritonova, B. Ioudinsiev, Architectes.
Un projet "contextuel" en centre ancien.

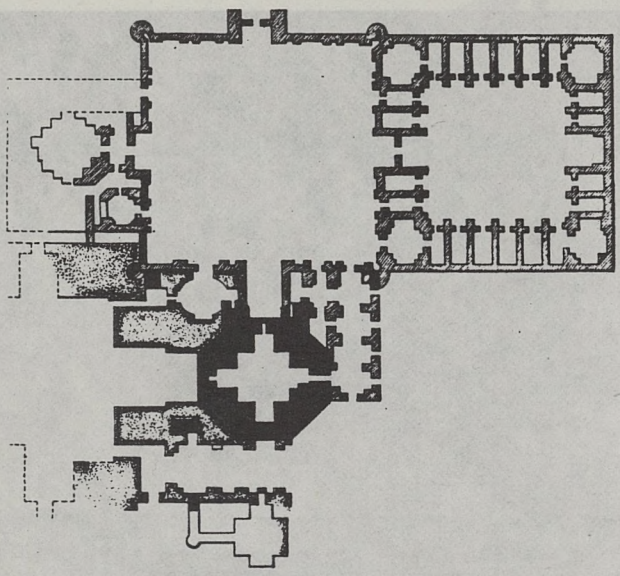


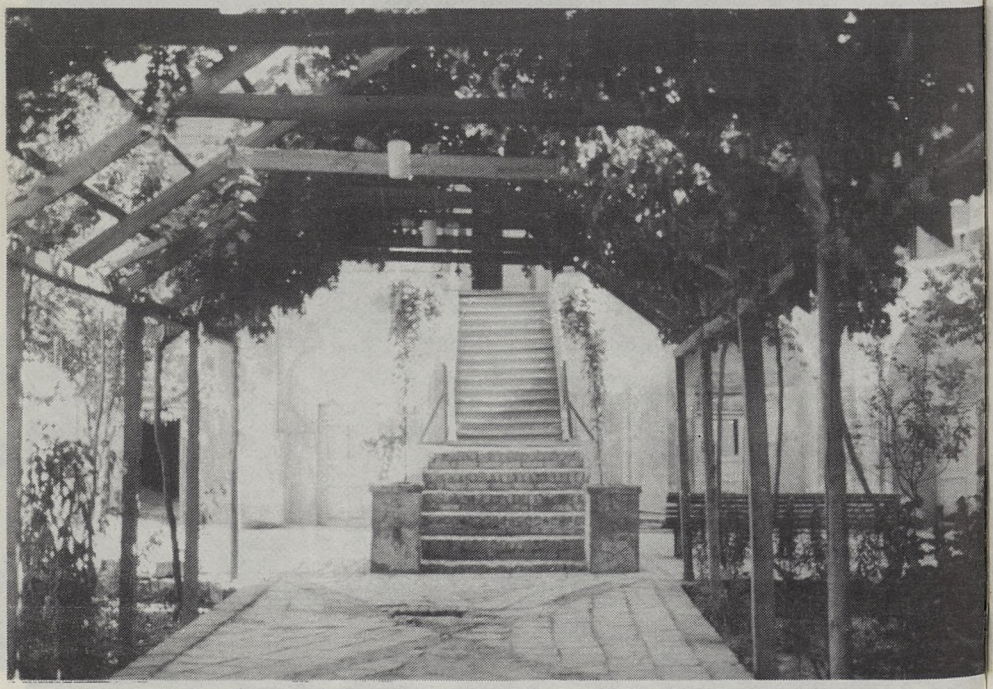
Boukhara Ouzbekhistan - L'architecture religieuse islamique a produit des types - Mosquées, Madresseh - qui se prêtent à de nouveaux usages - 1. commerces - 2. Siège de Parti - 3. atelier - (autres usages recensés à Boukhara : bibliothèque pour enfants, club de quartier)(4)

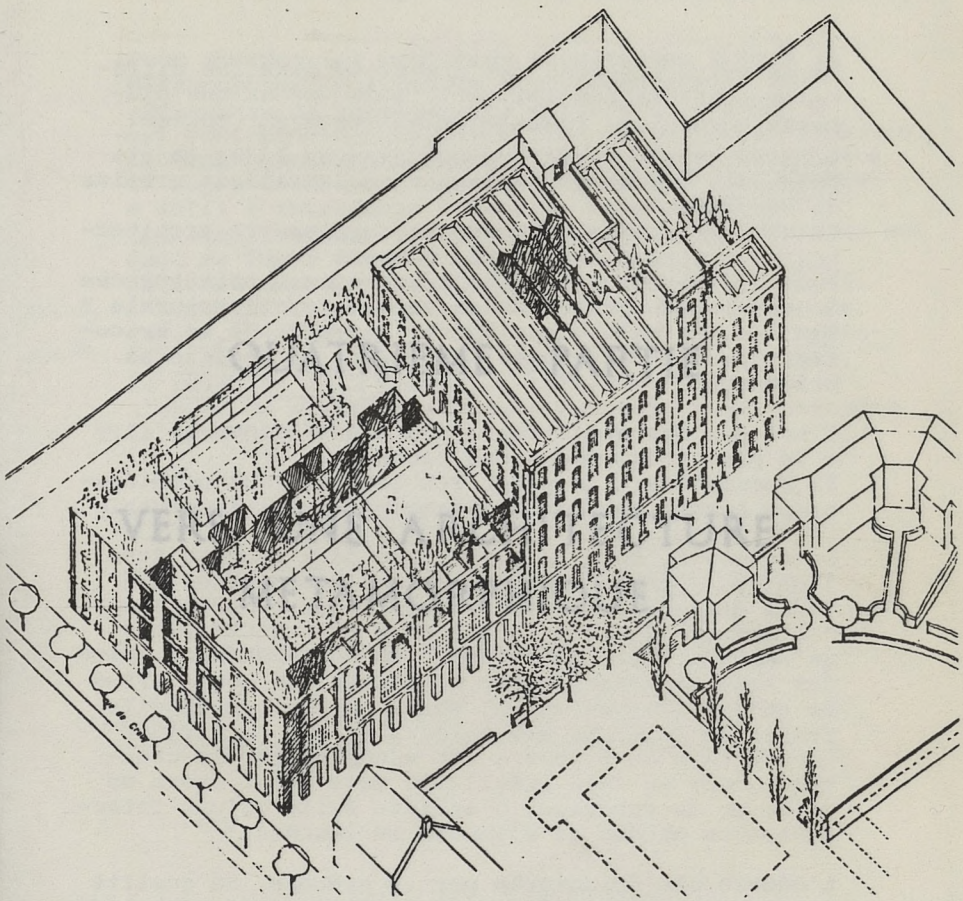


3

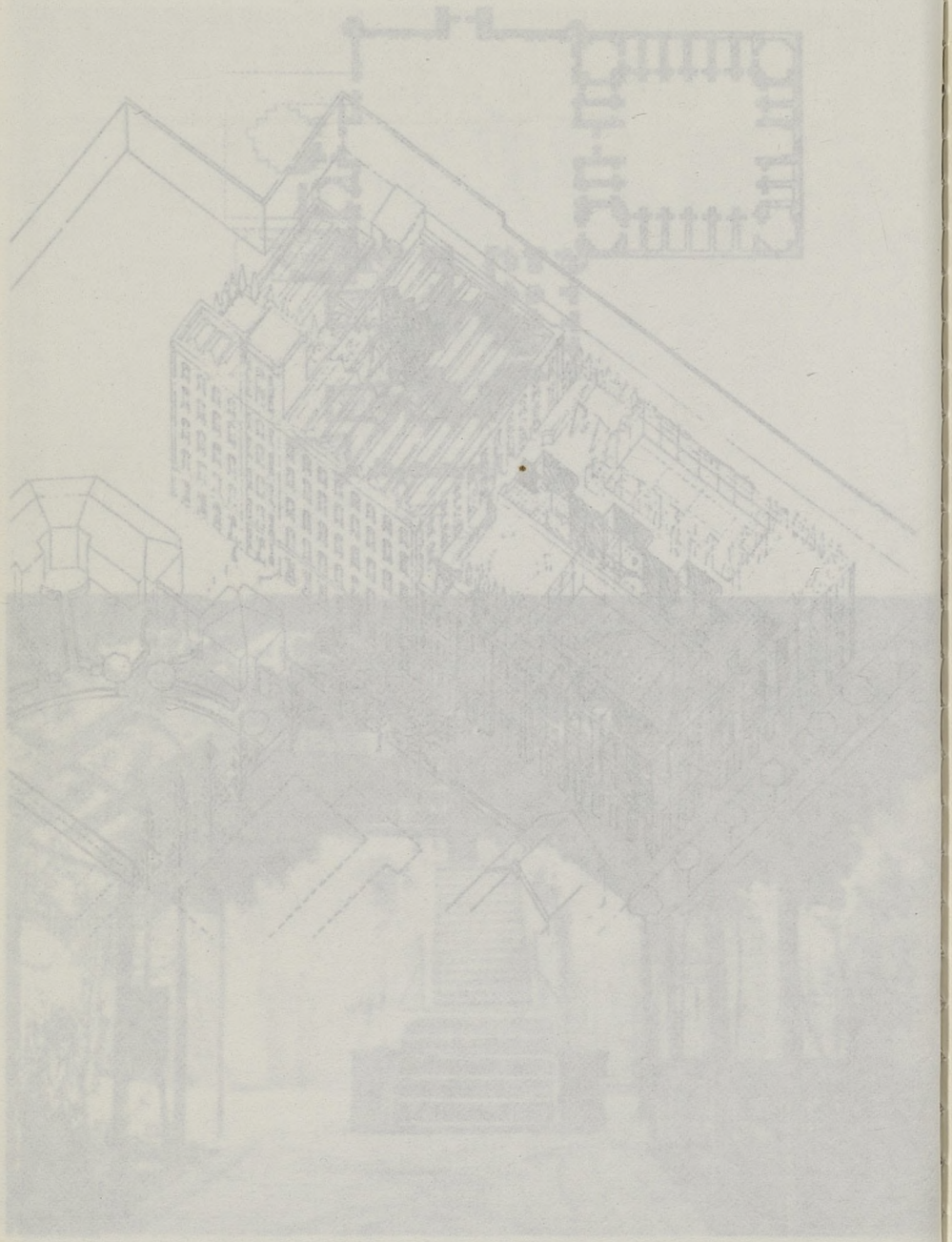
ACT Architecture, architectes.







La Filature - Roubaix France - Conversion d'usine en logements, activités artisanales, bureaux - ACT Architecture, architectes.



La Filature - Roubaix France - Conversion d'usine en logements, activités artisanales, bureaux - ACT Architecture, architectes.

QUATRIEME PARTIE

VERS UNE ARCHITECTURE METAMORPHIQUE

Vers une architecture métamorphique.

Après avoir effectué une traversée dans les différents courants idéologiques, nous voyons que plusieurs questions fondamentales demeurent posées.

Comment attribuer de nouveaux usages à des objets existants ? Comment envisager une stratégie urbaine du recyclage ?
Est-il concevable de retoucher une oeuvre architecturale reconnue et si oui, comment ?
Peut-il exister une méthode permettant une approche convenable du projet de conversion architecturale ?
Si l'on assimile globalement le recyclage au bricolage, peut-on attribuer une valeur esthétique au bricolage ?

C'est sur des questions d'ordre esthétique qu'il y a le plus fréquemment des blocages.
Il conviendrait de poser les termes d'une problématique esthétique de la métamorphose architecturale.

La création, dont la conversion doit pouvoir être l'objet, apporte une réponse à l'antagonisme des codes dans la mesure où comme le dit Umberto Eco : "(L'oeuvre) demeure inépuisable et ouverte parce qu'ambigüe. Elle substitue à un monde ordonné selon des lois universellement reconnues, un monde privé de centre d'orientation, soumis à une perpétuelle remise en question des valeurs et des certitudes".(1)
L'ouverture de l'oeuvre est acceptée par le créateur comme un fait inévitable mais aussi comme un principe de création. L'artiste évite qu'une interprétation unique ne s'impose au lecteur. (2)

L'oeuvre est structurée par le symbole. Sa qualité d'ouverture est le fruit de l'ambivalence symbolique qu'elle contient.

1. Umberto Eco, L'oeuvre ouverte, p. 22

2. A propos de l'actualité d'une création comme expression d'antagonismes, Théodor Adorno, Théorie esthétique, p. 253 :
"Sont profondes les oeuvres d'art qui ne masquent les divergences ou les contradictions ni ne les laissent inconciliées. En les forçant à paraître, apparition issue de l'inconcilié, les oeuvres incarnent la possibilité d'une conciliation. La formation des antagonismes ne les supprime ni ne les réconcilie.(...)
"De nombreuses périodes historiques garantissaient certainement de plus grandes possibilités de réconciliation que l'époque actuelle qui les refuse radicalement. Cependant, en tant qu'intégration non-violente des éléments divergents, l'oeuvre d'art transcende simultanément les antagonismes de l'existence sans donner l'illusion qu'ils n'existent plus."

Pour aborder les problèmes esthétiques liés à la métamorphose de l'oeuvre architecturale, il est nécessaire de rappeler les différents termes qui contribuent à la définition de la notion d'oeuvre. Il faut dépasser la simple distinction entre oeuvre et objet fondée sur une reconnaissance sociale, qui a suffi à introduire l'analyse morphologique.
Un fois l'existence de l'oeuvre reconnue examinons sur quoi se fonde cette distinction :
La création, comme production distincte du travail, l'authenticité, l'unicité, l'unité, le contenu de vérité, l'origine, le style, l'ouverture, la médiation entre le sujet et l'objet (retour au sujet), la relation à la nature... thèmes qui ont fait l'objet de nombreux ouvrages auxquels nous renvoyons le lecteur.(1)

notions induites par concept

1. cf ouvrages cités et bibliographie

1. Le retravail d'une forme architecturale.

Nous sommes en présence du problème suivant :
une oeuvre existe par son unité...
Par un processus créatif nous intervenons sur cette oeuvre.
Trois hypothèses sont alors envisageables :

- soit ce nouveau travail est assimilé par l'unité préexistante,
- soit il se propose comme unité distincte
- soit à partir de l'unité existante il constitue une unité nouvelle.

. Le retravail, continuité par l'unité préexistante.

Nous pouvons associer au premier cas celui de l'achèvement d'une oeuvre (Achèvement de Turandot après la mort de Puccini, achèvement de la Sagrada Familia après la mort de Gaudi, etc...).
Il peut y avoir suivant le même principe reconstitution à partir de ruines...

Mais, en seconde hypothèse, il est également possible de parachever une oeuvre considérée comme achevée et nous avons remarqué que l'analyse morphologique d'une oeuvre en donne les moyens; encore convient-il de s'imprégner de la totalité et des parties de l'oeuvre existante si l'on veut en être maître, de la prendre en charge esthétiquement pour la mener plus loin. Pour adopter cette démarche, il faut soit convenir que l'achèvement d'une oeuvre est révisable, soit qu'il est possible de pousser son achèvement jusqu'à la contestation de ses lois fondamentales ce qui nous rapproche du troisième cas.
La constitution de l'unité de l'oeuvre n'est-elle pas un point de vue à un moment donné ?
L'artiste pense avoir atteint un point d'équilibre à un instant, mais à l'instant suivant cet équilibre subsiste-t-il ?
Nous pouvons rappeler l'exemple de Bonnard, mais combien d'architectes ne remettraient-ils pas en question une oeuvre après 20 ans, ne serait-ce que parce qu'ils n'ont pas pu atteindre ce qu'ils avaient souhaité.

Cette pratique rencontre un important écueil : elle porte atteinte à l'authenticité. Là se trouve à nouveau posée la question de l'histoire et de la tradition [1]. Nous avons vu que la tradition rompue engendre le besoin d'authenticité : pour assurer à l'oeuvre une vie légitime, il est nécessaire de reconnaître en elle "l'ici et le maintenant de l'original"[2].
"Le devoir d'une restitution authentique est par principe infini"[3].

En dépit du fait que l'unité préalable a "phagocité" l'intervention, le contenu de vérité et l'ouverture symbolique peuvent être altérés, car les choix effectués peuvent figer une interprétation.
C'est assurément la reprise de l'oeuvre comme une tradition, c'est-à-dire le fait de se retrouver face aux choix de son premier créateur, qui permettrait soit que cette altération n'ait pas lieu, soit qu'elle enrichisse l'oeuvre. Il faut préalablement être renvoyé comme spectateur à l'infinité des choix encore possibles. "Par la seule contemplation, le spectateur est, si l'on peut dire, envoyé en possession d'autres modalités possibles de la même oeuvre, et dont il se sent confusément créateur à meilleur titre que le créateur lui-même, qui les a abandonnées en les excluant de sa création; et ces modalités forment autant de perspectives supplémentaires, ouvertes sur l'oeuvre actualisée"[4]
Dans le lent processus d'élaboration des styles toute oeuvre nouvelle n'est-elle pas aussi retravail des oeuvres précédentes ?
"C'est en passant par l'imitation et non en l'évitant que l'art a trouvé son autonomie; elle lui a donné les moyens de sa liberté"[5]
Mais passer par l'imitation de l'oeuvre ancienne c'est alors renier la progression qui nous en a séparé...ou c'est la juger actuelle. Ainsi c'est ce jugement qui départage cette pratique de celle de réactualisation dans une nouvelle unité.

1. cf. gardiens du patrimoine

2. Walter Benjamin, L'homme, le langage et la culture, p. 141

3. T. Adorno, Théorie Esthétique, p.247.

4. Levi-Strauss, La pensée sauvage, p. 36

5. Theodor Adorno, Autour de la théorie esthétique, p. 44

. Le retravail comme unité distincte.

Le deuxième cas est très courant parmi les conversions pratiquées récemment. Cette démarche donne lieu en fait, à plusieurs variantes. L'unité distincte peut, par humilité face à l'oeuvre existante, ne pas se proposer elle-même comme oeuvre, ou bien elle peut être une oeuvre qui se lit indépendamment de l'oeuvre existante, ou encore elle joue, comme oeuvre distincte, un duo avec l'oeuvre existante et nous introduit à un niveau de lecture supérieur, celui de la relation entre deux unités, perçue elle même comme oeuvre (poëtique du collage ou de l'assemblage).

La première variante est fondée sur l'établissement d'une distinction entre oeuvre et objet et entre création et travail. Comme le travail se distingue de la création parce qu'il est directement lié à la survie biologique,[1] ce type d'intervention est en général celui qui a pour mission d'assurer la survie du bâtiment : structures d'étaiement, guichets pour la visite, comme autant de sondes et de bassins autour d'un lit d'hôpital.

La seconde variante, nous en trouvons l'exemple au Théâtre implanté dans la Bourse au coton de Manchester. Nouvelle oeuvre dans l'oeuvre ancienne, une relation fondée sur une indifférence réciproque. C'est le prolongement d'une conception de l'architecture comme un en-soi, qui s'illustre aussi dans la ville par des projets ignorants de l'espace urbain. Cependant les aléas de l'évolution des codes peuvent un jour faire apparaître un contenu dans la relation entre les deux oeuvres, y découvrir la poésie d'un collage. Mais plus souvent, en l'absence d'une telle interprétation, on jugera selon, leur ampleur relative et leur imbrication, que les oeuvres gênent mutuellement leur lecture.
Le collage intentionnel (troisième variante) ne prendra pas le même risque, il s'ouvrira d'emblée par sa dualité, à la pluralité des lectures, à condition de suivre cette recommandation :
"Relier deux évènements selon un rapport inhabituel exige, nous l'avons vu, décantation, réflexion critique, préoccupation culturelle, choix idéologique. Il faudrait donc faire intervenir ici un nouveau type d'habitude qui consisterait à voir les choses de façon inhabituelle, en sorte que devienne instinctif le non-rapport, le rapport excentrique".[2]
Mais chaque unité distincte n'y perdra-t'elle pas un peu de son équilibre ?

1. Annah Arendt par Kenneth Krampton. Travail, oeuvre et architecture. Le sens de la Ville, p. 135
2. Umberto Eco op.cit. p. 163

Les dyptiques photographiques d'Urs Luthi se lisent à la fois comme unités distinctes et comme relation de couple. Il faut se dégager de cette relation pour saisir l'équilibre de chaque unité, car, c'est à travers l'unité la plus large que passe la lecture de chaque partie. En architecture où les relations duales sont nombreuses à différents niveaux de composition, le contraste est utilisé pour susciter l'attention.

Mais notons que la poétique des collages est moins souvent celle des totalités que celle des fragments. Chacun trouve alors son équilibre non plus individuellement mais par rapport au tout.
Le collage intentionnel nous introduit à la réinterprétation dans une unité nouvelle. Il semble en être la première approche et la base. Il commence à mettre en péril l'unité et l'authenticité originelle alors que les deux variantes précédentes les préservaient.

Parmi les assemblages d'éléments tirés de codes différents[1], où trouver une distinction entre collage et recomposition unitaire ? Alors que le collage met en relation des entités distinctes, la réinterprétation unitaire fait éclater les deux unités pour qu'elles se fondent en une. On passe de deux unités définies, à la pluralité d'éléments dans un ensemble, jusqu'à retrouver la relation duale dans le détail.

. Le Retravail comme nouvelle unité.

Donc, nous abordons maintenant le troisième cas. Nous y retrouvons les pratiques qui nous ont paru les plus remarquables.
Il existe d'innombrables exemples de réinterprétation d'oeuvres dans d'autres domaines que l'architecture tels que le théâtre, l'opéra, la musique (particulièrement riche en exemples de variations sur thèmes ou de transpositions comme celles de Max Reger sur des oeuvres de Bach...). En peinture, Duchamp, Picasso, Dali ont réinterprété des oeuvres selon des démarches très différentes.

1. Tafuri, Théories et histoire de l'architecture, p. 151

Ce qu'elles ont cependant en commun c'est le jeu. Comme le souligne Mikel Dufrenne[1] "il est remarquable que le verbe "jouer" serve à désigner l'activité des acteurs, et plus généralement celle de tous les "artistes" qui exécutent des oeuvres devant un public, qui convertissent le texte, le scénario ou la partition en objet esthétique, alors que du créateur - écrivain, compositeur, plasticien - le commun langage ne dit pas qu'il joue".
Celui qui réinterprète est à la fois créateur et acteur, cré-acteur.

Il y a une distinction importante à faire entre une réinterprétation d'oeuvres architecturales et la pratique des réinterprétations dans d'autres domaines. Dans les disciplines où le jeu est médiateur de la présentation au spectateur, l'oeuvre ne risque jamais d'être atteinte dans son authenticité. L'authenticité ne peut s'attacher qu'à la conception originelle que l'artiste a de l'oeuvre, pas à son interprétation.
Quant à l'ouverture, à l'interpellation subjective, au contenu de vérité, leur perception dépendent de la recréation contenue dans le jeu interprétatif. Au contraire, la réinterprètation d'une oeuvre plastique atteint son unicité, son authenticité et son contenu. Aussi ce problème est résolu en retravaillant sur un double de l'oeuvre originale.
Duchamp n'a pas peint de moustaches sur la vraie Joconde. En suivant cet exemple, pour s'adonner au jeu des ready-made historiques en architecture, il faudrait construire des doubles pour ensuite les altérer (démarche qui comme nous l'avons vu a pu être celle de Borromini).

L'altération ne pourrait donc jamais porter sur l'oeuvre elle-même : "aucune intervention irréversible".[2]
Cependant pour l'architecture cette affaire prend elle un ton aussi sérieux que pour la peinture ?
Les conclusions n'en sont pas aussi définitives et cela pour quelques raisons qui dépendent de la nature même de l'oeuvre architecturale.

1. Dufrenne M., Esthétique et philosophie, p. 138

2. cf. gardiens du patrimoine

La première de ces raisons c'est que dans l'architecture deux unités distinctes entrent en conflit : l'unité architecturale et l'unité urbaine, celle-ci pénètrant et transformant la première parce qu'elle lui appartient. La seconde de ces raisons c'est qu'en plus de son existence formelle, l'architecture est un lieu où se situe la vie.
Celle-ci la pénètre et la transforme aussi parce qu'elle lui appartient.
Plus que touteautre oeuvre, l'oeuvre architecturale évolue avec le temps et avec l'histoire. Elle contient le principe de cette évolution. Albert Speer n'est-il pas allé jusqu'à concevoir une architecture pour que les ruines qui en subsisteraient après plusieurs siècles, puissent rivaliser avec les ruines romaines(1).
Ce rapport particulier de l'architecture avec les éléments naturels et le temps, avec la vie et la ville rend donc possible sa réinterprétation et permet la réactualisation de son contenu de vérité. Adorno remarque que "ce que disent les oeuvres par la configuration de leurs éléments signifie à des époques différentes quelque chose d'objectivement différent et cela finit par affecter leur contenu de vérité. Des oeuvres peuvent devenir non-interprétables, ne plus rien dire..."(2)
Réactualiser une oeuvre, c'est aussi éviter qu'une interprétation unique ne s'impose au spectateur. Comme dans le cas d'une assimilation par l'unité préexistante le recours à la tradition de l'oeuvre est nécessaire. Il faut se retrouver face aux choix du premier créateur et non plus se demander ce qu'il aurait pu faire à son époque pour continuer son oeuvre, mais ce qu'il ferait maintenant.
Cette démarche est celle que nous avons remarquée parmi certains projets "contextuels". L'intervention peut être d'ampleur très variable par rapport à l'édifice existant pour qu'elle ait lieu. Elle n'a pas non plus besoin pour s'exercer de tenter des opérations "sacrilèges". Le dôme de Florence n'a pas besoin d'être réactualisé. Elle peut simplement apporter des réponses de meilleure qualité à des questions qui ne sont pas posées par des architectes.

1. Théories de la valeur des ruines. Le Reste II, Traverses n° 12, p. 82.

2. Adorno, Théorie Esthétique, p.258.

Un exemple. Le Palacio Guël de Gaudi est formellement achevé à un degré de complexité élevé. Ce palais est aujourd'hui converti en musée du Cinéma. Conversion sans graves conséquences pour l'oeuvre peut-on dire : quelques cimaises et quelques projecteurs. Aucun souci de création dans cette intervention, c'est un travail distinct de l'oeuvre (1ere variante du 2ème cas). Cependant, toute l'ambiance lumineuse élaborée par Gaudi est détruite alors qu'il y avait justement à partir de cette ambiance et du nouvel usage un thème de création, une réinterprétation possible.

Quelle que soit la démarche adoptée, nous pourrions dire comme Adorno :
"La relation authentique à l'oeuvre d'art exige un acte d'identification; pénétrerdans la chose, participer et comme le dit Benjamin : "respirer l'aura". Mais le moyen d'y aboutir est ce que Hegel appelle la liberté à l'égard de l'objet : ne pas projeter sur l'oeuvre ce qui se passe en lui comme pour s'y voir confirmé, valorisé, satisfait, mais au contraire sortir de soi pour s'ouvrir à l'oeuvre, se faire semblable à elle et l'accomplir à partir de lui".(1)

1. T. Adorno, Autour de la théorie esthétique, p. 29

2. Permanence et réactualisation de la forme.

Nous avons estimé que l'adoption d'une démarche pouvait être le résultat d'un jugement qui départagerait les architectures que l'on considère actuelles de celles que l'on considère réactualisables. Il faudrait donc admettre qu'elles ont par rapport au temps un comportement différent et que ce qui les départage est la permanence de leur contenu, leur capacité à transcender les codes des différentes époques.
"L'architecture prouve continuellement que la base même de son existence réside dans l'équilibre instable qui s'établit entre un noyau de valeurs et de significations permanentes et les métamorphoses que ces dernières subissent dans le temps historique". (1)
On pourrait supposer que le jugement s'opère selon le lien qu'entretient l'oeuvre avec ce noyau de valeurs permanentes (valeurs que notre époque est particulièrement soucieuse de réhabiliter).
Certaines oeuvres ne seraient-elles pas constituées plus que d'autres sur un désir d'éternité ? Cela est-il perceptible dans leur destination première (sacrée), dans leur style (recourant aux formes d'une édification première, classicisme), ou dans leur indice de rareté ?
La fermeture de la forme à laquelle aboutit un principe d'élaboration rationnelle fonde son énigme et débouche sur un appel à l'éternité (2,3)
Ces oeuvres ne seraient pas affectées par le passage éphémère des usages, il ne les concernerait pas.

1. Tafuri, op.cit.,p. 241.

2. T. Adorno, Autour de la théorie esthétique.p.p.49-50:
"La rationalité des oeuvres d'art a pour but leur résistance à l'existence empirique : organiser les oeuvres d'art de manière rationnelle signifie les élaborer rigoureusement en soi. Elles contrastent ainsi avec le monde extérieur, avec le lieu où s'exerce la ratio dominant la nature, d'où provient la ratio esthétique, et deviennent un pour-soi."

3. T. Adorno, Théorie esthétique, p. 170.
"Le processus immanant aux oeuvres d'art, dépassement du sens de tous les moments particuliers, constitue l'énigme".

Elles réaliseraient la simple adéquation du contenu spirituel et de la forme (qui selon Hegel caractérise l'art classique), l'accomplissement parfait de l'idée(1). Elles auraient été édifiées dans le but sacré, de reproduire la spiritualité d'un peuple, d'assurer la pérennité de ses mythes.
A propos de la mémoire collective et de l'espace, M. Halbwachs note l'importance de la permanence des lieux : "comment les fidèles s'assureraient-ils que leurs sentiments religieux n'ont pas changé, qu'ils sont aujourd'hui ce qu'ils étaient autrefois, et qu'on ne peut distinguer en eux ce qui est du passé et du présent si la permanence des lieux ne leur en apportait point la garantie" ? (2)
Ces oeuvres seraient donc comme un défi à notre exigence de création. Mais toute intervention non distincte sur leur forme s'y chargerait d'un sens à la mesure de l'oeuvre elle-même, elle serait perçue comme un attentat contre l'ordre social, contre sa culture et comme un manifeste libérateur. En en proposant la réactualisation, elle contesterait sa capacité à exprimer encore la liberté du sens (3).

1. Hegel, L'art symbolique, p. 10

2. M. Halbwachs, La Mémoire Collective, p. 162.
"... un groupe religieux, plus que tout autre a besoin de s'appuyer sur un objet, sur quelque partie de la réalité qui dure, parce qu'il prétend lui-même ne point changer, alors qu'autour de lui toutes les institutions et les coutumes se transforment et que les idées et les expériences se renouvellent".

3. G. Durand, L'imagination symbolique, p. 39
"La puissance poétique du symbole définit la liberté humaine mieux que ne le fait une quelconque spéculation philosophique : cette dernière s'obstine à voir dans la liberté un choix objectif, alors que dans l'expérience du symbole nous éprouvons que la liberté est créatrice d'un sens : elle est poétique d'une transcendance au sein du sujet le plus objectif, le plus engagé dans l'évènement concret. Elle est le moteur de la symbolique."

3. La forme et l'usage.

"Il y a deux manières d'accueillir un édifice, on peut l'utiliser, on peut le regarder"(1)

Nous avons admis le principe de l'émancipation de la forme par rapport à son usage et nous l'avons considérée indépendamment pour envisager son retravail. Quant au *lieu*, qui est la relation vécue entre forme et usage, sa métamorphose est déterminée par l'évolution du rapport dialectique(2) entre ces deux éléments, rapport qui, dans le cas de l'oeuvre architecturale présente une double particularité(3) : l'évolution historique du rapport entre la signification de la forme et l'usage, et, en conséquence, la possibilité d'un rapport poétique entre forme et usage, que la conversion saura - ou non - exploiter... par la création de l'usage.

L'émancipation de l'usage par rapport à la forme.

En effet, sur le plan historique, l'oeuvre architecturale s'est très tôt émancipée(4) de ce qui constitue son fondement, de ce qui est à l'origine de la relation usage/forme : c'est-à-dire la volonté d'édifier un bâtiment qui, assurant une fonction rituelle de reproduction sociale, en porterait les signes.

Tout se passe, comme si l'on pouvait identifier la relation originelle forme/usage à celle existant entre l'oeuvre et le rituel : "(...) Les plus anciennes oeuvres d'art naquirent au service d'un rituel, magique d'abord, puis religieux. Or, c'est un fait d'importance décisive que l'oeuvre d'art ne peut que perdre son aura dès qu'il ne reste plus en elle aucune trace de sa fonction rituelle.

1. Walter Benjamin, Poésie et Révolution, p.p.127 et suivantes (cité par Tafuri, p.121).
W. Benjamin poursuit : "L'accueil tactile se fait moins par voie d'attention que par voie d'accoutumance. En ce qui concerne l'architecture, cette accoutumance détermine également dans une large mesure l'accueil visuel".

2. cf., Introduction, métamorphose, et Hegel, l'art symbolique, p.p. 156-157.

3. Michelis, L'esthétique de l'architecture, p.41. "L'oeuvre architecturale ne se contente pas de réaliser l'unité sociale, mais en même temps elle ennoblit plus directement la vie, parce que cet art érige des monuments symboles d'idées et idéalise la forme de la ville et de l'habitation."

4. cf. partie historique.

En d'autres termes, *la valeur d'unicité propre à l'oeuvre d'art "authentique" se fonde sur ce rituel qui fut à l'origine le support de son ancienne valeur d'utilité.* (...) Cette liaison fondamentale est encore reconnaissable comme un rituel sécularisé, à travers le culte voué à la beauté, même sous ses formes les plus profanes"(1), alors que l'oeuvre d'art s'était affranchie, grâce en particulier aux techniques de reproduction, des contraintes de sa fonction rituelle : "Nous voyons apparaître ici pour la première fois dans l'histoire du monde l'émancipation de l'oeuvre d'art par rapport à l'existence parasitaire que lui imposait son rôle rituel"(2)

Mais si l'architecture a, elle aussi, fait l'expérience de cette émancipation par rapport à un rôle instrumental, elle a conservé la *valeur* du rituel originel = *édifier*, c'est-à-dire non"seulement bâtir, mais aussi:éduquer, établir, fortifier, instruire".(3) Il s'agit donc d'édifier pour assurer, par l'acte de *reproduction*, la continuité des structures sociales.

Cette notion d'édifice s'applique effectivement autant au bâtiment public qu'à l'habitation comme le fait apparaître, au travers de l'étymologie, son sens originel : "aedes" (âtre) et "ficare" (faire). Qu'on le veuille ou non, la forme des édifices est marquée par cette origine lointaine : "Qu'elle soit mythique, religieuse, philosophique ou directement architecturale, la spéculation a fait de la cabane primitive un paradigme de l'art de bâtir, un étalon selon lequel évaluer, en quelque sorte, les autres édifices, puisque c'est d'une si frêle origine qu'ils dérivent tous".(4)
Or le dictionnaire ne fait état que de l'usage courant actuel du terme "édifice" ("un grand bâtiment majestueux, une église, un palais, une forteresse"), en d'autre termes, les lieux du pouvoir et de sa permanence, les lieux symboliques du maintien de la structure sociale.

1. W. Benjamin, op.cit., p.147.

2. W. Benjamin, op.cit., p.148.

3. Kenneth Frampton, op.cit.,p.137.

4. J. Ryckwert, La maison d'Adam au Paradis, p.229.

C'est dire que cette définition, écartant - significativement - le sens premier, ne prend en compte que la conséquence de l'institutionnalisation de la reproduction du pouvoir(1). Cependant, chaque fois que se présente un cas de ré-utilisation (réalisé, ou projeté), transformant l'usage d'un bâtiment perçu comme "édifice" - au sens du dictionnaire -, on ne peut empêcher qu'il y ait interrogation fondée sur la référence aux origines.
C'est alors que cette émancipation, qu'implique la conversion, de l'usage vis-à-vis de la forme, fait surgir de leur rapport décalé une *faille* dont nous avons déjà souligné qu'elle était riche de potentialités.

La conversion comme occasion d'un rapport poétique entre forme et usage, ou : de la nécessité de cultiver la "faille".

"La seule exposition de l'objet arraché à son lieu naturel produit un effet d'art : elle métamorphose l'objet en l'irréalisant; elle ne le présente pas simplement : à défaut de le représenter, elle le met en représentation".(2)

La conversion suscite des décalages qui se perçoivent comme oeuvres en eux-mêmes. En donnant un sens au rapport entre la signification de la forme et celle de l'usage(3), elle réalise un autre type de "collage", que Tafuri nomme "introduction d'un thème profondément enraciné dans un contexte déterminé, dans un contexte différent" (4).Il cite le cas des amalgames entre emblèmes sacrés et fonctions civiles que l'on trouve dans les villas Palladiennes et aussi dans les gares, bibliothèques, bourses à coupoles du 19ème siècle.

1. dont on a vu (chapitre sur la décomposition des usages) qu'il s'agissait de l'acte le plus valorisé.

2. Mikel Dufrenne op.cit., p. 160.

3. "... remplissant des significations nouvelles la forme vide et ouverte du message originel, chaque interprétation de l'oeuvre... donne naissance à de nouveaux messages - nouveaux sens, qui viennent enrichir nos systèmes idéologiques, en les restructurant et en préparant les lecteurs de demain à une nouvelle situation interprétative par rapport à l'oeuvre".
Umberto Eco. Appunti per una semologia delle communicazioni visive p. 88.

4. Tafuri, op.cit., p. 151.

Cette pratique que l'on peut suivre à travers l'histoire de l'architecture [1] se fait dans le sens d'une valorisation du nouvel édifice par l'utilisation de ses symboles les plus significatifs, qui ne sont autres que ceux de l'édifice dans sa fonction originelle. On pourrait n'y lire qu'une dévaluation progressive des signes. Or, c'est en même temps une revalorisation de la forme ainsi "repêchée". Quand, par exemple, A. Rossi prend le parti de réactualiser le type d'une prison du XVIIIème siècle pour l'Hôtel de ville de Trieste, son choix pourrait être interprété comme une manifestation contre cette dévaluation.

Ainsi, pour que s'établisse ce rapport poétique entre forme et usage dont la conversion architecturale donne l'occasion, la création de l'usage est une impérieuse nécessité puisque l'architecture existe déjà.
D'où la question : l'usage peut-il être oeuvre ?

L'attitude radicale, qu'illustre la pratique des "christianiens" [2] danois, répond positivement en contestant l'oeuvre formelle, en valorisant l'authenticité dans la vie et non dans la forme : l'objet n'est destiné qu'à servir, l'architecture à mourir tandis que l'usage devient oeuvre comme fête, comme scintillement [3 et 4].

1. cf 1ère partie.

2. cf. Utopistes révolutionnaires.

3. "La fête : c'est bien l'un des pôles qui aimante l'art contemporain et sa contestation de l'oeuvre. Avec l'art cinétique, avec la musique stochastique, avec certains films d'animation, l'oeuvre devient événement. Sans doute l'était-elle déjà, en un sens, dans les arts temporels, là où l'objet esthétique ne s'accomplit que le temps d'une exécution. Mais les oeuvres plastiques semblent aussi renoncer à la substantialité et à la pérennité de l'objet pour ne durer que le temps d'une expansion , d'une scintillation, d'un jeu."
Mikel Dufrenne op.cit p. 185.

4. ce qui distingue dada, action sur l'objet, surréalisme qui exprime par une oeuvre stable la métamorphose du sujet en objet et le désir d'inversion de cette métamorphose. "En imageant à l'extrême leur contamination, le surréalisme illustre et dénonce l'écartèlement du sujet et de l'objet. C'est une révolte contre le nouveau principe de réalité de l'objet. Au calcul rationnel qui "libère" l'objet dans sa fonction, le surréalisme s'oppose en libérant l'objet de sa fonction pour le reverser à des associations libres". J. Baudrillard. Pour une critique de l'économie politique du signe, p. 242.

"Si la création s'insurge contre l'ordre des choses contre le système des répressions, c'est qu'il y a des fissures dans ce système lui-même. Bien entendu, il existe d'autres fissures que celles par où peut pénétrer l'insurrection esthétique. Elles sont nommables à l'aide de mots aussi quotidiens que la solidarité, la lutte, le jeu, la fête, l'amour".(1)

Moins absolue serait une démarche qui chercherait simplement à créer de nouveaux usages, des usages sur mesure dans les conditions d'une vie locale et d'un objet. NON car possibilité improbable
Cela donnerait alors à la conversion l'occasion d'être un laboratoire de création de nouveaux programmes.

Le repli dans la forme apparaît donc bien comme l'occasion d'un renouvellement des usages d'où pourraient naître d'autres formes.

Comme la création des formes a renouvelé les usages, la création des usages renouvellera les formes(2) . On est revenu à l'usage pour créer des formes nouvelles, on revient aux formes pour créer des usages nouveaux.
Pour laisser se développer cette dialectique, pour voir se dérouler l'expérience de l'architecture métamorphique, il faut refuser de soumettre les lieux à l'emprise totalitaire des signes. Il faut garder un reste pour que la faille se perpétue.

"Mais pourquoi ce malaise, ce sentiment d'un porte-à-faux, voire cette angoisse à l'égard du reste ? Pourquoi faut-il qu'un "trop" nous encombre au lieu de nous combler ? Pourquoi ne pas se réjouir qu'il y ait enfin un excès, un résidu et non la misère d'un manque ?" (3)

1. Olivier Revault d'Alonnes. La création et les promesses de la liberté, p.270.

2. cf. Architectures Marginales aux U.S.A.

3. Pierre Sansot. Vers une petite métaphysique du reste. Traverses n° 11, p.3.

CONCLUSION

La ville comme oeuvre métamorphique

"Pour que la fête foraine soit giclante de lumière et de bruit, il faut une ville encore silencieuse et peu éclairée. Pour que le bistrot ménage son accueil amical, sa pénombre, il faut qu'il ne cherche pas à "tourner à plein régime" et que les hommes s'y rendent en toute amitié, à pied ou à vélo lorsqu'ils quittent l'usine..."(1)

Laisser à la ville le pouvoir de créer des usages...

C'est dans la ville que se trouvent les moyens de cette création d'usages que nous avons appelée. Parce que la ville ne s'est pas soumise, parce qu'elle a gardé son pouvoir de création. Si l'on sait voir en elle ce qui échappe au quadrillage des hommes d'ordre et ne se dissout pas dans la lumière d'un savoir panoptique, alors le "reste" de la ville pourra encore "nous accompagner dans notre déambulation et lui donner sa tonalité atmosphérique, son bonheur"(2)

Mais pour laisser à la ville ce pouvoir de création, de transformation des usages, alors "il faut réduire à rien les habitudes, l'ordre réglé du monde, *tout ce qui prétendrait se passer une fois de plus sous prétexte qu'il s'est passé autrefois* (...) Et la ville à ce compte, paraît être ce lieu où tout est possible". (3)

Rejet du fonctionnalisme : la ville est "une seconde nature" pour tous ses habitants.

Déjà, la ville a résisté au fonctionnalisme qui s'était donné pour objectif "le nettoyage" de ces restes de la ville (4), et qui prenait appui sur la notion de série (5).

1. Sansot, P., Poétique de la ville, p. 74.

2. Sansot, P., in : Traverse, 11, Vers une petite métamorphose du reste, p.9.

3. Sansot, P., Poétique de la ville, p. 58.

4. cf Le Corbusier, Manière de penser l'urbanisme, p. 76 : "Les croisements automobiles ont instauré une technique véritablement scientifique, excluant tout arbitraire".

5. sur le passage de l'unité à la série, voir W. Benjamin.

En postulant, comme Hannes Meyer, que "la majorité des citoyens des peuples civilisés a des besoins d'habitation et de vie semblables", on supprimait cette "dénivelée" entre les lieux, si sensiblement décrite par P. Sansot. On rendait la ville anonyme, indifférente aux lieux comme à l'histoire, réduite à des prismes inachevés dont la rectitude se prolonge en pointillés dans l'espace vide qui les quadrille... formes en quête d'un devenir...

Cependant, la ville est restée : et cette résistance ne se comprend que par la nature du rapport entre la ville et ceux qui l'habitent, par leur entente, leur "connivence", parce qu'elle était devenue "une seconde nature" pour ses habitants, et, certes, la nature peut prendre diverses formes : "Elle peut être le kosmos ou le désert ou la ville; à une certaine époque et à travers certaines conditions historiques, une entente s'est réalisée entre les villes, et les hommes".(1)

Ville/Continuité et instantanéité : l'oeuvre.

Mais aussi, parce que cette entente se réalise de l'intérieur, la ville est insaisissable. Il faut se fondre en elle. Et elle conservera toujours son énigme, que l'on tente d'en venir à bout par le plan,(2) que l'on tente de l'approfondir en s'y plongeant encore davantage, en la "déambulant".(3)
"A cette dilatation qui se perpétue jusqu'à occuper tout l'espace possible, à cette capacité de se faire l'écho de l'être dans sa totalité, nous reconnaissons *le mouvement poétique*"(4)

1. Sansot, P., Poétique de la Ville, p.21.

2. cf les plans de ville, les rectifications de la Renaissance sur les tissus inextricables du Moyen-Age.

3. cf P. Sansot, : Poétique de la ville, p. 52 : "Il se peut que la ville se dérobe davantage à mesure qu'elle se livre. En effet, il s'agit d'un rapport qui (...) peut se comparer aux relations de deux personnes entre elles, où la transparence et la distance se mêlent; mieux, au rapport de l'homme et d'une oeuvre d'art (...) Plus de clarté et aussi plus de mystère. Nous ne connaissons pas nécessairement mieux une ville quand nous vivons en intimité avec elle, mais, et là réside l'essentiel, nous la sentons exister avec le plus d'intensité".

4. Sansot, Poétique de la Ville, p.412.

Si tout ce que nous savons déjà des caractères de la ville - son unité, son appel au sujet, son énigme,..., nous autorise à lui donner le statut "d'oeuvre", nous pouvons ajouter qu'elle réalise la synthèse entre les deux pôles extrêmes de l'oeuvre : continuité de la forme, fulgurance de l'instant. C'est l'archétype de l'oeuvre métamorphique. "Le temps choisit ses métamorphoses. Parmi les vestiges que déposent les sociétés, il opère un tri, il élit ou il sacrifie. Il renouvelle la splendeur des villes comme ailleurs, il l'estompe".(1)

La ville comme oeuvre métamorphique : de l'historicité immanente.

La ville en son unité transcende les siècles, elle fait l'histoire et modèle les actes qui, à leur tour, s'inscrivent en elle comme sur un palimpseste. "La continuité historique agit en tant que sujet, véritable esprit objectif qui se laisse guider par ses éléments déterminants sans que l'architecte ait à le vouloir. (...) ce que la beauté de (certaines) villes semble ne provoquer que de l'extérieur appartient en fait à leur intérieur. L'historicité immanente se manifeste et la vérité historique se déploie en même temps".(2) La beauté des villes surgit de leurs métamorphoses, auxquelles participe la conversion des bâtiments. Métamorphose urbaine, métamorphose architecturale : l'une n'est pas sans l'autre.

De deux conceptions de la métamorphose.

La ville d'aujourd'hui est en quête de nouveaux Sixte V, dont la conception urbaine a trouvé, à Rome, ses prolongements jusque dans la transformation des édifices (comme ce fut le cas pour Ste Marie-Majeure). Est-ce entre Rome et Split que se répéreraient les traces d'une tradition aujourd'hui reprise, avec, d'un côté une conception intellectuelle de la ville qui, après une lente assimilation, projette sur l'existant de nouvelles formes, de l'autre une forme ancienne qui oriente, comme un guide "naturel", les interventions des hommes au cours de l'histoire.

1. Lapouge, G., Utopies et civilisations, P. 55.

2. Adorno, T., Autour de la théorie esthétique, p. 26.

- Sixte V ressemblait peut-être au rêveur des villes de P. Sansot : "le rôle d'un rêveur des villes, homme actif par excellence, n'est-il pas de rendre la ville à son principe ? non point par simple érudition ou encore par une sotte condamnation du présent, mais pour que la ville ait un sens, (...)Le rêveur n'est pas seul..."

- Des métamorphoses - comme celle du Palais de Dioclétien à Split, ne nous toucheraient pas autant si elles n'avaient résulté d'un accord essentiel entre cette ville-là et ces habitants-là(1) qui y ont inscrit leurs traces successives.
"Le rêveur n'est pas seul, les promeneurs nocturnes, les manifestants, les petites gens retrouvent - et c'est là le miracle d'une ville authentique - ces chemins que personne ne leur a enseignés - L'Histoire, à ce niveau n'est plus celle qu'un homme averti peut reconstituer avec de la patience et de l'indulgence, elle apparaît comme une tradition reprise et à nouveau assumée".(2)

C'est donc bien ainsi, selon ces deux démarches - ré-interprétation ou assimilation mentionnées à propos du retravail sur l'oeuvre - que "l'oeuvre urbaine" se métamorphosera. Mais cette dernière, constamment ré-interprétée ne peut qu'assimiler tout retravail : nouvelles limites, nouvelles perçées, embellissements, parfois simples sentiers , qui ménageront une nouvelle découverte de la ville, qui la rendront aux rêveurs. Ces proliférations mêmes, produites par ceux qui ne croyaient pas en elle seront également assimilées. Car, la question est là : ce que nous révèle le phénomène actuel de métamorphoses, n'est-ce pas que sa tradition en est retrouvée, reprise pour être poursuivie ? Alors, le problème d'une protection du patrimoine se poserait-il encore ? L'authenticité vécue n'apaisera-t-elle pas la soif d'une lointaine authenticité ?

1. cf. Sansot, P., op.cit. p. 417 : "Une poétique urbaine aurait-elle un sens (...) sans un accord fondamental de la ville et de ceux qui l'habitent.

2. Sansot, P., op.cit. p. 39.

La métamorphose, la raison, la résurgence symbolique et le jeu.

Ce retour à l'histoire dont les métamorphoses architecturales nous racontent le symptôme s'interpréterait comme le réflexe salvateur d'une société qui se dérobe aux effets d'une excessive rationalité.
Car la raison s'emballe sans finalité créatrice (1): en liquidant - presque - la dimension symbolique de la ville, elle avait fait surgir les fantômes de la discontinuité de la rupture essentielle :
Il fallait détourner le regard rigide de la Raison pour lui faire explorer les chemins de l'imagination symbolique sur laquelle se tissent, entre l'homme et la ville, des liens de confiance, d'échange réciproque, de don.

L'histoire urbaine décrit ainsi un cheminement analogique à celui que connaît le rapport affectif entre le sujet et l'objet, analysé par Winnicott (2).
Au rejet, à la tentative de destruction à laquelle incitait la permanence de la ville, l'histoire à répondu : la ville a échappé, au siècle dernier , au contrôle de la conscience collective, comme s'échappe le jouet des mains de l'enfant qui, alors, veut le détruire. Or, cette destruction, au lieu de l'anéantir, a fabriqué une réalité en posant la ville comme chose-en-soi, objet extérieur à nous-même. L'histoire a objectivé la ville.
Si celle-ci a ainsi survécu, et si, entre elle et le sujet, s'établissent "*fiabilité et confiance*", alors un "*espace potentiel*" apparaît, que l'on peut remplir créativement :

bât reconverti = rupture "gaie" ds rationalité nlle
= elt originel / créatif
chose formée

1.(cf. G. Durand, L'imagination symbolique p.p. 79-80) : S'il existe des sociétés sans chercheurs scientifiques non "faustiennes", il n'existe pas de société sans poètes, sans artistes.

2. c'est l'application à la ville du processus d'objectivation dont Winnicott donne la description dans Jeu et réalité : "(Au) sujet "qui se relie à l'objet" succède "le sujet qui détruit l'objet" (en tant qu'il devient extérieur). Ensuite peut intervenir "l'objet qui survit à la destruction par le sujet". Mais il peut ou non, y avoir survivance" (...) on admet généralement que le principe de réalité incite l'individu à la colère et à une destructivité réactionnelle. Mais, pour moi, la destruction joue son rôle en fabriquant la réalité, en plaçant l'objet en dehors du soi". (pp. 125-126).

car elle pourra redevenir le lieu d'un "jeu réciproque entre l'originalité et l'acceptation d'une tradition, (... qui) constitue la base de la capacité d'inventer..."(1). La ville-oeuvre sera le lieu de notre propre jeu créatif qui, comme dans l'échange symbolique(2) d'une union amoureuse, nous implique. Nous savons aujourd'hui qu'il y a en elle cette faille qu'il faut préserver ou embellir.

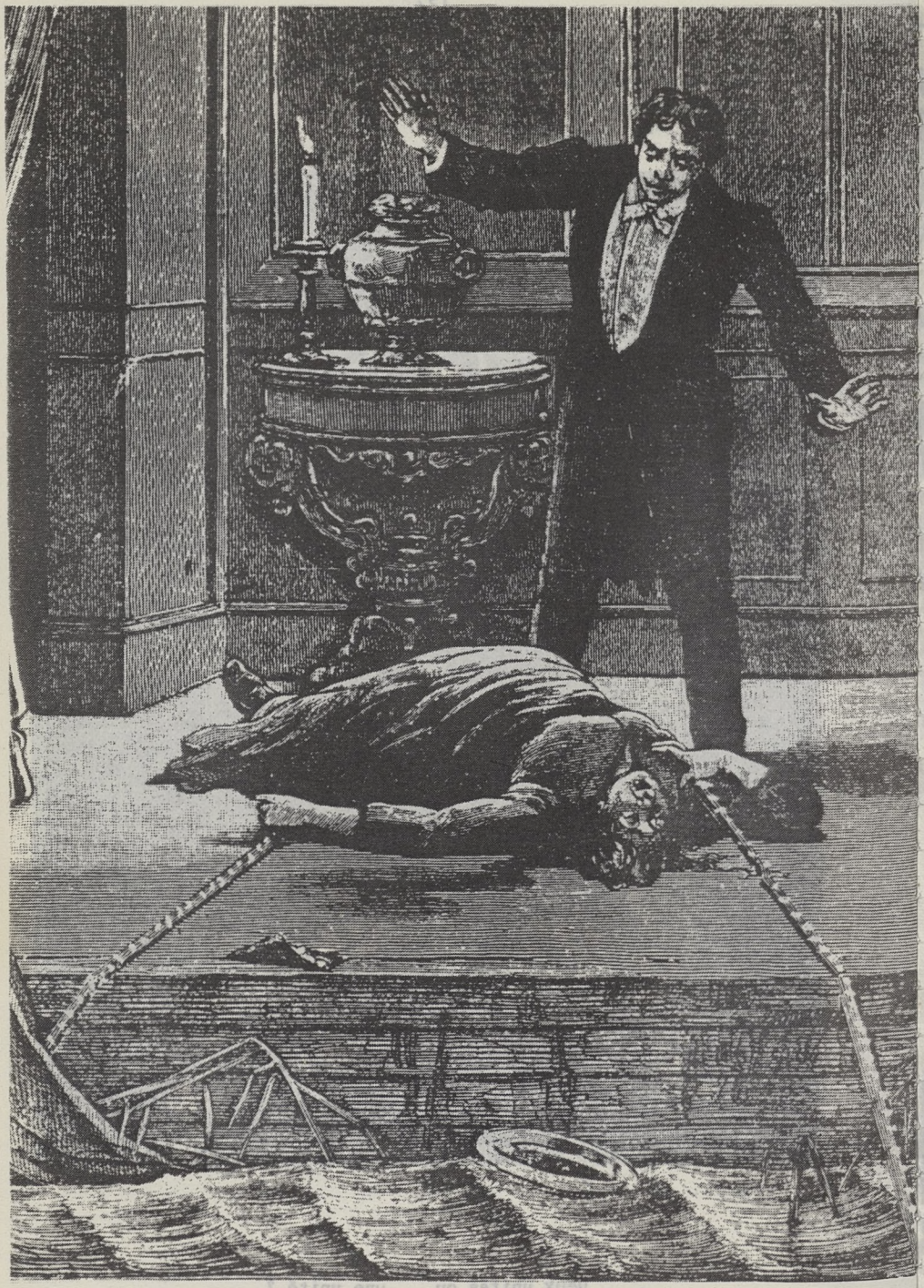
Le glissement des signes laisse apparaître le symbole comme le soleil entre les nuages.
Alors, le jeu avec la ville sera encore possible.

1. Winnicott, op.cit, p. 138, et encore F. Plaut, cité par le même auteur : "La capacité de former des images et de les utiliser de façon constructive par la recombinaison en de nouveaux schémas dépend - à la différence de rêves ou de fantasmes - de la capacité qu'un individu a de faire confiance" (p. 142)

2. cf J. Baudrillard, Pour une économie politique du signe, p. 267 (à propos de l'échange symbolique) : "cet objet-là, ce res nulla, n'a pas de valeur d'usage, il ne sert proprement à rien".

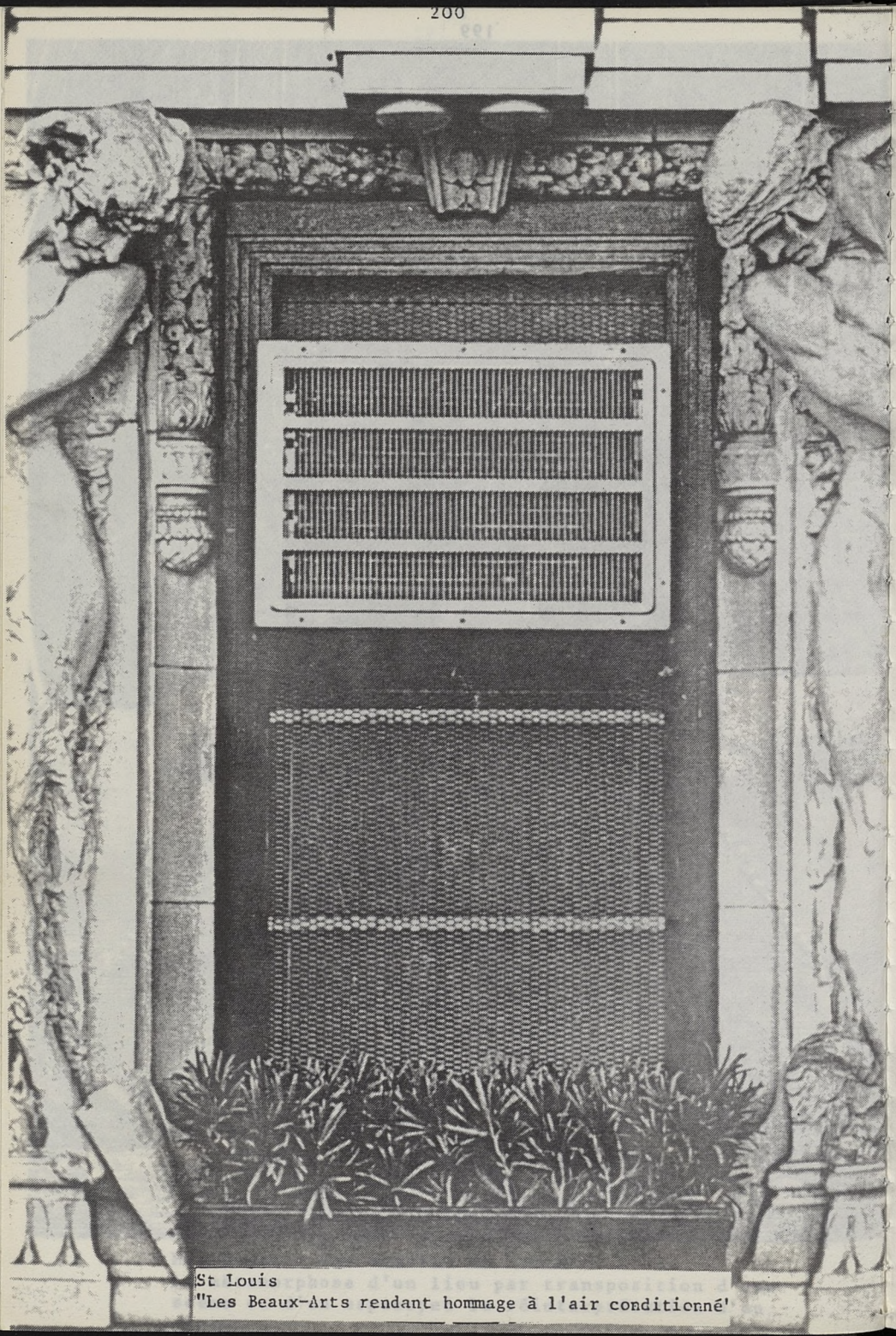
Urs Lüthi - Autoportrait en deux parties -

Deux unités ou une unité ?

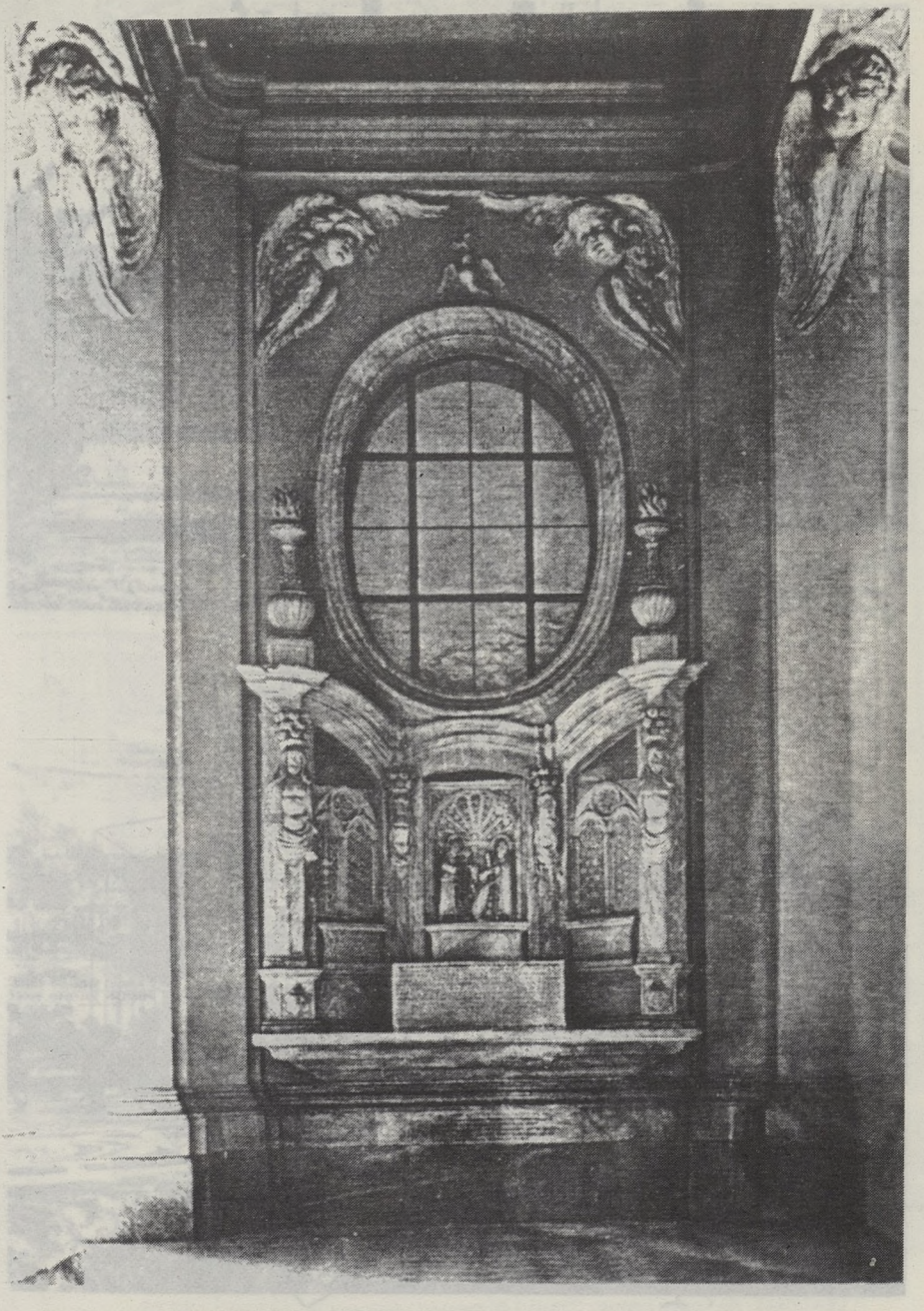


Max Ernst - Une semaine de bonté -
La métamorphose d'un lieu par transposition d'une scène et d'un espace; et la réinterprétation d'un genre.

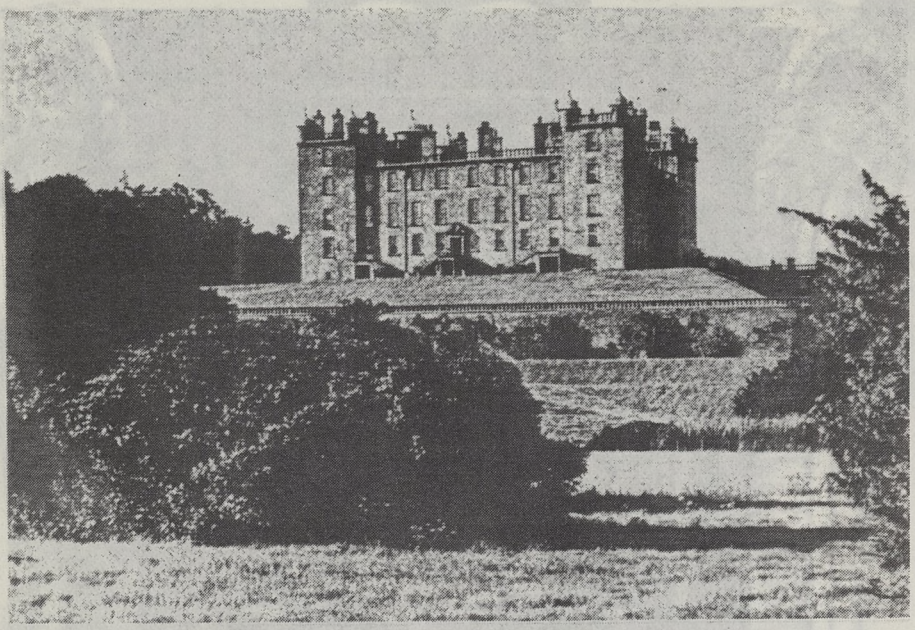
Marcel Duchamp 1919.

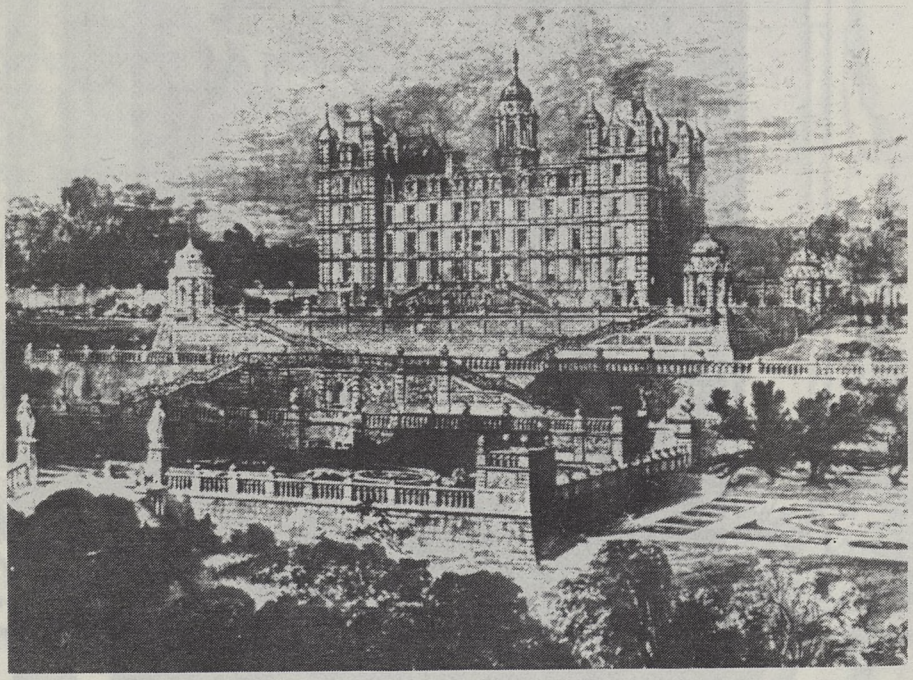


St Louis
"Les Beaux-Arts rendant hommage à l'air conditionné'

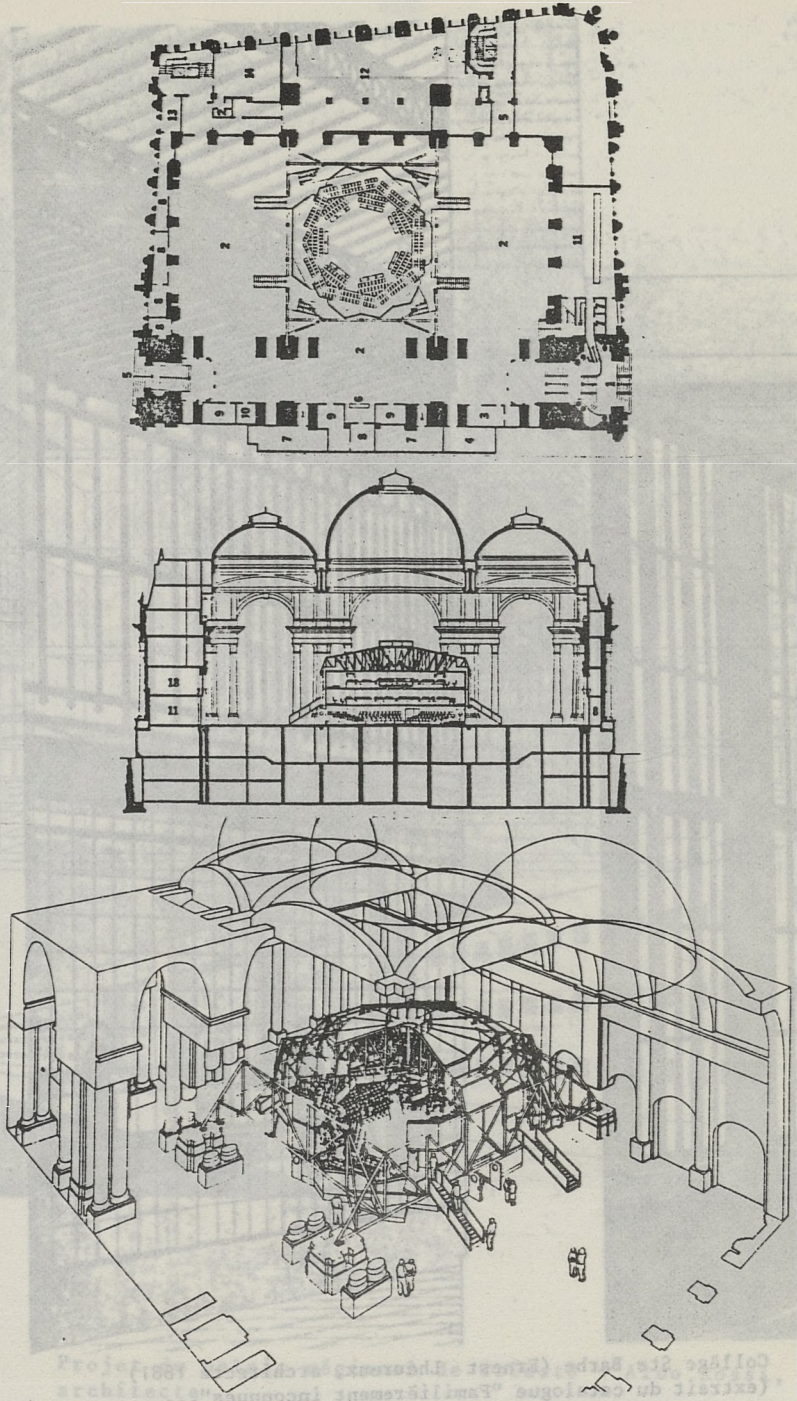


Francesco Borromini : Tombe du Cardinal Giussano à St Jean de Latran - "Un piquant bricolage à partir d'objets ready-made" selon Tafuri.

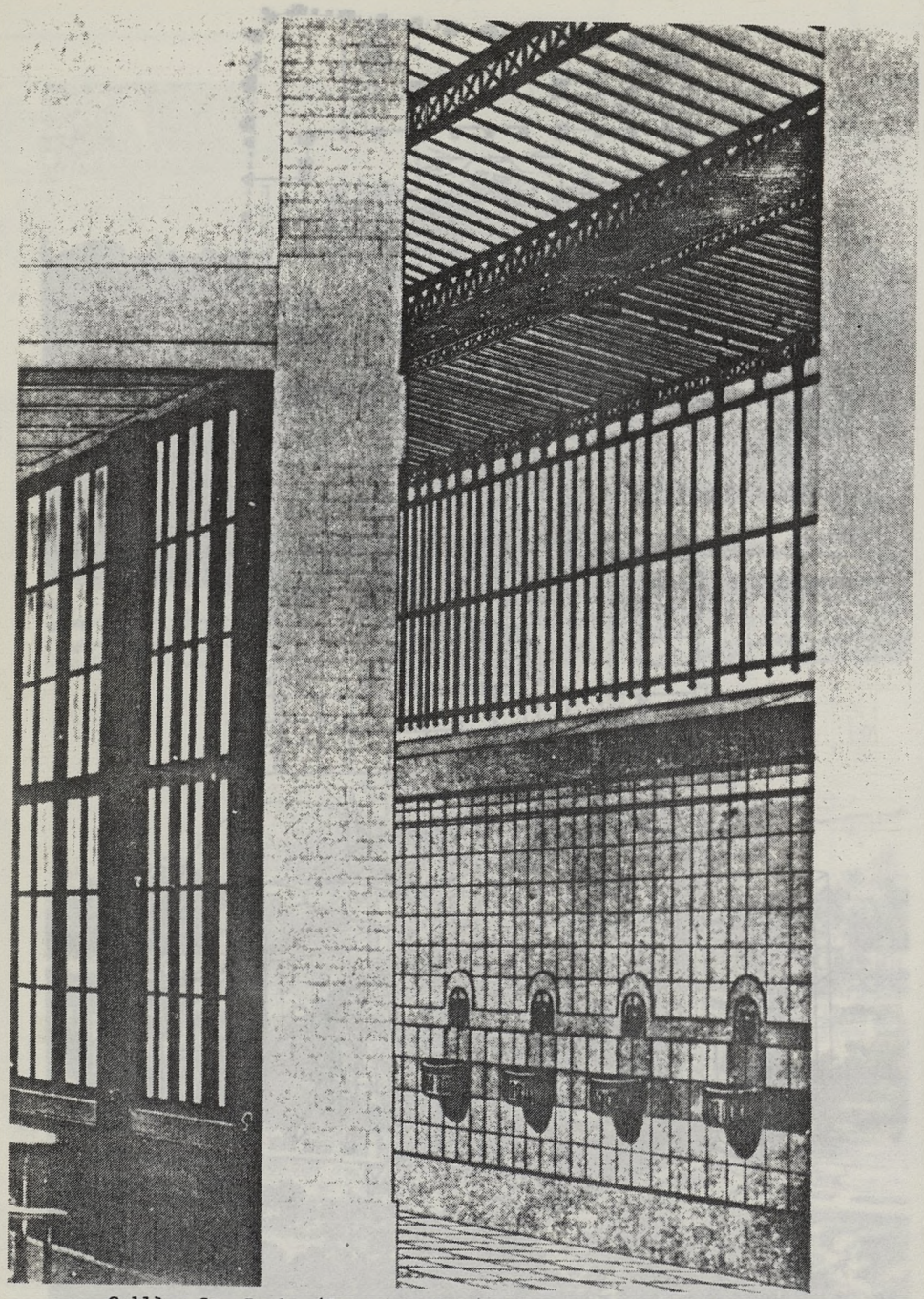




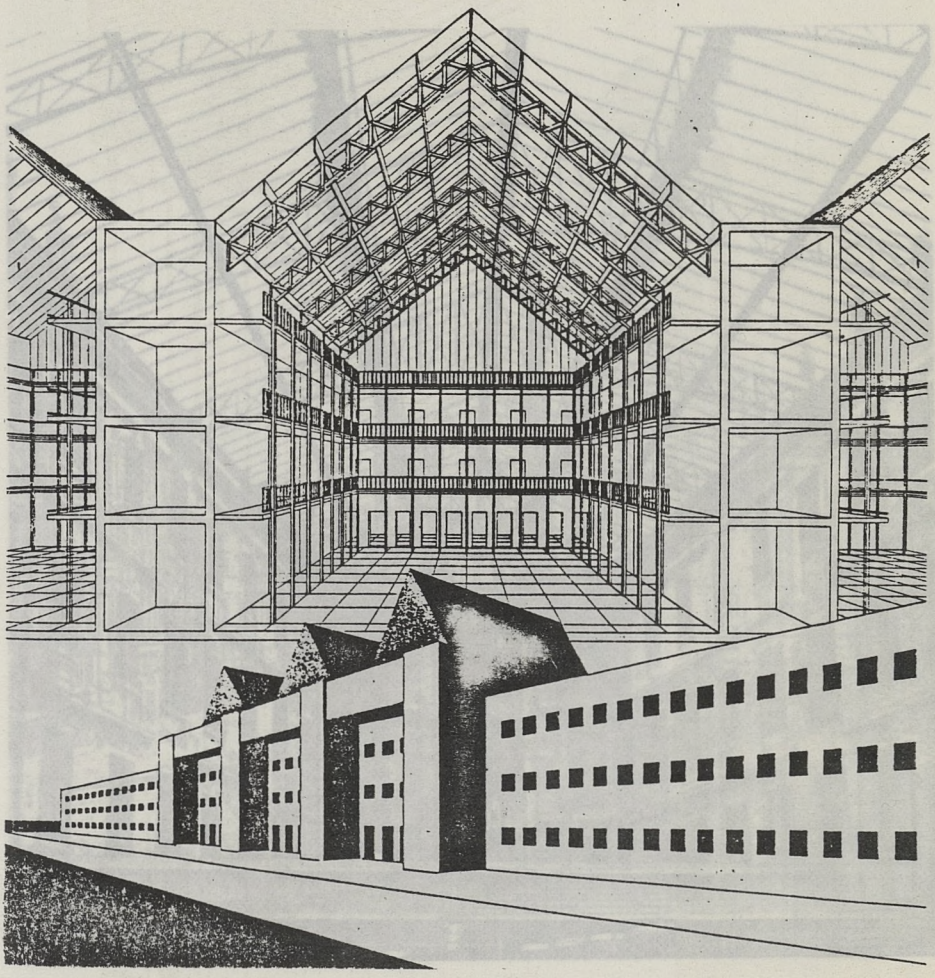
Drumlanrig Castle - Grande Bretagne.
Un projet de réinterprétation à l'époque victorienne par Sir Charles Barry.



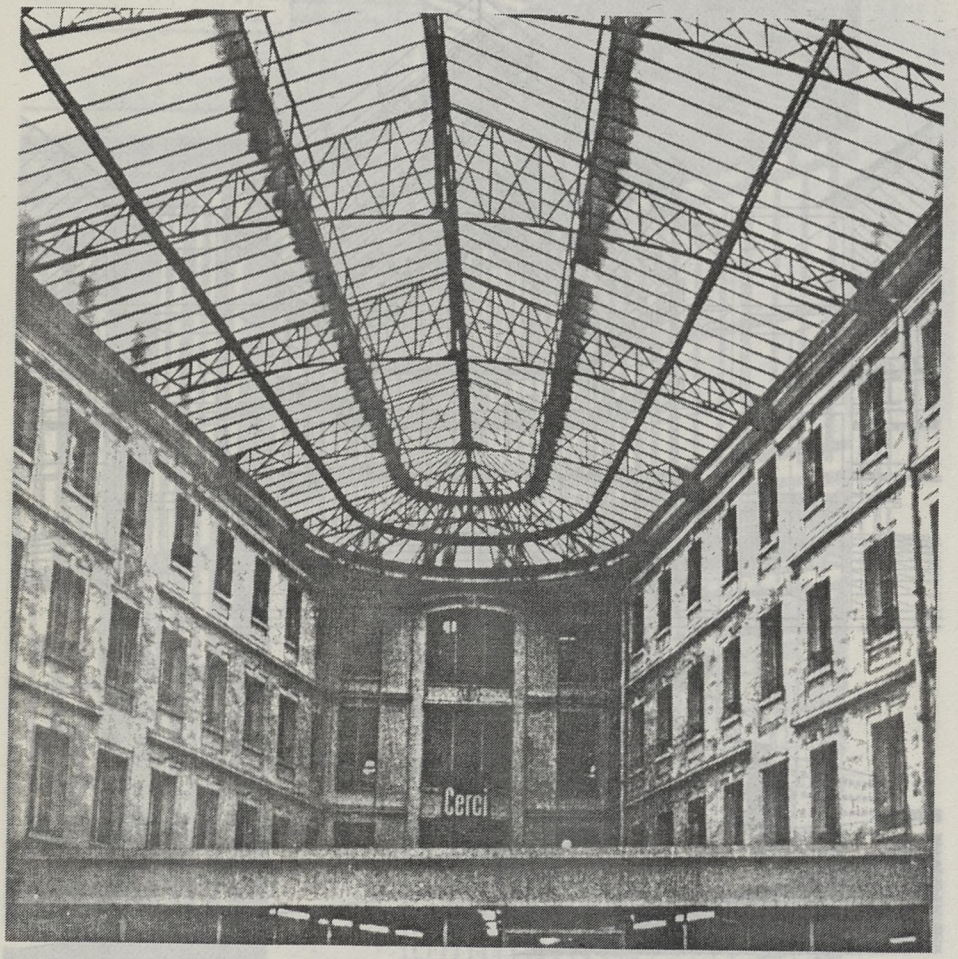
Bourse au Coton - Manchester Lancashire - Implantation d'une salle de théâtredans le grand hall pour la compagnie "Royal Exchange".



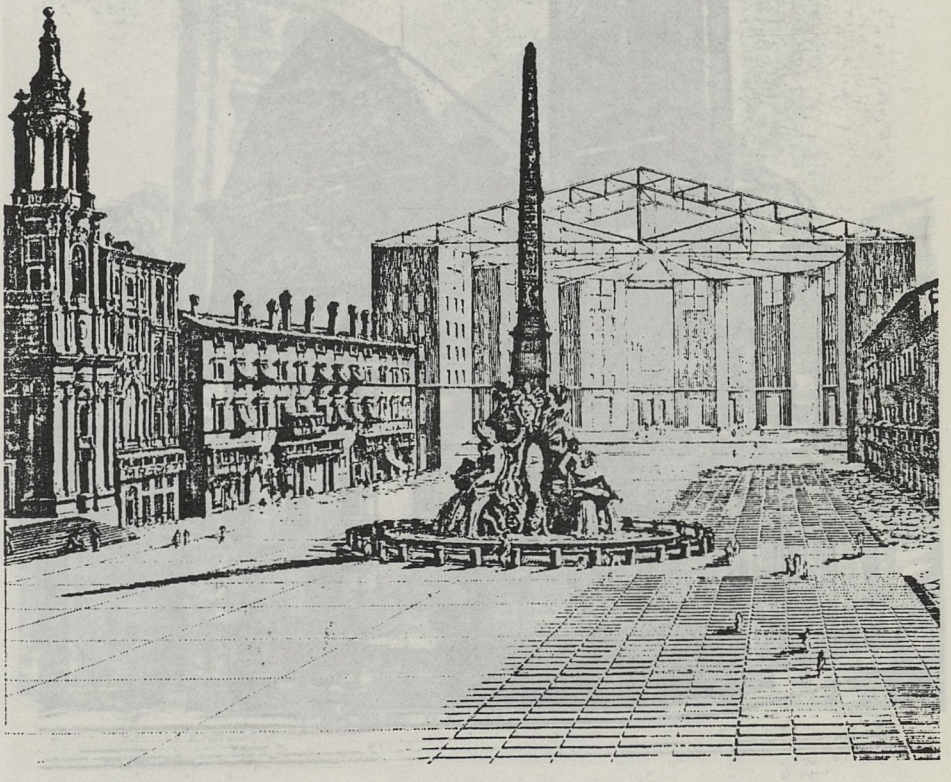
Collège Ste Barbe (Ernest Lheureux, architecte 1881)
(extrait du catalogue "Familièrement inconnues"...
Architectures, Paris 1848-1914).
La sélection d'édifices ou de vocabulaire est le début d'une création architecturale réactualisant les objets historiques.



Projet du palais régional de Trieste - Aldo Rossi, architecte
La réactualisation d'un type

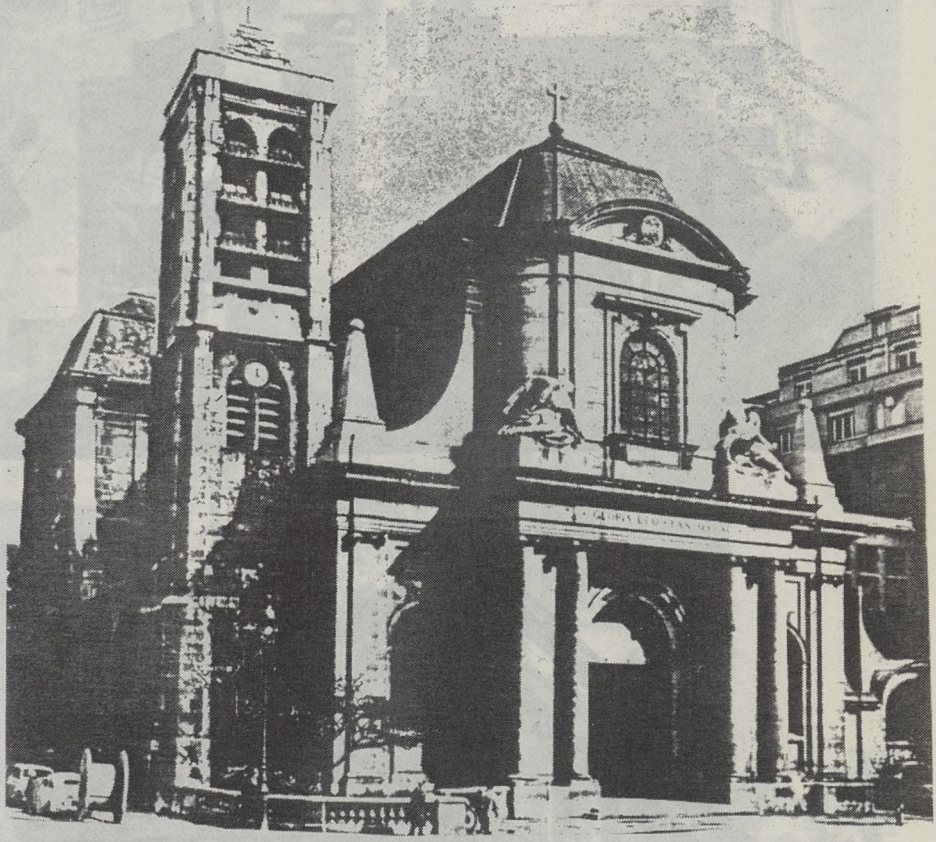


Verrière 22 rue de Charonne (11ème) Paris.

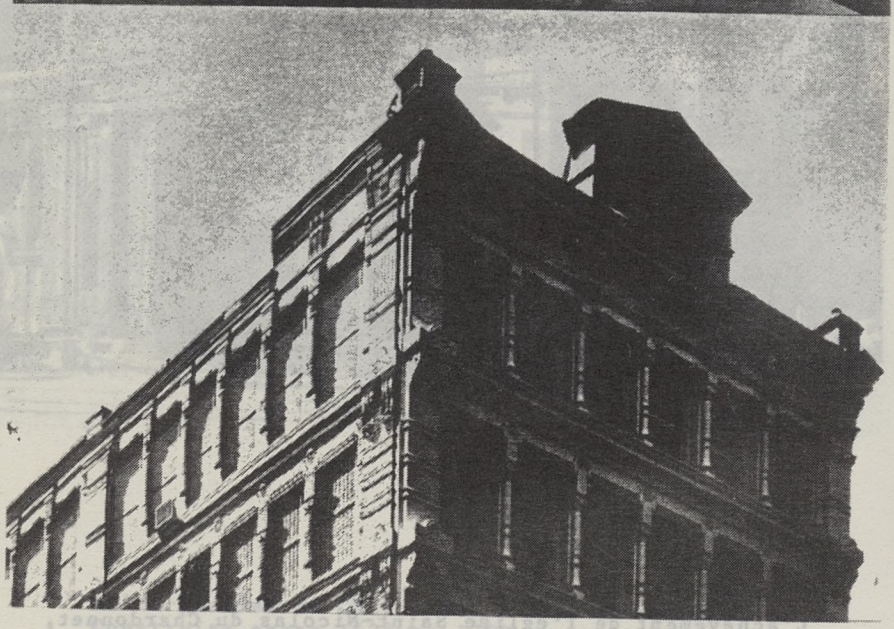


Projet de Léon Krier au concours Roma Interrotta :
"Une victoire de l'unité idéale du langage classique ?".

Saint-Nicolas du Chardonnet avant achèvement -
Construite entre 1625 et 1763 -

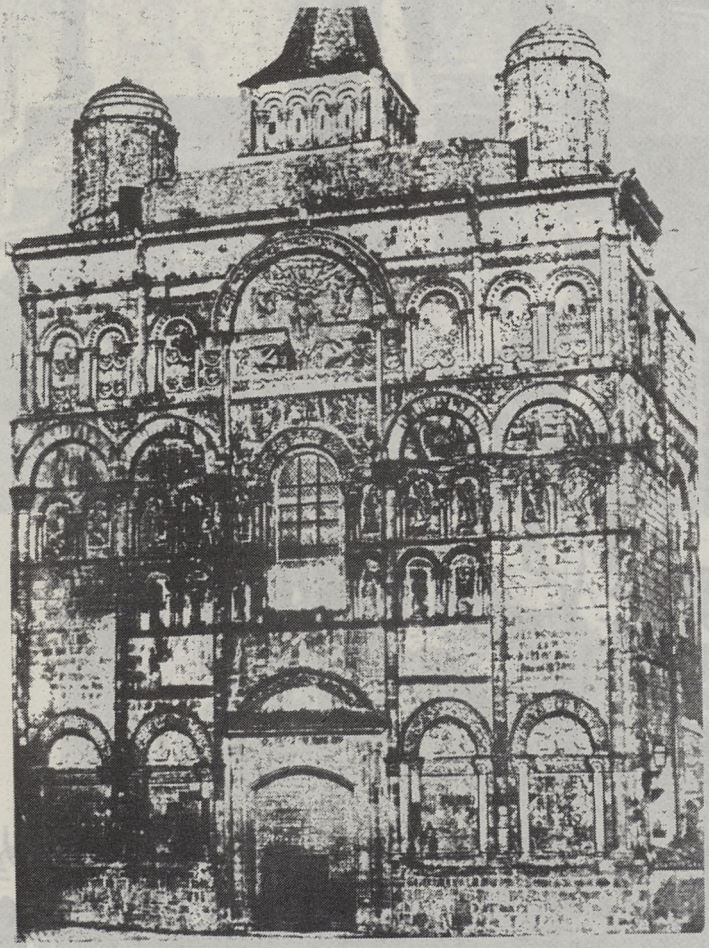


L'achèvement de l'église Saint-Nicolas du Chardonnet, à Paris, date de 1934 - Charles Halley, architecte - Un exemple d'assimilation -

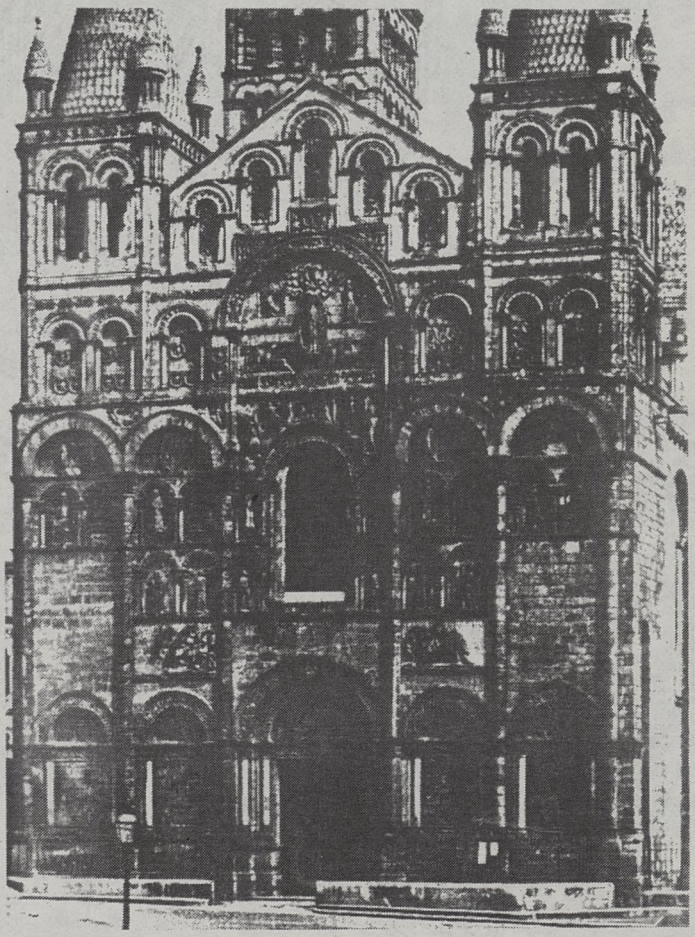


Prince Street - New-York Soho - "Lofts" dans un cast-iron building. La façade de gauche est un trompe l'oeil. "Compromission de thèmes architectoniques avec des structures figuratives de nature différente" (Tafuri).

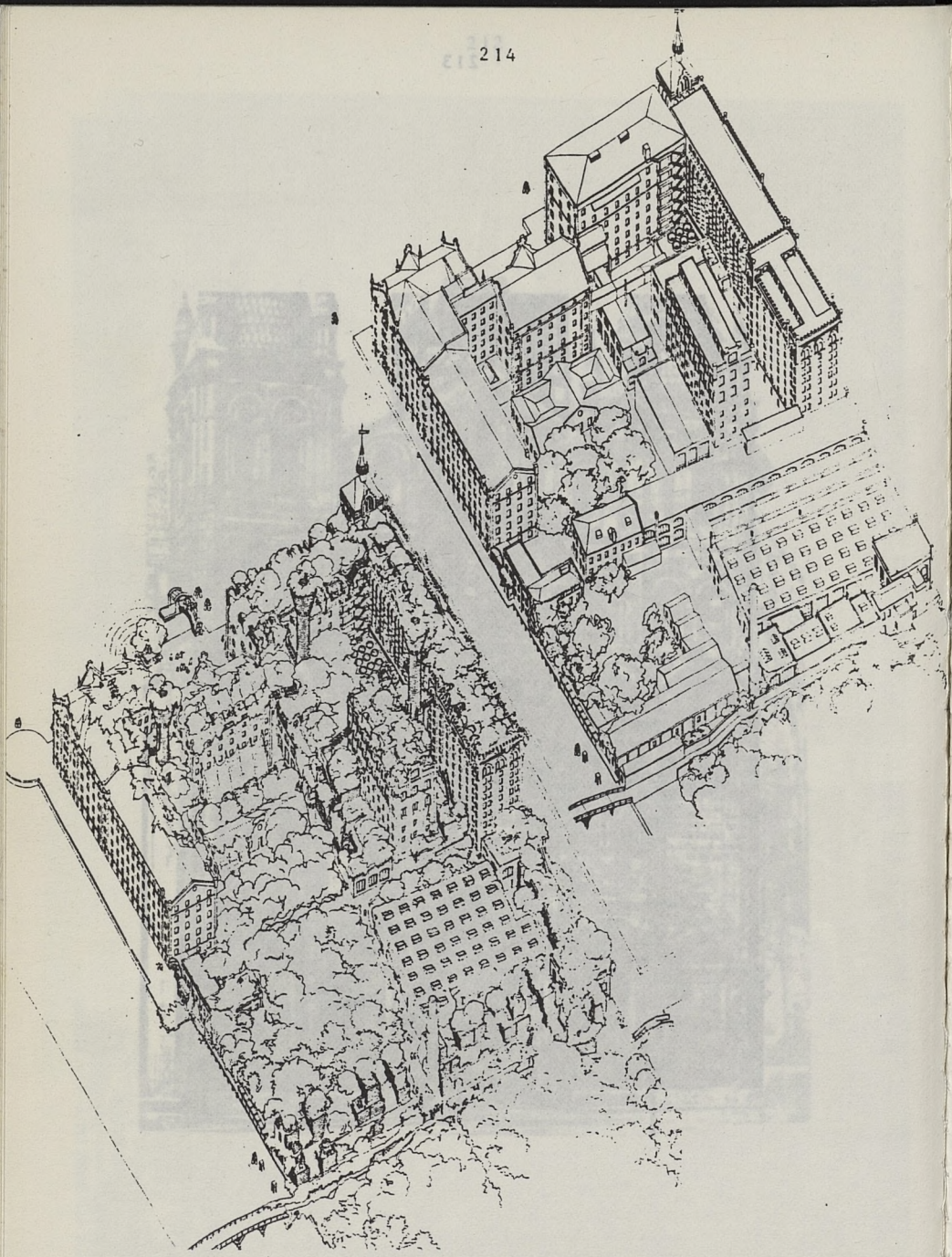
Eglise St Malo - Valognes - France XVème siècle - Un collage en 1955 ?



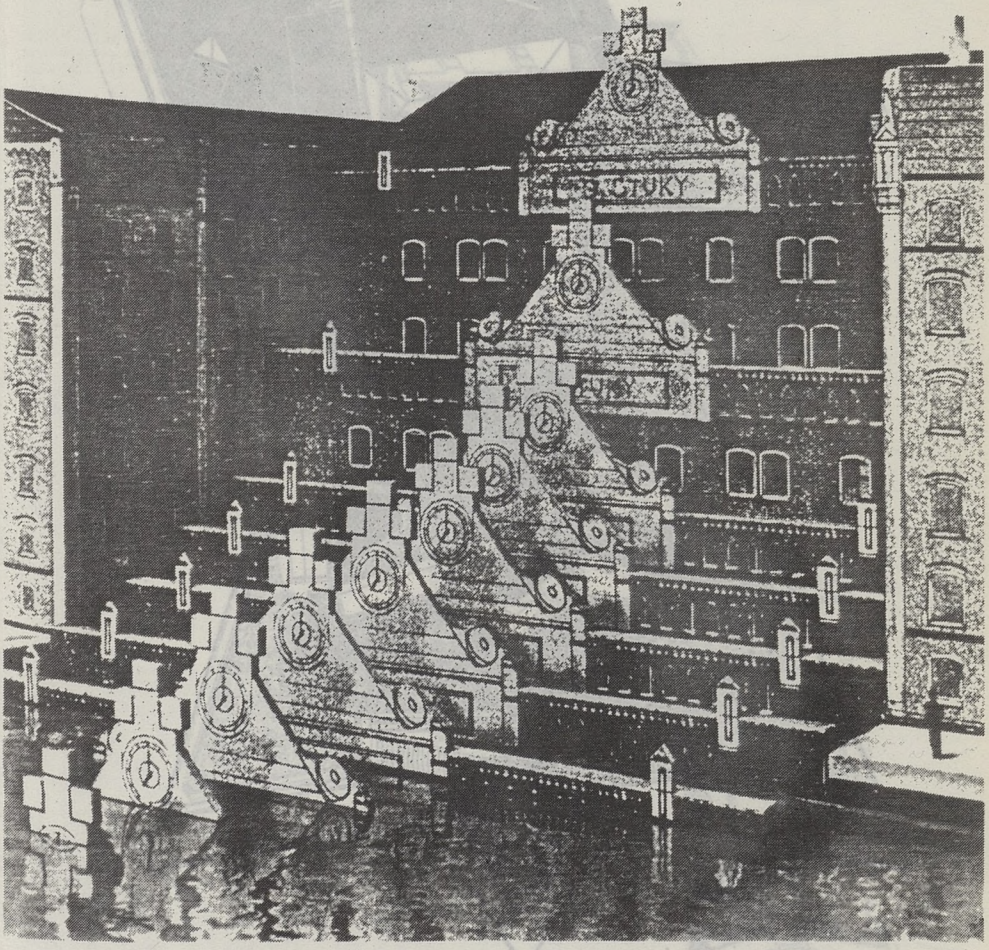
Cathédrale d'Angoulème - France - avant restauration.



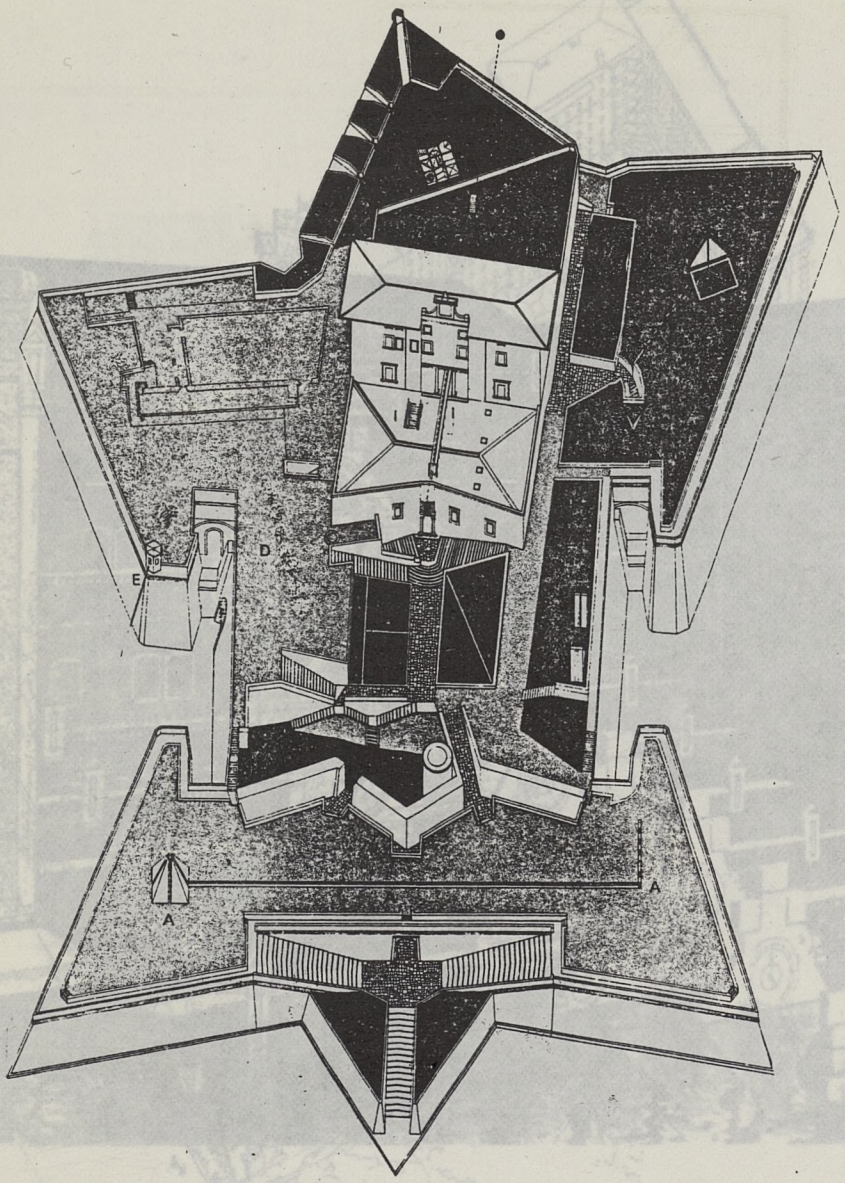
Cathédrale d'Angoulême après restauration par Abadie -
Une assimilation difficile ?



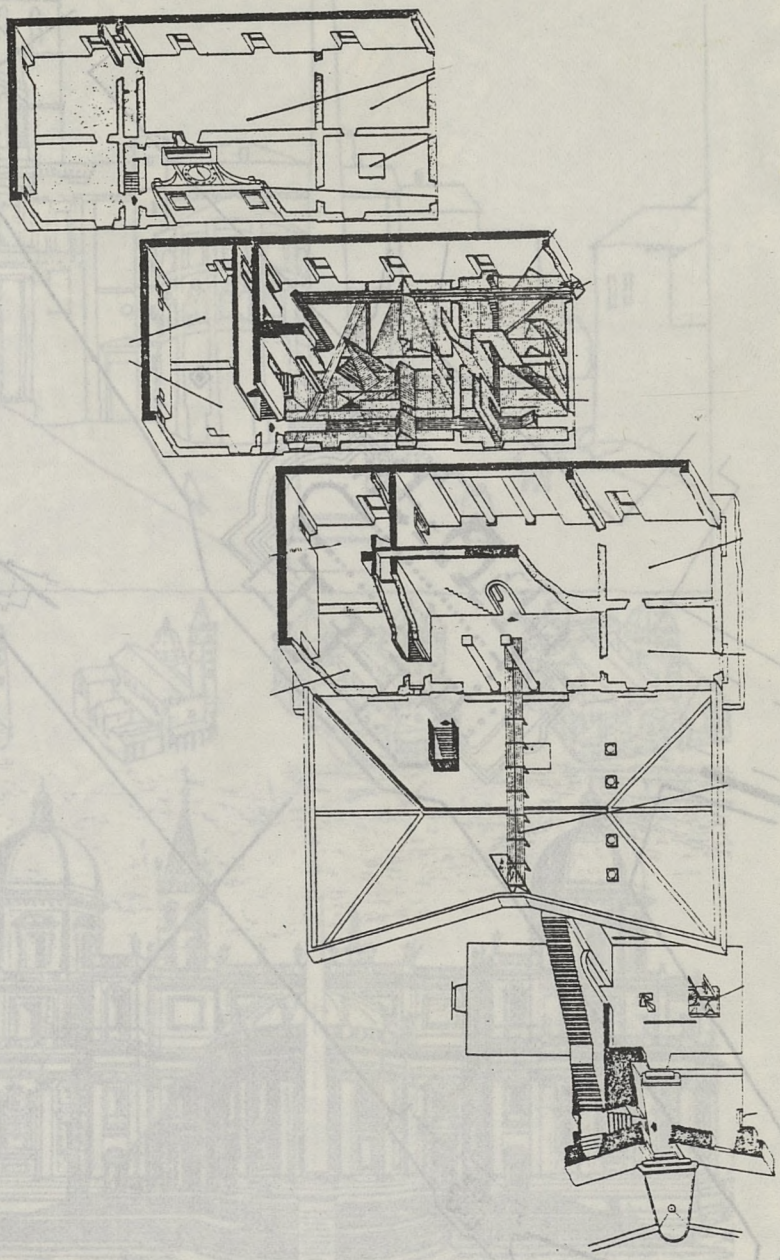
Moulin Stucky - Venise - Une tentative de création d'usages.
Concours d'idées à l'occasion de la Biennale de 1975.
Projet de Gustav Peichl.

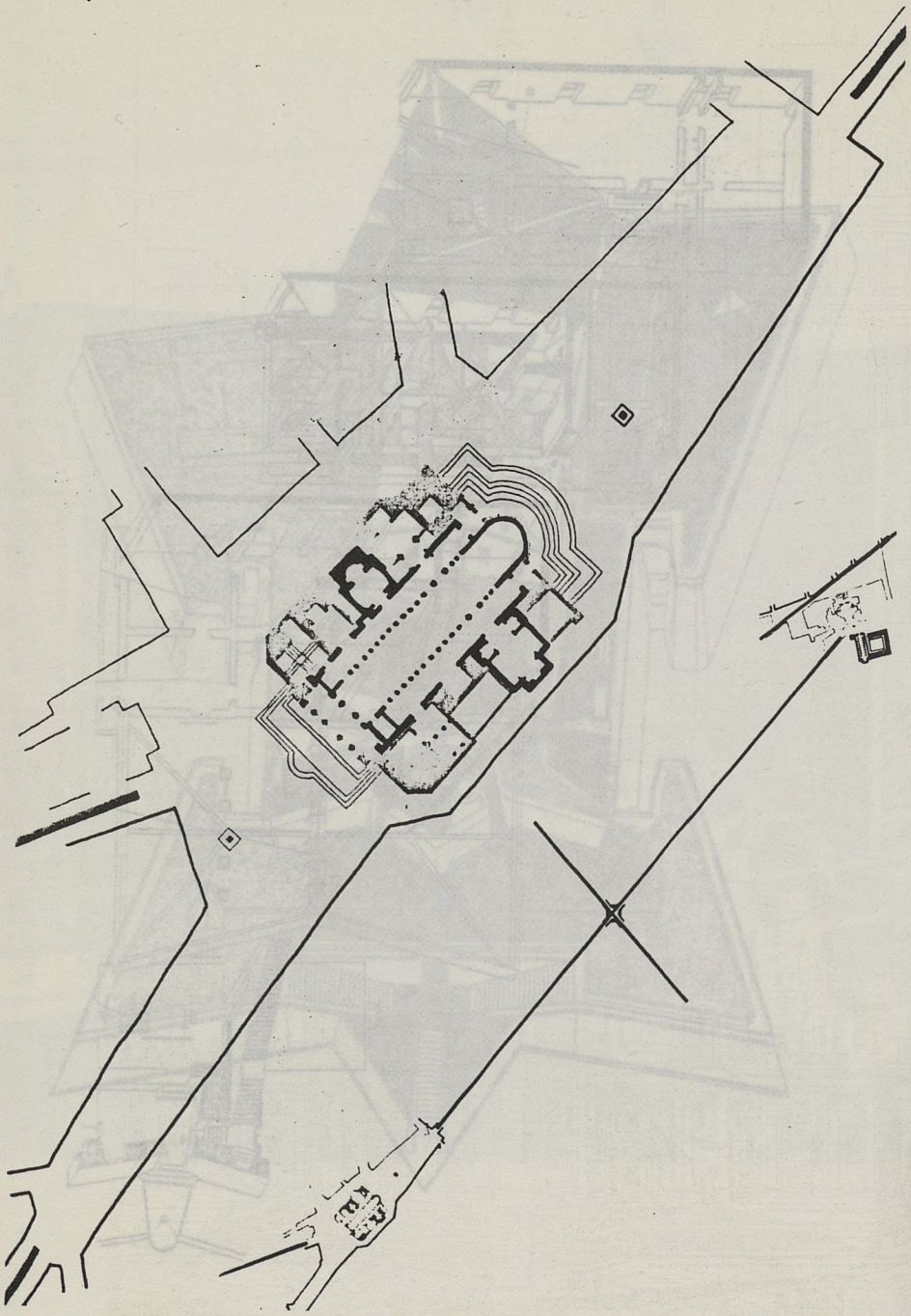


Moulin Stucky - Venise - Projet de Emilio Sousa.

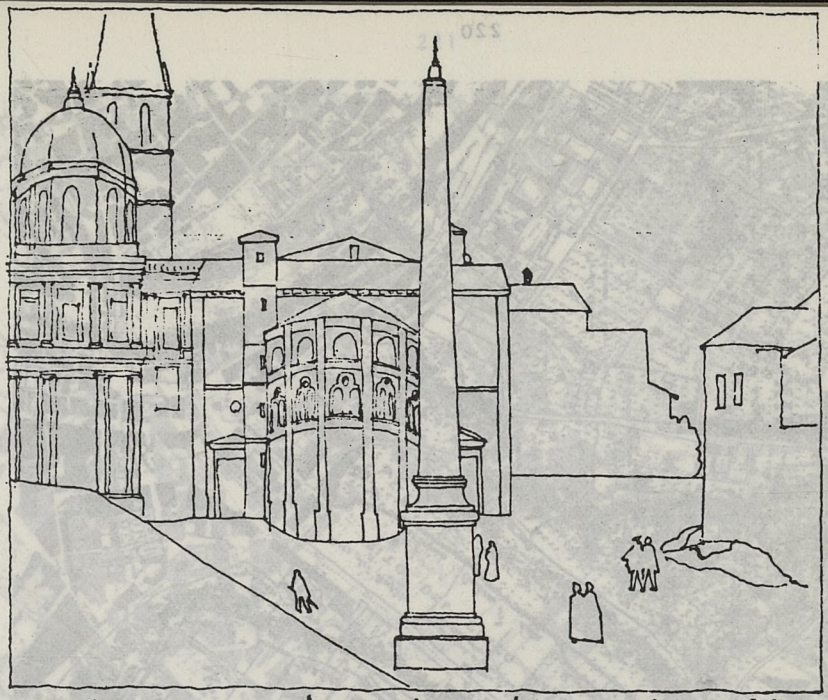


Forte di Belvedere - Florence - Dani Karavan.

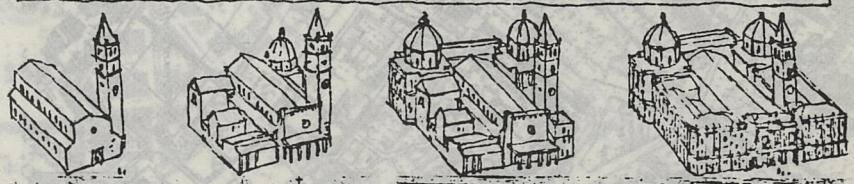




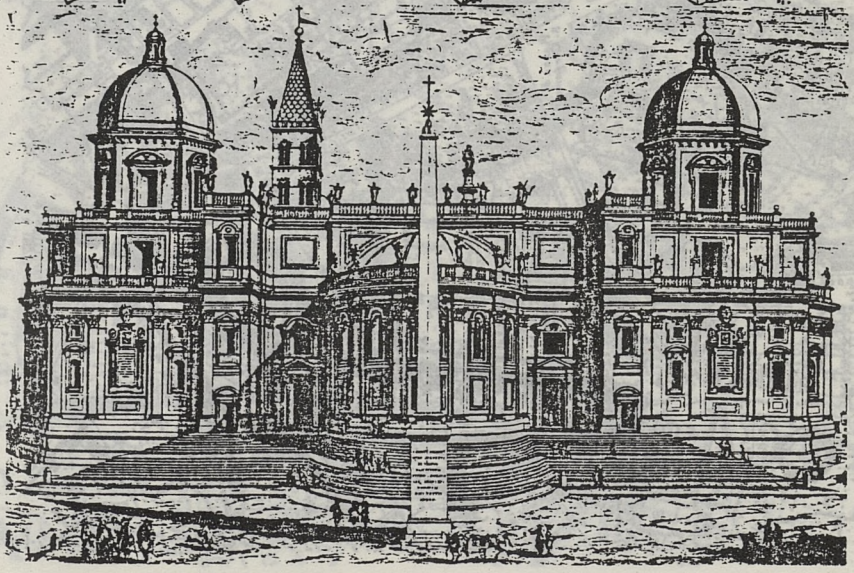
Rome, l'axe tracé par Sixte V allant de Sainte-Marie-Majeure à l'escalier d'Espagne et croisant la Via Pia aux Quatre-Fontaines. Et les transformations de Sainte-Marie-Majeure dues à Sixte V (en grisé).



1



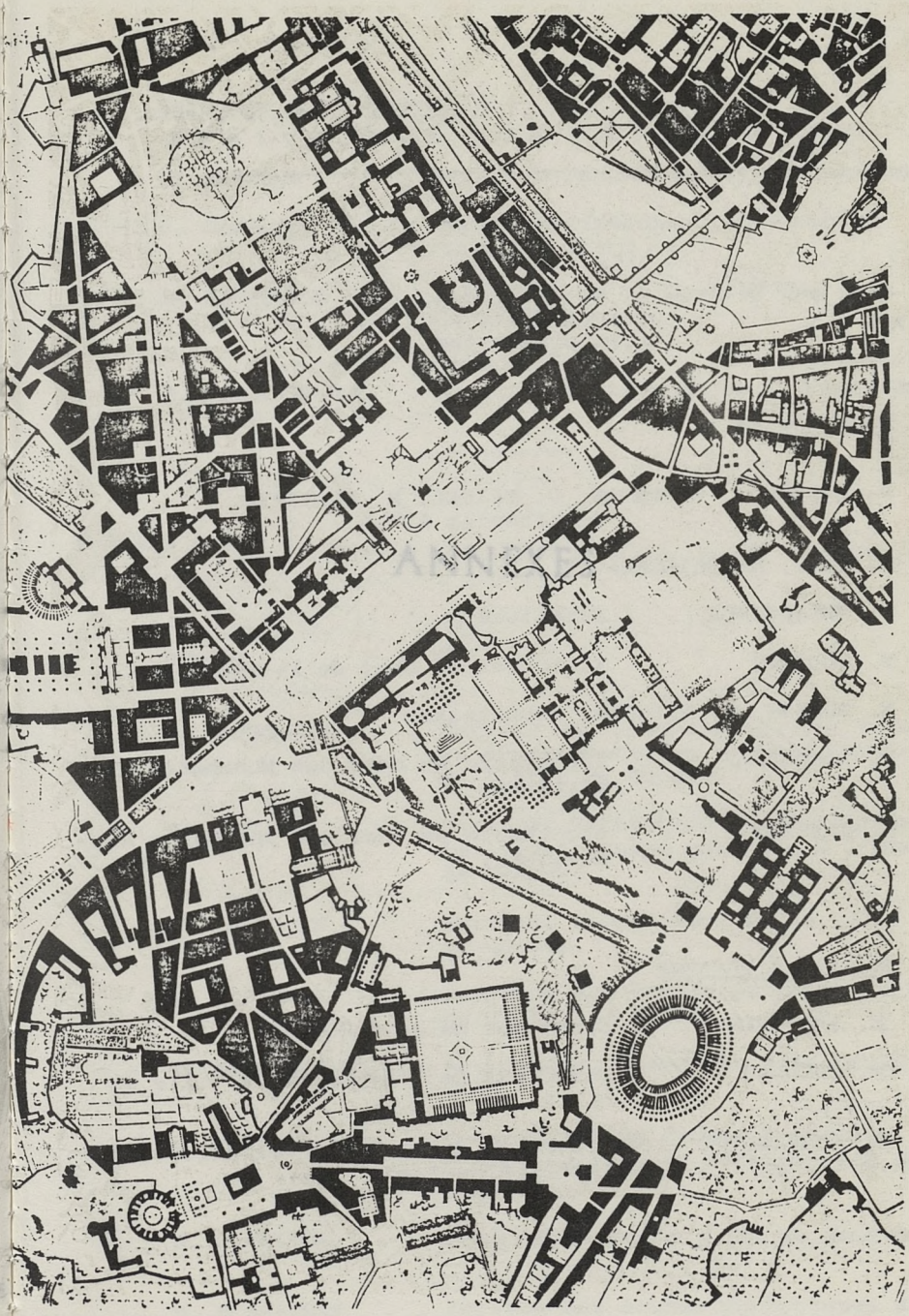
2



3

Sainte-Marie Majeure
1- Au temps de Sixte V
2- Son évolution depuis l'origine
3- Le projet réalisé de Carlo Rainaldi

Plan de Rome de Nolli - huitième secteur.



Concours Roma Interrotta - Projet de Peter Carl, Judith di Maio, Steven Peterson, Colin Rowe.

ANNEXES

CONTACTS ET INTERVIEWS

FRANCE

Architectes :

P. CHEMETOV, V. FABRE, J. TRIBEL, M. APPARTIS
. Architectes A.U.A.

M. LEVY, M. MAISONHAUTE

M. MELISSINOS . Urbaniste.

P. NOVIANT . Rédacteur en chef de la revue A.M.C.

M. ROBERT, M. REICHEN, Architectes

D. RONSERRAY . Architecte en chef des Monuments Historiques.

M. JANTZEN . Architecte en chef des Monuments Historiques.

Maîtres d'ouvrage :

M. AUDOOREN . Directeur de la SAHRNORD.

R. CAILLAU . Directeur de l'OPHLM de la ville de Lille.

M. LOMBARDINI . Directeur de la Régie Immobilière de la Ville de Paris.

Services administratifs :

M. ARTHAUD . Services Techniques de l'Urbanisme.

J. CASALIS . Centre de Création Industrielle. (c,N.A.C.G.P.)

M. GRANCHAMP . Président de la Société des Amis du Vieil Annecy. Maire adjoint.

D. TAILLANDIER . Services Techniques de l'Urbanisme.

S U I S S E

GENEVE

P. BAERTSCHI . Service des monuments et des sites au département des Travaux Publics de l'Etat de Geneve.

M. BIELER . Services Techniques au département de l'instruction publique à l'Etat de Genève.

J. BRULHART . Services immobiliers de la ville de Genève.

M. GIRARDIN . Division des études et constructions de l'Etat de Geneve.

E. MUHLESTEIN . Architecte. Rédacteur à la revue WERK.

D. PEVERELLI . Conseiller aux études à l'Ecole d'Architecture de l'Université de Genève.

M. RUFFIEUX . Architecte de la Ville de Genève

R. SCHAFFERT . Service des études analytiques au département des Travaux Publics de l'Etat de Geneve.

LAUSANNE

J.	BONNARD	. Conservateur du Musée de l'ancien Evêché à Lausanne.
M.	BRAUN	. Architecte Département des Travaux Publics à l'Etat de Vaud.
J.P	CAHEN	. Architecte à Lausanne.
M.	DRESCO	. Architecte cantonal de l'Etat de Vaud.
	MEUVLI	. Service des Bâtiments de la ville de Lausanne.
H.R	VON DER MUHLL	. Architecte à Lausanne. Président de section de Heimatschutz.
	VUILLOMENET	. Service de l'urbanisme de la ville de Lausanne.

NEUCHATEL

J.	COURVOISIER	. Archiviste cantonal de l'Etat de Neuchatel.
M.	JEANNERET	. Service des Améliorations foncières à l'aménagement du territoire - Etat de Neuchatel.
M.	WALDVOGEL	. Architecte cantonal de l'Etat de Neuchatel.

LUGANO

M.	CAMPI	. Architecte à Lugano. Agence CAMPI - PESSINA - PIAZZOLI.
F.	REINHART	. Architecte à Lugano. Agence REINHART - REICHLIN.

LA CHAUX-DE-FONDS

Mme PETROVITCH . Service d'Urbanisme de la ville de La Chaux-de-Fonds.

I T A L I E

Carlo DE ANGELIS . Officio P.E.E.P. Centro storico commune di Bologna.

Pier-Luigi NICOLIN . Rédacteur en chef des revues Lotus et Casabella, ed. ELECTA.

Carlo SALOMONI . Officio P.E.E.P. Centro commune di Bologna.

Luciano SEMERANI . Direttore di Istuto Universitario di Venezia.

M. ZANETTI, M. RINALDO, M. FRANK.
. Giunta regionale del Veneto Administratione, Regione di Venizia.

G R A N D E - B R E T A G N E

Alain BEVAN-JOHN, M. BERNSTEIN.
. Architectes de Levitt. Bernstein Associates.

Sherban CANTACUZINO. Rédacteur en chef de la revue : The Architectural Review .

Jonathan GRAY, Derek SUDGEN
. Arup Associates.

Andréa HEINLEIN . Covent Garden Team.

David ROCK . Architecte.

B E L G I Q U E

H. DOMBRECHT . Animateur.

A. LOITS . Agence d'agglomération de Bruxelles.

J. DE LA SALLE . Architecte.

M. CULOT . Architecte - A.A.M.

E T A T S - U N I S

BOSTON

Susan STEIN et Henry MACK
. (Direction et gestion du bâtiment) Chickering Piano Factory.

Budge UPTON (projet et réalisation) et
Carol TODREAS (urbaniste)
. Faneuil Hall Market Place.

Nancy LAMB . Architecte, agence Benjamin Thompson and Associates, Cambridge.

CHICAGO

Roy FOREW . Commission on Chicago Historical and architectural Landmarks.

NEW-YORK

Ann FEREBEE . Rédacteur en chef, revue Urban Design.

Janos BARTOK . Architecte, American Institute of Architects.

Richard DATTNER . Architecte.

Services administratifs et institutions

Boston Redevelopment Authority. - Boston.

The National Endowment for Historic Preservation. - Washington.

The National Trust for Historic Preservation. - Washington.

Office of Archeology and Historic Preservation. - Washington.

Advisor Council on Historic Preservation - Washington.

Smithsonian Institution. - Washington.

B I B L I O G R A P H I E

Ouvrages.

1. Ouvrages généraux
   (Histoire, philosophie, urbanisme, architectures)

2. Ouvrages spécifiques
   (exemples de ré-utilisation, problèmes, économiques, techniques, juridiques)

1. OUVRAGES GENERAUX

(histoire, philosophie, urbanisme, architecture)

- Adorno, T.W., Théorie esthétique, Paris, Klincksieck, 1974,

- Adorno, T.W., Autour de la théorie esthétique, Paralipomena, introduction première, Paris, Klincksieck, 1976, 147 pages.

- Alquié, Ferdinand, Le Désir d'éternité, Paris, PUF, 1963, coll. Initiation Philosophique, 148 pages.

- Argan, G.C., Sul concetto ditipologia architectonica in "Progetto e destino" Mondadori, 1965.

- Bachelard, Gaston, L'air et les songes, Paris, José Corti, 1943, 302 pages.

- Baudrillard,Jean, Pour une critique de l'économie Politique du signe, Paris, Gallimard, 1972.

- Baudrillard, Jean, Le système des objets, Paris, Denoël-Gonthier, 1968, coll. Médiations, 245 pages.

- Benjamin, Walter, L'homme, le langage et la culture, Paris, Denoël-Gonthier, 1971, coll. Médiations, 196 p.
- Bloomer Kent, C, Moore Charles W. Body, Memory and architecture, New Haven, Yale University Press 1977, 147 pages.
- Boudon, Philippe, Intégration et architecture, Paris, Secrétariat de la Recherche Architecturale, 1976.

- Boudon, Philippe, Sur l'espace architectural, Paris, Dunod, 1977.

- Boudon, Philippe, Richelieu, Ville nouvelle, Paris, Dunod, 1978.

- Choay, Françoise, L'urbanisme, Utopies et réalités, Paris, Le Seuil, 1965.

- Choay, Françoise, R. Banham, G. Baird, A. Van Eyck, K. Frampton, J. Ryckwert, N. Silver, Le sens de la ville, Paris, ed. du Seuil, 1972.

- Cornelis Van de Ven, Space in architecture, Amsterdam, 1978, Vom Gorcum Assen, 278 pages.

- Diderot, Oeuvre esthétique, Paris, Garnier.

- Dufrenne, Mikel, Esthétique et philosophie, Paris, Klincksieck, 1976.

- Dumont, Fernand, Les idéologies, Paris, P.U.F., 1974.

- Durand, G, L'imagination symbolique, Paris, P.U.F., 1964.

- Eco , Umberto, L'oeuvre ouverte, Paris, Le Seuil, 1965, 315 pages.

- Giedion, Siegfried, Espace, Temps, Architecture, Bruxelles, La connaissance, 1968.

- Giedion, Siegfried, La Naissance de l'Architecture, Bruxelles, La connaissance, 1966, 390 pages.

- Groupe de Recherches esthétiques du C.N.R.S., Recherches Poïétiques, Tome II, Le Matériau, Paris, Klincksieck, 1976, coll. d'esthétique.

- Guattari, Félix, Psychanalyse et transversalité, Paris, Maspéro, 1974.

- Halbwachs, Maurice, La mémoire collective, Paris, Presses Universitaires de France, 1968, Bibliothèque de Sociologie contemporaine.

- Hegel, G.W.F., L'art symbolique, Paris, Aubier-Montaigne, 1964, 207 pages.

- Hegel, G.W.F., L'art classique, Paris, Aubier-Montaigne, 1964, 154 pages.

- Hegel, G.W.F., Architecture et sculpture, Paris, Aubier-Montaigne, 1964, 284 pages.

- Husserl, L'idée de phénomènologie, Paris, P.U.F., 1970, coll. Essais philosophiques, 126 pages.

- Jencks, Charles, Mouvements modernes en architecture, Bruxelles, P. Mardaga, 1973, coll. Architecture + recherche, 1973, 551 pages.

- Krier, Robert, Stadtraum, Stuttgart, Karl Krämer, 1975, 148 pages.

- Le Corbusier, La Charte d'Athènes, Paris, Ed. de Minuit, 1957, coll. Points, 185 pages.

- Le Corbusier, Vers une architecture, Paris, Ed. Vincent, Fréal et Cie, 1958, 243 pages.

- Le Corbusier, Manière de penser l'urbanisme, Paris, Gonthier, 1963, coll. Médiations, 201 pages.

- Lévi - Strauss, Claude, La pensée sauvage, Paris, Plon, 1962, 389 pages.

- Lynch, Kevin, L'image de la cité, Paris, Dunod, 1976.

- Malraux, André, Le musée imaginaire, Paris, Gallimard, 1965.

- Moles, Abraham, Théories des Objets, Paris, Editions Universitaires, 1972.

- Moles, Abraham, Rohmer Elizabeth, Théorie des actes, vers une idéologie des actions, Paris, Casterman, 1977, 266 pages.

- Mühl, Henri-Robert von der, De l'architecture, Lausanne-Paris, Bibliothèque des Arts, 1973.

- Mumford, Lewis, La Cité à travers l'histoire, Paris, Le Seuil, 1964.

- Murray, Peter, L'architecture de la Renaissance, Electa-Weber, 1973.

- Norbert-Schutz, Christian, Meaning in western Architecture, studio Vista, 1975, 445 pages.

- Pevsner, Nicolaus, History of Building types

- Revault d'Allonnes, Olivier, La création artistique et les promesses de la liberté, Paris, Klincsieck, 1973, 301 pages.

- Riffault, M.C., Bertrand M., Cocatre P., Bruand, C., Tougeron, J.C., Lautier, F, Besoin(s), Analyse et critique de la notion, Paris, Institut de l'Environnement, 1975, Cahier Pédagogique n° 5, 175 pages.

- Ryckwert, Joseph, La maison d'Adam au Paradis, Paris, Le Seuil, 1976.

BIBLIOTHÈQUE
U.P. 3

- Sansot, Pierre, Poétique de la ville, Paris, Klincksieck, 1973, coll. d'esthétique, 422 pages.

- Tafuri, M., Théories et histoire de l'architecture, Paris, SADG, 1976.

- Vadrot, Claude-Marie, L'écologie, histoire d'une subversion, 1978.

- Université de St Etienne, L'influence de Bauhaus sur l'architecture contemporaine, CIEREC, 1976.

- Venturi, Robert, De l'ambigüité en architecture, Paris, Dunod, 1970.

- Vernant, Jean-Pierre, Mythe et pensée chez les Grecs, Paris, Petite collection Maspéro, 1974.

- Vernant, Jean-Pierre, Les origines de la pensée Grecque, Paris, P.U.F., 1975.

- Winnicott, D.W., Jeu et réalité, L'espace potentiel, Paris, Gallimard, 1971.

2. OUVRAGES SPECIFIQUES

(ouvrages traitant, en partie, de la ré-utilisation : exemples, politiques, problèmes techniques, économiques, juridiques)

- Archives de l'Architecture Moderne, Rational/Architecture/Rationnelle, catalogue, 1978, 213 pages.

- Bailly, GIT, Le patrimoine architectural, les pouvoirs locaux et la politique de conservation intégrée, Vevey, edit. Delta, 1975, 118 pages.

- Buchanan, Industrial archaeology in Britain, London, Harmondsworth, 1972, Penguin Books.

- Cantacuzino, Sherban, New uses for old buildings, London, the Architectural Press.

- Cantacuzino, Sherban, Architectural conservation in Europe, London, the Architectural Press, London, 1975, 138 pages.

- Castex, J., Depaule, J.C., Panerai, P., Formes urbaines : de l'ilôt à la Barre, Paris, Dunod, 1977, coll. Aspects de l'Urbanisme.

- Cervellati, P.L., Scannavini, R., De Angelis, La nuova culture delle città, Milano, Mondadori, 1977, 299 pages.

- C.C.I/Eco Musée du Creusot, Bâtiments anciens, usages nouveaux, images du possible, Centre National d'Art et de culture, Georges Pompidou, 1978, 62 pages.

- Christ, Yvan, Les nouvelles métamorphoses de Paris, Paris, Balland, 1976, 252 pages.

- Collymore, Peter, House conversion andrenewal, London, The Architectural Press, 1975, 188 pages.

- Comité National Français de l'Année Européenne du Patrimoine Architectural, L'année européenne du patrimoine architectural et trois ans d'action au service du patrimoine architectural français, 1976, 36 pages.

- Comune di Bologna, Il comune di Bologna per la Sevola, 1970-1975, Bologne, 1975.

- Conseil de l'Europe, Un avenir pour notre passé, Patrimoine architectural européen, 1975, 383 pages (catalogue d'exposition).

- Dezani, M., Cavalera, G., edit, L'intervento pubblico nelli centri storici, problemi sociali, giuridici, economici, architectonici e tecnici, Edilizia Popolare, 1973.

- Documentation française, L'intégration économique et sociale des édifices anciens, Notes documentaires 3590, 1969.

- Documentation française, La loi et le service des Monuments Historiques français : principaux textes (1) Analyse et Commentaires (2), Notes documentaires 4112 à 4114, 1974.

- Educational Facilities Laboratories and the National Andowment for the Arts, Re-using railway station (Books 1 and 2), New-York, 1974, 79 pages et 59 pages.

- Educational Facilities Laboratories and the National Endowment for the Arts, The Arts in found places, New-York, 1976, 138 pages.

- Etudes et culture, Patrick Le Merdy, Bernard Mattey, Gérard Lefebvre, Bâtiments anciens, quelques exemples pour l'animation culturelle, Paris, Ministère de la culture et de l'environnement, Ministère de l'équipement et de l'Aménagement du Territoire, Dakar, 1978, non paginé.

- Fawcett, Jane, edit, The future of the past, attitudes to conservation, 1674-1974, London, Thames and Hudson, 160 pages.

- ICOMOS, Charte internationale sur la conservation et la restauration des monuments et des sites, Paris, 1966, 9 pages.

- INSALL, Donald, The care of old buildings to-day, a practical guide, London, The Architectural Press, 1972, 3rd edit 1975, 197 pages.

- Journal Officiel de la République Française, protection du patrimoine historique et esthétique de la France, Recueil de textes, Paris, 1973, 331 pages.

- Massachussetts Department of Community Affairs, Built to Last, the Preservation Press, National Trust for Historic Conservation, 1977, 126 pages.

- Massachussetts historical Commission, Massachussetts Historic Preservation, Past and present, Boston, 1975, 112 pages.

- Müller-Menckens, Gerhard, Neves Leben für alte Bauten, über den continuo in der Architektur, Stuttgart, 1977, Verlagsanstalt Alexander Koch, 228 pages.

- The National Trust for Historic Preservation, T.P. Wren, E. Mulloy, America's forgotten architectures, Washington, 1976, 312 pages.

- Organisation des Nations Unies (ONU), Convention concernant la protection du patrimoine mondial, culturel et naturel, Paris, UNESCO, 1972, 55 pages.

- Ostrowski, W., Les ensembles historiques et l'urbanisme, Paris, C.R.U., 1976, 324 pages.

- Thompson, Elizabeth, Kendall, Recycling buildings, renovations, remodeling, restorations and re-uses, New-York, MC Graw-Hill, 1977, Architectural Record Books, 213 pages.

- Urban Design, Urban Design Case Studies, Second Awards Programm, Washington, R.C. Publications, 1977, 103 pages.

- Victoria and Albert Museum, The future of our churches, catalogue d'exposition, London, 1977.

B I B L I O G R A P H I E

Périodiques

- Revues allemandes
- Revues américaines et anglaises
- Revues françaises
- Revues italiennes
- Revues suisses
- Revues norvégiennes

. REVUES ALLEMANDES

- Baumeister , 5, Mai 1974, pp. 499-501, Umbau "Alte Post", Hamburg.

- Baumeister , 8, 1977, (20 exemples de restauration et reconversion).

- Werk , Nov 1975, Umnutzung Von Bauten.

. REVUES AMERICAINES ET ANGLAISES

- America n Preservation , Sept 1978.

- Architecture Plus , June 1973, R. Legoretta, Bauk remodeled from Iturbide Palace, Mexico city. pp. 14-19.

- Architecture Plus , Oct. 1973, Preservation of landmarks buildings by transfer development Rights Plan, Chicago, pp. 34-39.

- Architecture Plus , Mar-April 1974, Recycling, worldwide survey of remodeled buildings, pp. 36-87 (Pierre Schneider : converting the past, a philosophy of recycling pp. 62-67).

- Architecture Plus , Sept-Oct 1974, Critical discussion of architectural criticiour, historical view, by R. Bohn pp. 70-71.

- A.I.A Journal (American Institute of Architects) Sept 1973, Railroad Terminal remodeled to bank, Germany, Braunschweig, Hannes Westermann pp.38-41.

- A.I.A Journal , Aug 1974, Adaptating old buildings to new uses: saving energy and money as well as historic building pp.49-54.

- A.I.A Journal , Nov 1974, Adaptative uses, factories and stores into apartments, pp. 38-40.

- A.I.A Journal , May 1975, Massachussetts, Lincoln, Preservation Moxe pp. 6-10.

- A.I.A Journal , June 1975, Profile, practice of town conservation pp. 46-49.

- A.I.A Journal , Sept 1975, Recycling and restoring landmarks, examples pp. 31-39.

- A.I.A Journal , June 1976, An evocative approach to adaptive use.

- Architectural Design , Nov 1974, pp. 699-700 (factory into offices).

- Architectural Design , Jan 1976, Bologna pp.12.17.

- Architectural Design , Mar 1976, Covent garden pp. 144-148.

- Architectural Design , Dec 1976, n° special: conversions.

- Architectural Design , vol. 48, 4 , 1978, Urban transformations pp. 218-266.

- Architectural Forum , Apr 1973, General Services Administration propects heritage, Tranfering historic building to Federal bodies, pp. 50-55.

- Architectural Forum , May 1973, Pike Place Market Preservation battle won, Washington, Seattle pp. 58-63.

- Architectural Forum , Nov 1973, Preserving Cost iron buildings, New York, Solro district, New York pp. 20 - Examples of use of train depots pp. 66-81.

- Architectural Forum , Jan.Feb 1974, the costs of preservation. The Chicago Plan and the economics of keeping landmarks in the market place pp. 61-67.

- Architectural Record , Dec 1974, River Quay Projed Historic area, Kaersas City, p. 6. Conservation, preservation of character and human values pp. 85-87. Area Conservation helps planning pp. 106-109. Examples of endomagered historic building, determing feasability pp. 132-136.

- Architectural Record , Jan 1975, State Office Complex, Addition to and restoration of 1891, Adler and Sullivan building, Missouri, St Lovis p. 37.

- Architectural Record , Dec 1975, Texas Houston, Remodeled Cotton Exchange built 1884, p. 97. City Library, New Hampshire Portsmouth p. 106.

- Architectural Record , March 1975, Art Museum, Italy, Florence, uses ualls of Villa Strozzi Stabbles, pp. 111-113.

- Architectural Record , Royal Institute of British Architect, London, remodeled from townhouse pp. 91-94.

- Architectural Review , Jan 1975, pp. 18-40 (industrial buildings).

- Design and environment , Summer 1973, Water development, Boston, Mass. -City Landmarks projects - Historical buildings re-development, Colorado, Denver, Larrimet Squau pp. 42-47.

- Design and environment , Spring 1974, Federal Courts buildings rectored : multi-purpose use - Remodeled Shops, Offices, Restaurants, Cambridge, Mass, pp. 8-9.

- Design and environment , Summer 1975, Toward a new history of architecture pp. 25-27.

- The National First for Historic Preservation, Information, Washington (série de brochures), et Preservation News Supplement.

- Progressive architecture = numéros spéciaux articles théoriques.

- March 1972 - The future of the past
  Preservation in context (pp. 64-69)
  Large scale preservation. Saving place for people (Lovisville, Seattle, Lockport, Lowell (pp. 70-85)
  Preservation in Great Britain. Conservation and the built environment (pp. 86-90)
  The facets of renovation : Detroit, New-York-Cooper Union (pp. 92-93), Missouri State Capital, Rock island Depot at Lincoln, Neb, Loft at New York (pp. 98-99).
  New life for a dead letter office (Pittsburgh's old North Side Post Office : museum) pp. 100-105.

- July 1974 - New London (conn.) : Union railway Station : multilevel restaurant and office space, Minneapolis : warehouse : ninestory shopping and office building.
- The aura of the past, K. Frampton pp. 48-49.
- Long beach (Calif), Queen Mary : two museums, a hotel, shops, restaurant...(pp. 64-69)
- The Pittsburgh Follies : five classical, revival building of the 1920's renovated as a complex of shops, theaters, restaurants, offices, appartments (pp. 76-79)
- Metamorphosis : New York, Cooper Union, pp. 100-103.

- August 1974 - The great Northwest revival : San Francisco, Tacoma, Bellinghouse pp. 46-53

- February 1975 - Hardy Holzmann Pfeiffer on America pp. 54-58
- From Piano to forte : Harmony Mills, Cohoes, NY; Piano Craft Guild, Boston; the Cast Iron Building, New York C. pp. 60-67

- July 1975 - A re-presentation : Cooper Union pp. 50-57
- St Lovis, vacant Wainwright building : plans to convert into state administrative office p. 18

Restoration and remodeling

- November 1976 - Ring in the old (editorial) p. 7
- Chicago's Navy Pier p. 23
- Miami Biltmore, US Custom House -New York pp. 24-25
- Warehouses, Charleston (South Car) : Lodge Alley Waterfront : complexe commercial + restaurant (1976), logements, hôtel (projet) p. 26
- Reader Place, St Lovis, (MO) = factory space into office and retail shop, Station square, Pittsburgh (Pa) : Pittsburgh and Lake Erié Station into a multi-use center, Arcade Square, Payton, Ohio p. 34
- Looking forward to the past (introduction)p. 45
- Toward a theory of remodeling : Old building as palimpsest, pp. 46-49
- Constabutory reconsecrated : Boston Institute of Contempary Art, p. 55-57
- Tacoma City Hall : a new shopping complex p. 67

- May 1977
- A comeback for Architectural theory, David Dunster pp. 80-83
- Elusive outcome pp. 90-94
- Hopeful reviews for "the future of Architecture" pp. 95-96

- Novembre 1977 - Restoration and remodeling
- Approaches to preservation : Portsmouth, Salem pp. 30-32
- Endangered building pp. 53-57
- A terminal Case : Union Station, Washington D.C. pp. 58-61
- Henry Street Studios, Brooklyn, NY, Conservation in a candy factory pp. 67

- Progressive architecture = autres numéros citant des exemples de ré-utilisation
March 1971 : p. 38. November 1971 : pp. 120-123 March 1973 : p. 42. April 1973 : p. 23 et p. 52 July 1973 : pp. 70-71.June 1973 : p. 32 et pp. 122-125. January 1974 : p. 55-61. September 1974 : pp. 22-23. October 1974 : p. 32 et pp. 92-97. March 1975 : p. 34. May 1975 : p. 38 et pp. 68-75.

August 1975 : p. 27 et pp. 32.33. November 1975 : pp. 52-53. January 1976 : pp. 23-24. April 1976 : p 62 - May 1976 : p. 57. June 1977 : p. 23. July 1976 : pp. 24-25. September 1976 : pp. 21-23. January 1978 : p. 89 et pp. 100-101. March 1978 : p. 32 et pp. 62-65. April 1978 : pp. 32-33. November 1978 : p. 36 p. 40 p. 65 pp. 72-77, pp. 96-99

- Urban design , Summer 1977, vol. 8, 2, Dallas p. 18, Arcade square p. 32, Adaptive re-use p.34.

. REVUES FRANCAISES

- L'architecture , 401

- (L')architecture d'Aujourd'hui , 153, Janvier 1971, La ville pp. 4.100.

- (L')architecture d'Aujourd'hui , 158, Oct-Nov 1971, Doctrines pp. 5.107.

- (L')architecture d'Aujourd'hui , 166, Mars-Avril 1973, Marché St Germain (concours) p. X.XI., Ecoles américaines pp. 108-110.

- (L')architecture d'Aujourd'hui , 174, Juillet-Août 1974, Recherche Habitat - Typologie de l'habitat et morphologie urbaine , C. Devillers pp. 18-23. L'habitation et la ville, A. Rossi, pp. 30-31.

- (L')architecture d'Aujourd'hui , 186, New-York.

- (L')architecture d'Aujourd'hui , 190, Formalisme réalisme, pp. 35-100.

- (L')architecture d'Aujourd'hui , 194, Décembre 1977, Reconversion pp. 2.53.

- (Les) cahiers de la recherche architecturale, Formes urbaines , 1, Décembre 1977.

- CREE , Mai 1974, quelques exemples d'adaptation de bâtiments anciens à de nouvelles fonctions.

- CREE - Architecture intérieure , 158, European Space Agency (exemple) pp. 78-83.

- Diagonale , 13, récupérer une usine en centre ville, Fécamp, p. 26.

- Diagonale , 19, octobre 1977, exemples de réutilisation de bâtiments anciens : Rochefort-Sur-Mer, pp. 24-25.

- Diagonale , 20, Sauver l'architecture industrielle, p. 38, réutiliser les bâtiments anciens p. 39.

- Espaces et Sociétés , 2, Mars 1971.

- H , Revue de l'habitat social , 21, Juillet 1977 des usines à habiter pp. 16-45.

- L'affranchi , n° spécial 63, autogestion et autoconstruction dans la commune libre de Copenhague, 1977.

- Le Moniteur des Travaux Publics et du Bâtiment 42, Oct 1976, pp. 105-106 - Habiter dans un château.

- Revue des Monuments Historiques , 2, 1976, La protection des monuments historiques aux Etats-Unis, pp. 6-8.

- Revue des monuments Historiques , 1977, Hors série, Les restaurations françaises et la Charte de Venise.

- Revue des monuments Historiques , 3, 1977, l'architecture industrielle.

- Revue des monuments Historiques , 5, 1978, Utiliser les monuments historiques.

- Sociologie du Travail , n° spécial, Politique urbaine, 1969.

- Techniques et Architectures , 317, Décembre 1977 Paris.

- Traverses , 4, Mai 1976, Fonctionnalismes en dérive.

- Traverses , 9, Nov 1977, Ville-panique.

- Traverses , 11, mai 1978, Le Reste, 1.

- Traverses , 12, Sept 1978, Le Reste, 2.

. REVUES ITALIENNES

- Abitare , 149, oct-nov 1976 (transformation d'usines, ateliers, en logement).

- Casabella , 417, sep 1976 (édifices anciens et nouveaux), 418, oct 1976.

- Casabella , 423, Mar 1977 (il piano per l'edilizia universitaria a Bologna pp. 54).

- Domus , 551, oct 1975, (Re-cycling and restoration pp. 8-15).

- Domus , 568, mai 1977 (utilisation d'un abri de tramway).

- Domus , 578, janv 1978, Centri Storici, pp. 20-24.

. REVUES SUISSES

- Werk-oeuvre , 11, 1975, Reconversion.

. REVUES NORVEGIENNES

- Byggekunst , 1, 1977, Bergen Bank, oslo pp. 11-14.

- Byggekunst , 4, 1977, F. Selmer A/S, pp. 124-128.